

8e Année - No 9

Septembre 1915

NOTRE ROMAN COMPLET :

LA FAUTE D'AUTRUI

par Edmond Coz.

La Revue Populaire

10c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



La peine du Carcan (Voir article page 115)

Dans ce numéro: Plus de soixante articles d'actualité, de voyages, de science vulgarisée et de travaux domestiques faciles. Nombreuses et superbes illustrations. De plus, un splendide roman complet.

Voir le sommaire à la page suivante.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU NO DE SEPTEMBRE 1915

	Pages
Le soldat Canadien	3
La vie au Monténégro	5
L'armée italienne	7
La Canadienne (poésie)	9
Tente montée mécaniquement	10
La fabrication d'un tabouret	11
Nouvel usage de la pyrogravure	12
Porte-parapluies fait à la maison	12
La bouche de bois	12
Travaux féminins. Les Tabliers	13
Un porte-fleurs artistique	14
Pour empêcher le fil de s'emmêler	14
Lave-mains dans une chambre de visite	14
D'où vient l'huile de fofe de morue	15
Machino à cueillir le coton	16
Entre la vie et la mort	17
Orage d'Été (poésie)	18
La vie drô'e. L'histoire d'un amoureux malchanceux	19
Le bois artificiel	21
Nos nouveaux projectiles	22
Les ravageurs de cathédrales à Soissons	23
La courtoisie à la guerre	24
Ce que gagnent les chefs d'Etat	24
La décadence d'un port de mer	25
Guérisons singulières	26
Rien de nouveau sous le soleil	26
Glacières primitives mais efficaces	27
La prédiction réalisée d'un poète	28
Le pays du divorce	28
La coiffure des turcs	29
Les sorciers au Maroc	30
Les fâcheux présages	30
Un plumitif qui avait de l'obstination	31
La science et la table	32
Origine des mots téléphone et microphone	32
Un empereur susceptible	32
L'âge des chevaux	33
L'appel du père	33
La pilule amère	34

ROMAN COMPLET :

LA FAUTE D'AUTRUI,

PAR EDMOND COZ

.....	35
La machine pensante	111
Les astres et la guerre	112
Un nouveau moyen d'existence	113
Le coton dans les oreilles	114
A l'origine des ballons	114
Les bienfaits de la solitude	115
Canton—La grande ville chinoise, par A. Fortier	123
La peine capitale. Supplices de jadis et d'aujourd'hui	127
La pompe la plus parfaite du monde	128
Les appétits féroces	129
Petits jeux de société. Les bulles de savon	130
Un bon métier	131
Un club extraordinaire	132
P'us d'hommes que de femmes	133
Ne soyez pas trop gras	134
Un moyen radical	135
Un canadien solidement bâti	136
Ce que d'sent les statistiques	136
L'âge des bêtes	137
Quand on a un auto	138
Les femmes qui changent de peau	141
Les dîners pittoresques	142
L'industrie de l'ivoire	142
Le serpent comestible	144
Nouvelle lampe électrique	144
A qui la balle	144
Quand travaillons-nous le mieux?	146
Les bienfaits de la guerre	146

La Revue Populaire

Vol. 8, No 9

Montréal, Septembre 1915

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LE SOLDAT CANADIEN

Il y a un an, au commencement de septembre, la situation était grave. Paris fortement menacé se disposait à résister à un terrible assaut et les hordes teutonnes se voyaient déjà maîtresses de tout le continent européen.

On vit alors ce que peuvent les peuples dont l'existence même est en jeu et ce fut avec une superbe énergie que la France avec l'aide de son alliée anglaise brisa net l'effort de l'envahisseur.

Splendide effort qui ne devait pas rester stérile! De tous les points du globe accoururent des vaillants qui vinrent grossir les rangs des dépenseurs de la civilisation.

Il en vint d'Australie, des Indes, du coeur de l'Afrique; il en vint du nord de l'Amérique de cette terre canadienne dont le territoire aux limites immenses touche à deux océans et dont le coeur aux larges aspirations touche à deux mères-patries.

On vit alors des pessimistes et des malintentionnés hausser les épaules au départ de ces contingents de volontaires. Ceux qui font de la stratégie en chambre et critiquent continuellement des opéra-

rations dont ils ne comprennent naturellement pas la portée, ceux-là n'eurent que des ricanements d'imbéciles pour saluer la formation des régiments canadiens.

Pour eux, un homme eût-il des muscles d'acier, un courage et une endurance à toute épreuve, cet homme-là était incapable de faire un "vrai" soldat pour le seul motif qu'il était né au Canada... Et comme preuve ils se lançaient dans des explications confuses où les mots "discipline, entraînement, instruction militaire," etc., étaient prononcés avec une emphase ridicule.

Les événements se sont chargés de répondre.

Sans doute le soldat canadien dédaigne quelque peu la théorie et n'a pas l'allure mécanique des troupes européennes; sans doute encore, au lieu de rester figé comme un poteau devant un officier, il lui arrive de lui taper familièrement sur le ventre en lui demandant des nouvelles de sa santé mais quand il s'agit de taper dur sur l'ennemi, on a vu qu'il ne mettait pas de gants non plus...

Les boches en ont fait la dure expérience et il est à désirer que, le jour où les alliés entreront à Berlin, nos braves compatriotes défilent au rang d'honneur qu'ils auront largement mérité.

Roger Francoeur.



Les plaisirs de septembre à la campagne.

LA VIE AU MONTÉNÉGRO

C'est une race vigoureuse que celle qui vit au Monténégro bien qu'elle ne soit pas nombreuse : à peine deux cent cinquante mille habitants, tel est, comme on le sait, le chiffre de sa population.

Quoique pauvre, il possède cependant des richesses inexploitées, principalement des forêts. La culture y est encore rudimentaire et fort arriérée. L'industrie y est nulle : les quelques artisans que l'on rencontre dans le pays viennent de l'étranger. Quant au commerce, il est peu développé. On peut évaluer à un million tout au plus le mouvement d'exportation qui porte sur le gros et petit bétail, les fromages, les poissons, la viande fumée, les peaux, la laine. Les importations atteignent environ 400 mille dollars.

La maison d'un paysan monténégrin ne se compose que d'une seule pièce ; les quatre murs sont naturellement bâtis en pierre ; le toit est un chaume en paille de maïs. Il y a une ou deux fenêtres très petites, sans vitres et sans rien qui y supplée ; ce n'est qu'un trou dans la muraille, et, en hiver, on le bouche avec de la paille. Quant au mobilier que contient l'unique pièce, il est des

plus simples : un fusil bien en vue à la muraille, une grande marmite, deux ou trois lits, quelques sièges, une table et des instruments de culture.

Le paysan monténégrin achète peu de chose, aussi le trafic qui se fait dans les marchés est infime, et cela se comprend, car il tire de son champ et de son troupeau tout ce qu'il lui faut pour subsister ;



Un groupe de Monténégrins.

toutes les femmes filent et beaucoup tissent elles-mêmes, sur des métiers très primitifs, les étoffes qui leur sont nécessaires.

Même dans les familles les plus pauvres, on se nourrit fort bien : on mange de la viande très souvent : tous les jours où la religion le permet, quand la viande est

bon marché, un peu plus rarement quand elle est chère, mais jamais moins d'une fois ou deux par semaine. Le café y est en très grand honneur et on en consomme de grandes quantités. En résumé, l'alimentation est très substantielle.

Les Monténégrins sont grands, robustes, agiles, sobres, très attachés à leur pays et d'une bravoure allant jusqu'à la témérité; ils l'ont, du reste, montré à maintes reprises.

Ce sont avant tout des soldats et ils restent soldats toute leur vie. Le costume militaire ne se distingue pas du costume ordinaire. Même l'homme le plus pauvre ne sort jamais sans porter au moins un pistolet à sa ceinture et, le plus souvent, il porte avec lui d'autres armes encore: un fusil, un sabre ou un poignard; c'est même la seule chose qu'il consente jamais à porter, car il travaille extrêmement peu. Tous les travaux pénibles incombent à la femme qui, non seulement doit veiller à tous les soins du ménage, mais qui aussi travaille la terre.

L'honneur paraît être le sentiment dominant du Monténégrin. Et les prisonniers de là-bas ne ressemblent en rien à ceux de chez nous. Jugez plutôt par ce qui suit:

“Sur une place de Cettigné, raconte un touriste, je fus surpris de voir un certain nombre d'habitants qui ne portaient pas de pistolets, contrairement à l'habitude constante du pays. Cette place publique, ouverte à tous, est une prison, et les gens qui s'y promenaient en causant et en fumant, et en conservant la grande allure qui caractérise les Monténégrins, étaient des condamnés, des prisonniers.

—Mais, demandai-je, pourquoi ne se sauvent-ils pas. Qui les en empêche?

— Personne, mais où voulez-vous

qu'ils aillent? Et d'ailleurs, pourquoi se sauver? Quand, par extraordinaire cela arrive, on lance après le fugitif les autres prisonniers; ils l'ont bien vite rattrapé.

“Ces prisonniers ne sont pas des captifs; la seule peine qui leur soit infligée, c'est d'être privés de pistolets. Elle les touche vivement, car ces condamnés sont gens d'honneur. Ce ne sont pas des voleurs,—le vol est à peu près inconnu au Monténégro,—ce sont des meurtriers, ce qui est bien plus distingué. On comprend en effet que des hommes habitués à porter partout leurs armes sur eux cèdent parfois à la tentation de s'en servir. Suivant la gravité du cas, on condamne le coupable, soit à être prisonnier dans le sens indiqué plus haut, soit à avoir les poings enchaînés l'un à l'autre, on le laisse d'ailleurs circuler librement. Enfin, dans les cas graves, on condamne le coupable à être fusillé; cela arrive deux ou trois fois par an.”

— o —

Combien de fois vous êtes-vous servi de l'expression: “malade comme un chien” et combien de fois aussi l'avez-vous entendue? Naturellement, vous ne vous êtes jamais demandé quelle en était l'origine. La voici: “Malade comme un chien” est la traduction de l'anglais: “as sick as a dog”, “sick” étant pris dans le sens: “atteint de nausée”. Tout navire anglais embarque un chien en qualité de mascotte. Aux Etats-Unis, le choix de ce quadrupède est assez difficile, car il faut absolument qu'il ait le poil jaune. La facilité avec laquelle le chien éprouve le mal de mer a donné naissance à la locution: “As sick as a dog”, dont nous avons fait, en la généralisant: “Malade comme un chien.”



L'ARMÉE ITALIENNE

L'entrée de l'armée italienne dans le conflit du côté de la bonne cause a été saluée avec allégresse par les alliés; c'est un nouveau gage de victoire complète sur les barbares et c'est aussi un puissant réconfort moral.

L'armée italienne est, en effet, loin d'être négligeable. Vif et bien entraîné, le soldat italien est en outre parfaitement équipé et la vigueur des coups qu'il a déjà portés à l'ennemi prouvent que son courage et sa manière de combattre sont dignes de ses ancêtres, les fameux romains qui ont rempli le monde de leurs exploits.

En Italie, le service militaire est obligatoire; depuis l'âge de 20 ans jusqu'à

39 ans; le soldat reste deux années sous les drapeaux et six ans dans la réserve. Il passe ensuite dans la milice pendant quatre ans, puis dans la milice territoriale pendant sept ans.

L'infanterie comprend 116 régiments. Huit d'entre eux sont des chasseurs alpins habitués à la vie de montagne, 12 sont des bersagliers ou chasseurs à pied remarquables par leur endurance au combat, deux autres sont formés de grenadiers.

La cavalerie, très bonne, comporte 29 régiments dont 4 de dragons, 8 de lanciers et 17 de cheveau-légers. Tous les cavaliers sont armés d'un sabre et d'une carabine Manulicher-Carcano; dragons et

lanciers ont, de plus, la lance.

L'artillerie se compose de 51 régiments armés de canons légers, de pièces lourdes, d'obusiers et de canons de montagne. Le matériel est tout neuf: il date du mois d'août 1914 et est muni des derniers perfectionnements. Le canon de campagne



Fantassin italien

est le fameux 75 français établi par le colonel Deport et les projectiles dont l'effet explosif est si terrifiant sont les mêmes que ceux de l'artillerie française.

Ajoutez à cela un service d'intendance bien compris, un approvisionnement énorme en munitions et une ferme volonté de

vaincre et vous aurez l'armée italienne d'aujourd'hui.

Dès le temps de paix, cette armée a d'ailleurs été organisée avec autant de sagesse que de sollicitude. Alors que le soldat allemand, brutalement conduit reçoit à la caserne autant, sinon plus, de coups de pied quelque part, que de rations de nourriture, le soldat italien a un menu confortable quoique simple.

Une demi-livre de viande, de la soupe et des pâtes alimentaires constituent l'ordinaire de chaque jour, une grande propreté règne partout et, en conséquence, l'état de santé est excellent.

En temps de paix, dans sa caserne, le soldat italien est calme et réfléchi; le visiteur les croirait même un peu portés à la mélancolie mais que l'on ne se trompe pas à cette apparence: le Vésuve, lui aussi, entre ses éruptions, a l'air calme et bon enfant mais quand il se réveille, il dévaste tout aux alentours... Le soldat italien est un peu comme lui; quand il sort de son calme il le fait avec une impétuosité qui surprend. Son agilité naturelle le sert bien dans ces circonstances ainsi que sa résistance à la fatigue.

En plus de son armée, l'Italie possède une flotte superbe qui constitue pour les alliés un appoint militaire de premier ordre. Elle a 17 cuirassés d'escadre dont quatre grands dreadnoughts, 9 croiseurs-cuirassés, douze croiseurs protégés, quarante-cinq destroyers et enfin une quarantaine de sous-marins. C'est une des plus importantes du monde.

Si l'Italie faisait appel à toutes ses

forces disponibles, c'est-à-dire faisait marcher sa milice territoriale, elle aurait certainement plus de trois millions d'hommes sous les armes. Sa seule armée permanente avec sa milice mobile lui a déjà fourni plus d'un million de "grigio-ver-

de" qu'elle a jetés à sa frontière et qui se sont conduits superbement.

C'est de tout coeur que nous leur accordons notre large sympathie et que nous formons les meilleurs voeux pour le succès de leurs armes.

— o —

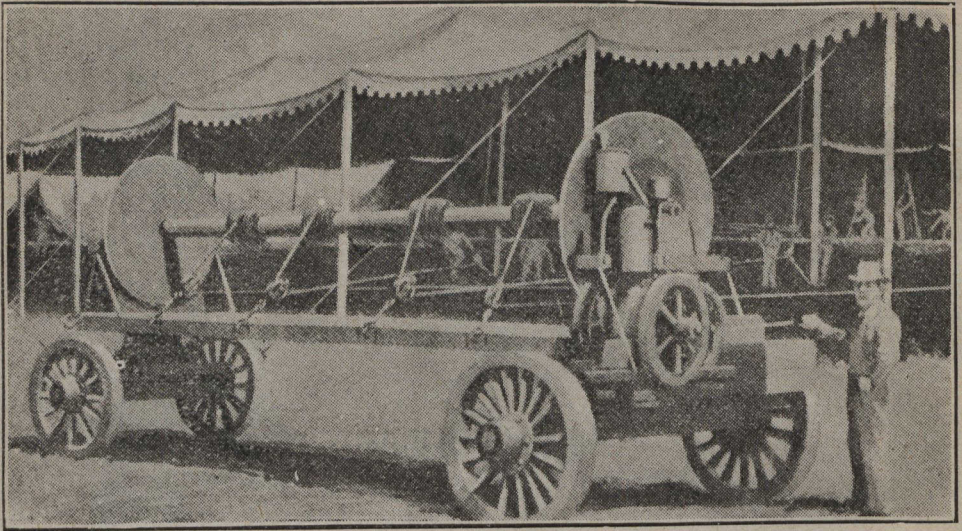
LA CANADIENNE

Chantons la Canadienne au sein de la patrie,
Fiers qu'elle ait dans le coeur, sur sa lèvre chérie,
Le noble accent de la France et le sang des héros!
Qu'en nos fêtes toujours notre coeur se souvienne
Qu'il est doux de chanter l'altière Canadienne
Ainsi que la Française à l'ombre des drapeaux!

Chantons la Canadienne et sachons que nos braves
Ont puisé dans son sein le mépris des entraves,
Que son bras valeureux protégea leurs berceaux,
Et quand le peuple ému fera frémir son hymne
En l'honneur des aïeux qu'il trouvera sublime
De voir la Canadienne à l'ombre des drapeaux.

Chantons la Canadienne orgueil de notre race!
Selon que la paix brille ou que le fer menace
Le front de son enfant et la croix des tombeaux,
Elle sait, tendre ou forte, allumer en son âme
Les doux feux de l'amour et l'héroïque flamme
Qui brille à l'oeil des preux luttant sous les drapeaux!

Albert FERLAND.



TENTE MONTÉE MÉCANIQUEMENT

Ce n'est pas une petite besogne que d'ériger une de ces immenses tentes que possèdent les grands cirques. Pour monter une de ces tentes, il ne faut pas moins de deux heures de travail à une équipe de cinquante hommes, et encore, la toile n'est-elle pas toujours parfaitement tendue.

Comme en bien d'autres choses, voilà que, pour ce travail-ci également, la machine menace de remplacer l'homme. Nous voyons, en effet que, grâce à une nouvelle invention, toute tente d'une certaine dimension peut être montée et démontée mécaniquement.

La machine dont il s'agit comprend un assez long rouleau terminé à chaque bout par une plaque cylindrique. Ce rouleau est mû par un moteur à essence, et c'est sur lui que la toile de la tente vient s'enrouler, et, en même temps qu'elle s'enroule, la toile, si elle est mouillée, est es-

sorée, précieux avantage, quand on considère qu'elle se trouve aussi, tout à la fois, diminuée de poids et préservée de la pourriture et de la moisissure.

Lorsque le cirque est arrivé au lieu où il doit donner une représentation, la toile de la tente est déroulée du rouleau et, à l'aide d'un cheval, étendue sur le terrain. On pose ensuite à leurs places respectives les piquets qui doivent soutenir la tente. Au moyen d'un dispositif spécial, ces piquets sont dressés par la machine même sur laquelle on enroule la toile de la tente, et c'est encore cette machine qui se charge de tendre les cordages.

En un temps très court, le travail est accompli d'une façon parfaite; le toit de la tente solidement et uniformément tendu peut braver impunément toutes les intempéries sans que l'on ait à craindre aucun accident.

— o —



FABRICATION D'UN TABOURET

Le bois nécessaire pour fabriquer un tabouret d'artisan, tel que nous le voyons dans la gravure accompagnant cet article, peut être acheté au moulin à scie, tout prêt à être employé : équarri, passé au papier sablé et coupé de la longueur désirée.

Le chêne est le meilleur bois à employer et il est aussi le plus facile à se procurer. Ordonnez les morceaux suivants :

4 pieds, $1\frac{1}{2}$ pouce carré par 22 pouces de longueur.

1 siège $\frac{3}{4}$ pouce d'épaisseur par 14 pouces carrés.

4 barres pour le siège, $\frac{3}{4}$ x 4 x 12 pouces.

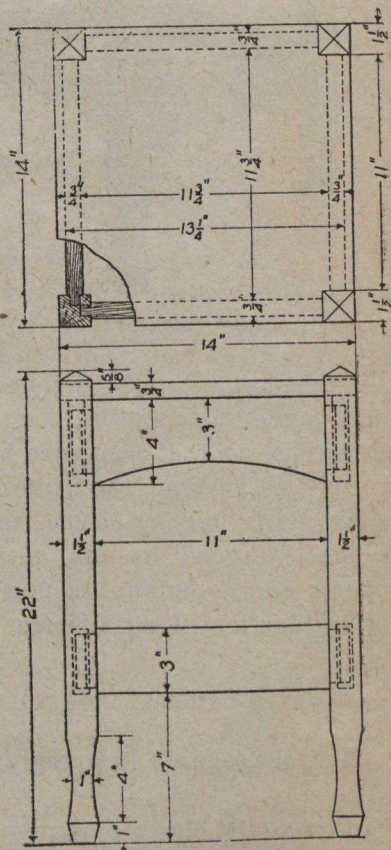
4 autres barres pour mettre plus bas, $\frac{3}{4}$ x 3 x 12 pouces.

Equarrissez d'abord les 4 pieds. Taillez en biais les barres pour le siège à un angle de 30 degrés et creusez la partie la plus basse des pieds comme vous voyez dans la gravure détaillée. Assemblez-les ensemble par les bouts carrés et préparez les mortaises en même temps. Coupez les tenons aux barres pour ajuster ces mortaises. Préparez-les de la même manière que les poteaux afin qu'ils soient tous de la même distance entre les épaulements.

Les barres pour le siège doivent être coupées au-dessous comme vous pouvez le constater dans notre gravure.

Les barres et les poteaux peuvent maintenant être collés ensemble.

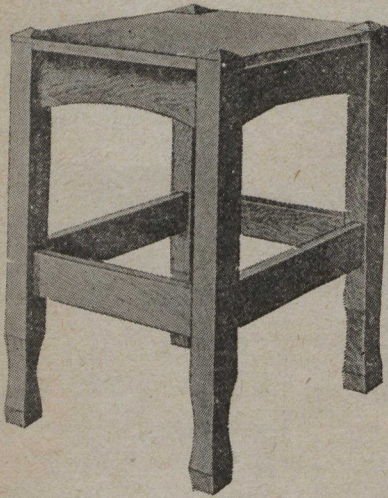
Ayez la précaution de les joindre de manière à ce qu'ils soient parfaitement égaux. Lorsqu'ils seront secs coupez et ajustez le siège comme nous l'indiquons dans notre gravure. Ce dernier est fixé aux barres supérieures au moyen de vis mises à l'intérieur.



Détails des mesures à prendre pour fabriquer un tabouret.

Enlevez tout le surplus de colle qu'il y aura autour des joints, parce que le vernis ne restera pas où il y aura de la colle.

Passez le tout au papier sablé et enlevez toutes les taches, appliquez ensuite le fini que vous préférerez.



Le tabouret terminé.

Ce tabouret est très joli en même temps qu'il sera très utile; il est aussi de fabrication facile et peut être fait pour un prix très modique car il n'est pas nécessaire de le faire en chêne; tout autre bois moins dispendieux fera un aussi beau tabouret en y ajoutant les peintures et vernis qui imitent si parfaitement le chêne.

Nouvel usage de la pyrogravure

Si vous faites de la pyrogravure à la maison, n'oubliez pas que les traîneaux des enfants, les raquettes, les bâtons de gouret (hockey) et enfin tous les autres articles en bois peuvent être facilement marqués en pyrogravure.

Porte-parapluies fait à la maison

Un très joli porte-parapluies et en même temps très utile peut être fait avec un morceau de tuyau de grès.

Prenez un morceau d'environ dix pouces de diamètre, mettez un morceau de bois rond à l'un des bouts pour faire un fond, et peignez le tout en vert foncé.

Des poignées de bois le feront paraître encore mieux, si l'on désire prendre le temps de les faire. Elles peuvent être fixées avec sûreté en perçant des petits trous avec un foret et en les faisant tenir à l'intérieur.

La bouche de bois

Avez-vous jamais été atteint de "buccolite ligneuse"? Il est bien entendu que nous posons cette question à nos "lecteurs" seulement. Vous vous demandez déjà ce que peut bien être cette maladie. Les Latins l'appelaient "gu'la ligne'a". Aujourd'hui, on l'appelle tout simplement la "g... de bois". Et nous devons cette nouvelle appellation à un de nos jeunes avocats, qui, pour ne pas employer cette expression triviale, alors qu'il défendait un pochard invétéré devant le tribunal représenta son client comme un malade atteint "d'oenophilie aiguë" occasionnant une buccolite ligneuse... etc...

Mais qu'en termes galants ces choses-là sont dites!



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

LES TABLIERS

Il est une charmante fantaisie qui peut servir en tous temps et que toutes nous aimons : je veux parler des petits tabliers. L'hiver, pour servir le thé, ils protègent nos robes sombres en leur ajoutant une délicieuse note claire. L'été, nous les mettons pour aller au jardin cueillir les fleurs et les fruits qui orneront notre table.

Je vous donne ici, mes chères lectrices, quelques modèles de cette utile frivolité.

Le premier est en fin linon plissé orné

dans le bas d'un simple jour échelle. La pointe, descendant sur les plis et les bretelles, de forme très originale, est brodée. La broderie anglaise blanche est préférable à toute autre.

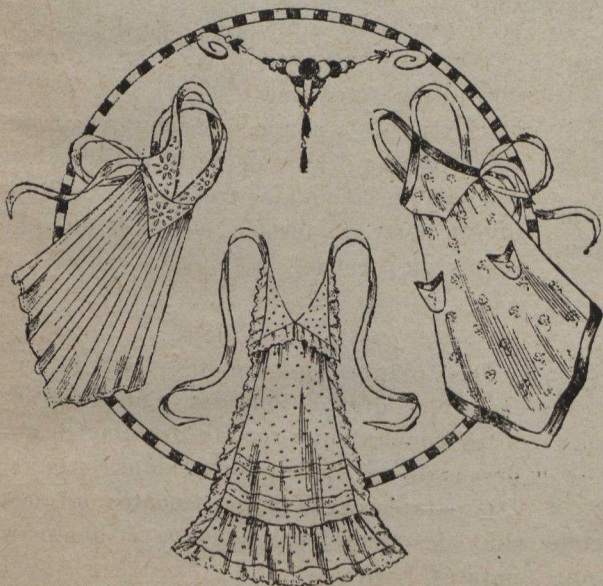
Le No 2, plus fantaisie est de forme Directoire. Tout en ne marquant pas la taille, il la fait soupçonner haute et ses deux revers sont charmants. Il doit être fait en plumetis très léger et orné de valenciennes. La dentelle souligne les re-

vers et entoure entièrement le tablier, y compris le petit volant du bas qui doit être assez froncé. Les bretelles, croisant dans le dos, se boutonnent sous chaque revers. Sous les boutons, trois petits plis retiennent l'ampleur à la taille.

Ces deux premiers modèles sont surtout très jolis entièrement blanc, mais en voici un autre plus simple, plus "campagne", qui peut se faire en toutes teintes.

Il est ici en batiste ou soie imprimée de petits bouquets. La garniture est constituée par des bandes de ton uni qui entourent la bavette, le tablier et ornent le haut des petites poches.

Ce ravissant modèle permet tou-



tes les fantaisies de tons et de tissus; on peut utiliser pour l'exécuter les mouchoirs anciens aux dessins si vieillots.

J'ai vu tout dernièrement de mignons tabliers en taffetas changeant, agrémentés de petites ruches. C'est original mais bien peu pratique. Rien ne vaut, en effet, des tabliers en lingerie ou en petite soie lavable; ils sont toujours à la mode et toujours élégants.

— o —

Un porte-fleurs artistique

Un porte-fleurs artistique qui est spécialement utile pour les violettes ou autres fleurs délicates peut être fait en coupant un morceau de toile métallique et en l'ajustant à la partie supérieure d'un joli bol. Rem-

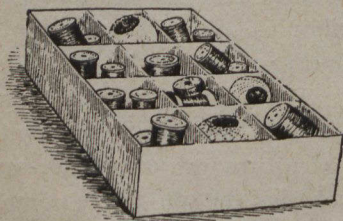


plissez le fond du bol avec des racines d'herbe et laissez l'herbe s'élever à une courte distance à travers la toile métallique. Les tiges de fleurs s'attachent d'elles-mêmes aux fils métalliques, et nous font l'effet d'une plante qui pousse.

— o —

Pour empêcher le fil de s'emmêler

Pour empêcher le fil de s'emmêler dans les tiroirs de la machine, prenez la divi-



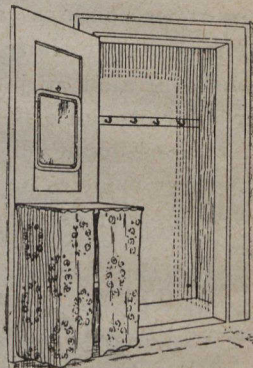
sion intérieure d'un petit panier en carton pour les oeufs, celui qui en contient une

douzaine, et mettez-les dans le tiroir de la machine à coudre. Chaque compartiment tiendra deux petits rouleaux de fil ou un gros tels que le fil à reprendre ou le coton à broder. Mon fil ne s'emmêle jamais de cette manière et je trouve immédiatement celui que je désire utiliser.

— o —

Lave-mains dans une chambre de visite.

La chambre de visite de notre maison n'est pas assez près de la chambre de bain, et comme ça m'a toujours beaucoup déplu de voir un lave-mains dans une chambre à coucher, j'étais ennuyée par ce que je devais faire pour le remplacer. Il y avait une garde-robes dans la chambre et une tablette traversait la porte juste à la bonne hauteur pour un lave-mains et un peu plus bas une autre tablette était aussi placée en travers de la porte. J'ai alors couvert le tout avec un rideau. Avec une couverture à la partie supérieure et un petit miroir au-dessus de cette petite table, j'ai fait un lave-mains très propre, et lorsque la porte est fermée, personne ne peut savoir qu'il est là.



— o —

Des plants de tomates ont récemment été greffés sur des plants de patates donnant une récolte de tomates au-dessus du sol et de patates dans la terre. Des patates greffées aux tomates ont produit des fleurs, des tomates et quelques patates.

D'OU VIENT L'HUILE DE FOIE DE MORUE

S'il est un remède universellement apprécié, c'est assurément l'huile de foie de morue qui a sauvé tant d'existences et reconstitué tant de tempéraments affaiblis.

Aussi, nous semble-t-il intéressant de donner quelques notes succinctes sur sa provenance et sur sa préparation. Il y a quelque temps, on l'obtenait par la putréfaction plus ou moins prolongée des foies entassés dans des cuves, elle était alors fortement colorée avec une odeur et une saveur plus ou moins répugnantes.

Aujourd'hui les procédés d'extraction se sont perfectionnés, et s'ils varient quelque peu selon les pays, ils reposent sur l'emploi de foies frais.

L'huile est naturellement blanche lorsqu'on l'extrait du foie de la morue, mais sa blancheur varie quelque peu sous diverses influences: l'époque de la pêche, l'endroit plus ou moins éloigné de la côte, les bancs de poissons dont les morues ont fait leur nourriture.

D'une manière générale, les foies auxquels on a enlevé les

vésicules biliaires, sont chauffés dans des chaudières à double fond qui reçoivent de la vapeur d'eau et dans lesquelles la filtration s'opère sous l'influence de la chaleur.

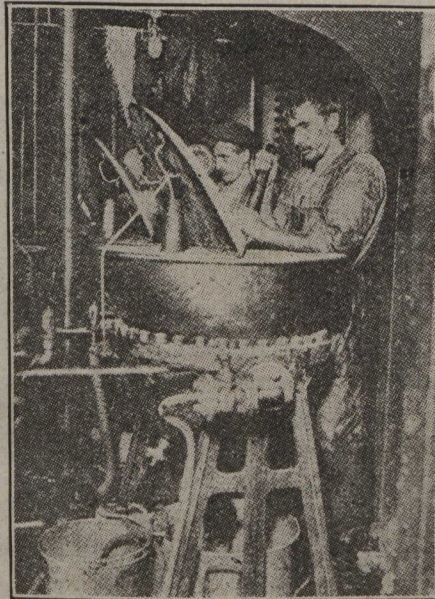
On remue doucement et continuellement jusqu'à ce que l'huile soit séparée en soumettant un peu à la presse. On obtient ainsi une huile de première qualité, incolore, presque inodore et sans saveur.

Lorsqu'ils ne donnent plus d'huile dans les chaudières à double fond, on met ensuite les foies dans une chaudière en fonte et on chauffe doucement pendant envi-

ron une heure. On obtient ainsi une huile employée pour l'éclairage et utilisée aussi dans l'industrie.

Un autre procédé consiste encore à couper les foies en menus morceaux, et à les faire bouillir dans une bassine étamée jusqu'à ce que l'huile se sépare en grumeaux et vienne surnager. On filtre ensuite au bout de quelques jours.

La qualité et la couleur de l'huile varient suivant les foies et le mode de traction



La fabrication de l'huile de foie de morue.

employés: les foies blancs arrondis donnent une huile blanche de première qualité, les foies grisâtres et allongés, une huile plus foncée; ceux un peu avancés donnent une huile très brune employée dans l'industrie.

L'extraction de l'huile se fait dans tous les grands centres de pêche à la morue: c'est à Bergen, dans les îles Lofoden, en Norvège, en Danemark, en Angleterre et à Dunkerque que le commerce de l'huile de foie de morue est le plus important.

Un certain nombre de bateaux parmi

ceux qui font aujourd'hui la pêche à la morue, possèdent à bord des appareils spéciaux pour préparer les foies tout frais et en extraire immédiatement l'huile. Et ce travail est fait avec tous les soins possibles et avec la plus grande propreté, bien que les chalutiers laissent à ce point de vue souvent à désirer.

L'huile extraite est placée aussitôt dans des vases hermétiquement clos que l'on ne touche plus qu'à la rentrée du bateau. Il ne reste plus ensuite qu'à l'épurer avant de la livrer au commerce.

— o —

MACHINE A CUEILLIR LE COTON

La cueillette du coton est une opération fort longue lorsqu'elle est exécutée à la main. Aussi a-t-on divisé différents modèles de machines destinées à effectuer ce travail d'une manière rapide.

La plupart des machines à cueillir le coton n'ont pas donné de résultats satisfaisants, mais on nous en signale une nouvelle qui a, assure-t-on, été essayée avec plein succès.

Cette machine ne travaille pas, à vrai dire, entièrement d'une façon automatique. Elle fonctionne d'une manière assez analogue aux machines à enlever la poussière par aspiration, mais au lieu d'un seul, elle possède 16 aspirateurs. Chacun de ces aspirateurs est dirigé à la main au-dessus des boules de coton qui se trouvent ainsi arrachées de la tige et, après avoir été nettoyées par un séparateur, déversées dans un panier.

Une machine de ce genre, mue à l'électricité, peut cueillir 8,000 livres de coton



La machine à l'oeuvre

par jour, tandis que, à la main, une personne même habile et habituée, n'en recueille pas plus de 100 livres.

— o —

ENTRE LA VIE ET LA MORT

Il y a quelque temps, on a procédé, en Angleterre, à de curieuses expériences sur divers animaux.

Ces expériences ont été faites par le docteur William Tager et ses élèves.

Des animaux, lézards, reptiles ou rats, étaient placés dans des bocaux spéciaux dans lesquels on faisait arriver de l'air liquide. On sait que l'air liquide produit un abaissement de température considérable. Dans le cas présent, cet abaissement était de plus de cent degrés au-dessous de zéro. Pour que la mort n'ait pas lieu brusquement, un courant d'oxygène était envoyé dans les flacons jusqu'à ce que le refroidissement soit complet. Les personnes qui se livraient à ces essais ne pouvaient manipuler les vases qu'avec des gants spéciaux pour se préserver du froid intense.

Les animaux prenaient très rapidement l'aspect d'un cadavre et devenaient absolument rigides.

Ils étaient ainsi abandonnés pendant un mois.

Ils ne recevaient naturellement ni nour-

riture, ni air. On ne remarqua aucune exhalaison d'acide carbonique, aucun mouvement; en un mot, l'examen le plus minutieux ne pouvait révéler aucune trace de vie.

Les animaux furent, au bout de ce temps, portés dans une étuve tiède et sortis de leurs flacons. A la stupéfaction des assistants, après un léger massage, ils revinrent parfaitement à la vie.

Un oeuf de poulet sur le point d'éclore fut placé dans les mêmes conditions. Quatre semaines après il fut retiré et brisé. Le poussin qu'il contenait était parfaitement vivant!

Enfin, les tissus séparés sont, eux aussi, admirablement conservés. Des queues de rats, placées pendant plusieurs semaines dans l'air liquide, ont pu être greffées avec plein succès sur d'autres animaux.

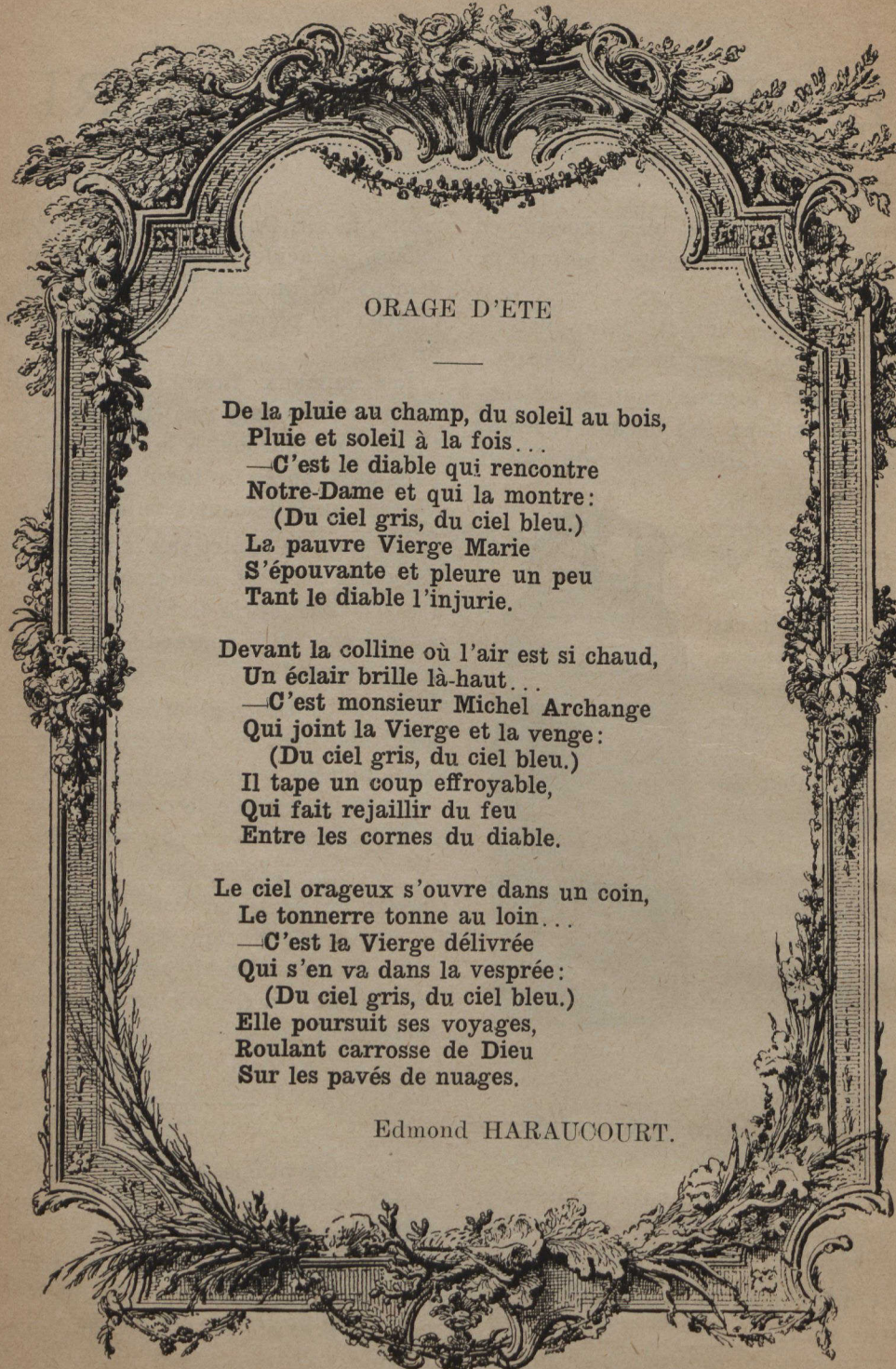
Ces expériences, dont on ne saurait mettre en doute la véracité, peuvent, on le comprend, changer l'orientation de la médecine et de la biologie. Elles ne sauraient manquer d'avoir un grand retentissement.



Enfermé dans l'air liquide.

— o —

Les Egyptiens croyaient que l'âme vivait aussi longtemps que le corps durerait, c'est pour cette raison qu'ils embaumaient les corps pour les faire durer aussi longtemps que possible. On estime qu'il existe 400,000,000 de momies en Egypte.



ORAGE D'ETE

De la pluie au champ, du soleil au bois,
 Pluie et soleil à la fois...
 —C'est le diable qui rencontre
 Notre-Dame et qui la montre:
 (Du ciel gris, du ciel bleu.)
 La pauvre Vierge Marie
 S'épouvante et pleure un peu
 Tant le diable l'injurie.

Devant la colline où l'air est si chaud,
 Un éclair brille là-haut...
 —C'est monsieur Michel Archange
 Qui joint la Vierge et la vengeance:
 (Du ciel gris, du ciel bleu.)
 Il tape un coup effroyable,
 Qui fait rejaillir du feu
 Entre les cornes du diable.

Le ciel orageux s'ouvre dans un coin,
 Le tonnerre tonne au loin...
 —C'est la Vierge délivrée
 Qui s'en va dans la soirée:
 (Du ciel gris, du ciel bleu.)
 Elle poursuit ses voyages,
 Roulant carrosse de Dieu
 Sur les pavés de nuages.

Edmond HARAUCOURT.

La Vie Drôle

L'HISTOIRE D'UN AMOUREUX
MALCHANCEUX

J'ai rencontré, l'autre jour, mon ami Joë dans la trois cent quatre-vingt-dix-huitième avenue. Il avait l'air accablé. A mes paroles joyeuses, il répondit par cette phrase lamentable :

—Ah! mon pauvre vieux, si tu savais!... mais tu ne sais pas.

Cédant à ce besoin naturel des affligés qui vont confiant à quiconque les causes de leurs soucis, il me narra son histoire, une histoire pitoyable, en vérité.

—Mes affaires prospéraient, commençait-il, et j'avais fait le rêve de me faire admettre du Club des milliardaires. Un mariage riche pouvait aider mes desseins. Dans le monde, j'avais souvent aperçu miss Ruby, la fille du roi de l'agriculture, une jeune demoiselle de la plus grande beauté, mais, hélas! privée de ses jambes et de ses bras. On l'appelait la femme-tronc. On la disait charitable et douce; elle avait, suivant la locution consacrée et ridicule, le coeur sur la main et d'elle on n'aurait pas pu dire qu'elle était bête comme ses pieds. Elle avait une intelligence supérieure; elle aidait son père dans l'expédition de ses colossales affaires et dans l'administration de ses immenses domaines. C'est d'elle qu'on a dit que l'agriculture manquait de bras. Elle haussait les épaules, méprisant de telles remarques. Elle se tenait au courant des dernières découvertes de la mécanique et

elle savait bien que les machines ont remplacé partout la main-d'oeuvre.

—“Done, je jetai mon dévolu sur miss Ruby. Un après-midi, en redingote et en chapeau haut de forme, je fus demander au roi de l'agriculture la main de sa fille.

—“Vous voulez rire, monsieur, me dit-il.

—“Je crus que je l'avais blessé, en me servant d'une expression coutumière, mais peu juste en l'occurrence, mais l'homme aux mille domaines ne s'était pas arrêté à si peu; il reprit, s'expliquant :

—“Vous voulez rire, monsieur, me dit-il, ma fille est riche. Combien valez-vous?

—“Je mis au courant de mes espoirs le terrible manieur d'argent. Je sus lui prouver que j'avais sur les betteraves des idées nouvelles et que je n'ignorais rien des topinambours. Je fis preuve de culture, de culture intensive, je lui peignis la façon exacte de faire rendre une récolte trois fois plus abondante aux choux de Bruxelles en les arrosant deux fois par jour avec de l'eau recueillie en Belgique. Je lui prouvai par une démonstration d'une suprême clarté qu'on ne pouvait faire une fortune en expédiant en Afrique, à dates régulières, des cargots chargés de radis noirs destinés aux nègres.

—“Bref, il me répondit :

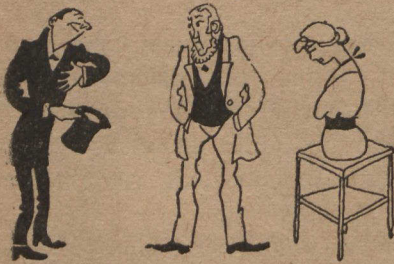
—“—Monsieur, vous serez mon gendre,

si toutefois ma fille vous agréée comme époux.

“Miss Ruby m'accueillit avec un doigté charmant. Pauvre petite! Qu'elle était belle!

La Vénus de Milo sans jambes!

“J'abrège. Je lui plus et le mariage fut décidé. Il fut célébré en grande pompe. Ce fut le plus beau jour de ma vie. Après la bénédiction nuptiale, ma femme reçut ses anciennes amies à bras ouverts dans le “home” qui allait être le nôtre. Je crus très réellement que l'avenir était à moi, que je connaîtrais la joie et la fortune et que mon rêve d'être élu membre du Club des milliardaires se réaliserait vite.



J'allai demander sa main...

“Hélas! hélas! le malheur est bien souvent très proche de l'allégresse!

“—Ma petite femme, ma chère moitié, dis-je à Ruby, le soir de nos noces, si nous sacrifions aux vieilles habitudes et si, prenant nos jambes à notre cou, nous fuyions cette ville fiévreuse pour un voyage idyllique?

“—Joë, vous pensez à tout.— Et ne pouvant mettre sa main dans la mienne, elle plongeait ses yeux dans les miens,— Partons, si vous le voulez.

“Je suis galant. J'aurais voulu, pour cette charmante et rapide réponse, lui baiser les doigts, mais à l'impossible nul n'est tenu. Je posai mes lèvres sur son

front. Elle me dit:

“—Joë, je vous aime!

“Je répondis:

“—Ruby, je vous adore! Avec vous, mon bonheur est entier.

“N'est-ce pas, vous ne trouvez pas mon histoire attristante? Attendez, j'arrive au brutal dénouement. Nous partîmes pour le Canada, histoire de faire ce fameux voyage dont tous les journaux, dans des publicités savamment ordonnées, vantent le pittoresque. Nous devions traverser les Montagnes Rocheuses et descendre ensuite en bateau jusqu'à la Californie. Mais la main du destin impitoyable s'étendait déjà au-dessus de la tête de ma bien-aimée. Je passe sur les premières journées du voyage qui furent de véritables enchantements. Je prisais fort le caractère de Ruby. Elle semblait avoir pour moi une solide affection.

“Enfin, voici la minute fatale: le train marchait à toute allure. Nous nous répétions, Ruby et moi, de jolies choses qui n'avaient rien de commun avec la science agricole. Soudain, arrêt instantané, des cris de frayeur. Des bandits masqués avaient fait stopper le convoi et, revolvers au poing, rançonnaient les voyageurs. Vous avez entendu parler de ces exploits audacieux contre lesquels il n'y a rien à faire. Les lois gouvernementales sont impuissantes et la bravoure des voyageurs est un danger très grand pour eux-mêmes et ceux qui les entourent.

“—Hands up!” cria un grand diable qui fit irruption dans notre compartiment.

“Ruby était très courageuse; je ne doute pas qu'étant... ce qu'elle n'était pas, elle fût tombée à bras raccourcis sur le brigand, mais quelle dérision!

“—Hands up!” tonna pour la seconde fois l'homme au revolver.

“Et comme les mains—les mains absentes de Ruby—ne se levaient pas, l’homme fit feu.

“Voilà comment je suis veuf, sanglota Joë Brick. Le roi de l’agriculture m’a accusé d’avoir conduit sa fille—son bras

droit, comme il l’appelait—dans un guet-apens. Il n’a pas tenu ses engagements, il a contrarié mes affaires personnelles, je suis ruiné, et moi, Joë, le veuf de la femme-tronc, je suis obligé de faire la quête. Mon vieux, prêtez-moi donc cent dollars.

— 0 —

LE BOIS ARTIFICIEL

On s’est efforcé, au cours de ces dernières années, à substituer un bois artificiel à la matière première, et les recherches entreprises çà et là ont fourni des résultats fort satisfaisants.

Un Français, notamment, M. Carré, a réussi à fabriquer un bois qui présente toutes les qualités que l’on peut raisonnablement réclamer d’une “imitation” et dont le prix de revient est si minime qu’il peut être vendu bien meilleur marché que le bois naturel.

Le procédé qu’il emploie est simple et ingénieux et c’est la paille qui constitue sa matière première.

Sans entrer avec détail dans une longue explication, nous pouvons dire que les brins de paille sont d’abord fendus en trois parties, dans le sens de la longueur, afin de détruire la sorte d’élasticité que l’on remarque dans la tige de la plante. Cette opération se fait naturellement à la machine.

La paille ainsi sectionnée est soumise à l’action de certains produits chimiques, puis à une cuisson et en même temps à une très forte pression. Ceci fait, la paille comprimée est devenue une masse homogène qui offre assez l’apparence d’un bois blanc.

Le produit peut être fabriqué sous n’im-

porte quelle forme, soit de minces lamelles de bois, soit d’épais billots ; quant à sa longueur, elle est continue, de telle façon qu’on puisse couper la planche, au fur et à mesure qu’elle sort de la machine, selon les dimensions que l’on désire.

Un examen attentif du produit n’y révèle aucune trace de paille, parce que cette substance a été fondue en une masse solide et que les fibres sont soudées les unes aux autres par le composé chimique qui les unit.

Le succès de la fabrication dépend principalement de la nature de l’ingrédient chimique employé, de la cuisson de la paille qui doit se faire à une température déterminée et pendant un temps donné et, enfin, de la pression exercée en même temps, qui est d’environ 10 tonnes par pouce carré.

Nous avons dit que le bois obtenu était assez analogue à du bois blanc : sa densité est pourtant supérieure, ainsi que sa résistance à l’outil. Le menuisier doit dépenser un peu plus de force en travaillant le bois artificiel qu’en travaillant le bois ordinaire.

On peut dire d’une façon générale que les applications de ce nouveau produit sont presque illimitées. Sa résistance est telle qu’on peut en faire des poutres et

des solives. On accroit encore sa force, quand cela est jugé nécessaire, en disposant la paille non pas uniquement dans le sens de la longueur de la planche, mais aussi transversalement.

Indépendamment de ses utilisations dans la menuiserie, l'emballage ou la charpente, le bois artificiel promet d'opérer une véritable révolution dans la fabrication des allumettes.

M. Carré a inventé une machine qui fabrique celles-ci en un clin d'oeil, exactement de la longueur et de la grosseur désirées, et toutes prêtes à être revêtues des éléments chimiques inflammables.

Leur prix de revient est si minime qu'elles promettent de faire une rude concurrence aux allumettes fabriquées en Suède, où le bois est si bon marché que les fabricants peuvent livrer à l'exportation des allumettes parfaites à un prix moins de un sou la douzaine de boîtes.

C'est qu'en outre de la simplicité de la fabrication du bois artificiel, la matière première dont il est tiré, la paille, ne coûte presque rien. Et comme le bois artificiel brûle avec une longue et jolie flamme, comme il émet beaucoup de chaleur et peu de fumée, il est tout indiqué pour remplacer dans un avenir prochain le bois dont nous nous servons avec tant de parcimonie pour le chauffage de nos appartements.

— 0 —

Le président des Etats-Unis touche 100,000 dollars d'appointements. Il y a quelques années, il ne touchait que 50,000 dollars pour frais de déplacements et de représentation. C'est à la fin de la présidence de Roosevelt que le sénat américain décida l'augmentation des appointements présidentiels. Et M. Taft en fut le premier bénéficiaire.

NOS NOUVEAUX PROJECTILES

✓ L'autorité militaire annonçait, l'autre jour, à la nation, par une note officielle d'ailleurs des plus brèves, la découverte d'un nouvel explosif qui décuple la puissance de notre artillerie.

Il est probablement déjà en service, à en juger d'après la lettre suivante, adressée du front par un petit gars vendéen à sa famille, et que nous transcrivons de mémoire.

"Nous avions à enlever trois tranchées boches, et ça menaçait d'être dur. Derrière nous, notre artillerie, plus de cent pièces, des 75, des 90, des 105, se met à tonner. Quel vacarme! Et, en avant, les obus éclataient si serrés que l'air paraissait tout en feu."

"Au signal, nous voilà partis en courant, baïonnette au clair, nous attendant à une pluie de balles. Mais, rien, pas un coup de fusil. Arrivés à la tranchée, nous nous arrêtons pétrifiés: ils étaient tous morts là dedans; vous entendez bien, tous."

"Dans un coin, un mitrailleur, enchaîné à sa pièce, était encore debout, mais il ne tenait que par ses liens. Le pauvre martyr! C'est égal, on ne nous traiterait pas comme cela, nous autres!"

"Alors, nous nous lançons sur la seconde tranchée, puis, sans arrêter, sur la troisième. Personne ne nous tire dessus et c'était partout la même chose. Le fossoyeur n'avait plus qu'à y passer."

"Les anciens, qui sont au feu depuis six mois en étaient tout bleus; jamais ils n'avaient rien vu de pareil, et je crois bien qu'on ne le reverra jamais plus."

— 0 —



LES RAVAGEURS DE CATHEDRALES A SOISSONS

Comme beaucoup d'autres villes, Soissons aura durement souffert du bombardement; il va sans dire que là, comme partout ailleurs, les églises et les hôpitaux ont servi de cible favorite à l'artillerie allemande et que des ruines informes gisent où il y avait auparavant de superbes édifices.

Soissons est une ville historique.

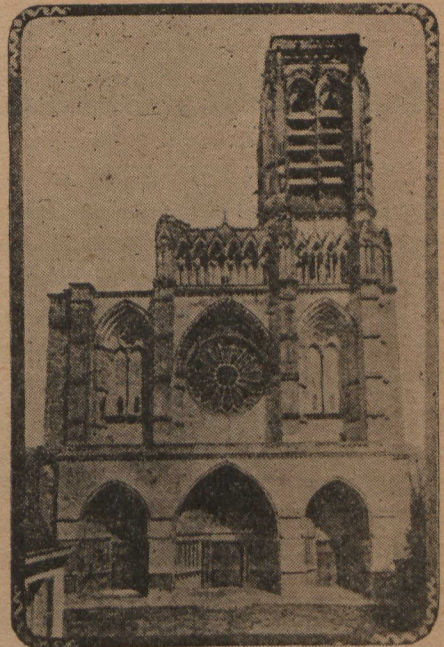
A la suite de la victoire de Clovis sur Syagrius, en 486, la ville de Soissons, siège d'un diocèse depuis le III^e siècle, devint capitale de l'empire des Francs, et au modeste oratoire succéda une basilique plus grande dans laquelle Pépin reçut l'onction sacrée des mains de l'archevêque Boniface et fut élevé sur le trône.

La cathédrale actuelle, que son plan régulier et la pureté de ses lignes firent prendre comme modèle, a été construite sur les ruines de ce dernier édifice et commencée au XIII^e siècle.

Dédié à saint Gervais, le monument, qui mesure 330 pieds de longueur, du portait à l'abside, sur 85 de large et 107 de hauteur sous voûte, offre un ensemble harmonieux par la disposition remarquable de l'un des bras de son transept en forme d'abside, par l'élégance de son hémicycle,

muni de bas côtés, et par son sanctuaire pentagonal entouré d'un déambulatoire flanqué de treize chapelles absidales gothiques ornées de superbes verrières.

Le structure de l'édifice, d'aspect un peu froid est très savamment combinée et son transept peut être considéré comme



La Cathédrale de Soissons.

l'un des modèles du style de transition."

Le portail principal, bâti dans de belles proportions, présente trois portes ogivales, dont l'une, placée au centre, est surmontée d'une belle rose inscrite dans une grande ogive au-dessus de laquelle règne un frontispice élégant, mais inachevé.

Une seule tour, haute de 217 pieds, terminée par une plate-forme, flanque l'un des côtés de la façade.

Après avoir subi de nombreuses mutilations en 1793, le monument, grâce à d'habiles restaurations, a recouvré son admirable sculpture.

Voilà ce qu'était la cathédrale de Soissons. Qu'en restera-t-il après la guerre ? Des débris peut-être comme à Reims !

Le sacrilège empereur allemand peut être fier de son armée mais l'insensé ne paraît pas se douter que son œuvre de fou augmente, à chaque crime commis, les terribles comptes qu'il devra bientôt rendre.

— o —

LA COURTOISIE A LA GUERRE

En 1642, Louis XIII assiégeait Perpignan. Le roi s'occupait avec grande assiduité, montant à cheval tous les jours pour ordonner les travaux et faisant le tour des lignes pour voir si tout allait bien. Le marquis de Flores d'Avila, général espagnol, qui défendait la place, envoya savoir où logeait le roi, afin d'empêcher qu'on ne tirât de ce côté-là, ce qu'il observa ponctuellement pour faire voir le respect qui était dû à la majesté royale, même par les ennemis. (Mémoires de Mouglat.)

Aujourd'hui on fait repérer les châteaux ou villas où se trouvent les familles royales pour les bombarder. Kultur !

CE QUE GAGNENT LES CHEFS

D'ETAT

—

✓ Voulez-vous savoir, chers lecteurs, ce que les principaux Chefs d'Etat gagnent en un seul jour ?

Oui. Eh bien... voici :

L'Empereur de Russie est le mieux payé ; il reçoit l'équivalent de 32,760 dollars par jour. Comme il travaille en moyenne dix heures, cela lui fait trois mille deux cent soixante-seize piastres de l'heure ou 54 piastres 60 par minute. C'est assez joli...

L'empereur d'Autriche est moins bien "salaarié". Il ne touche guère que douze mille six cents piastres par jour ; encore suffisamment de quoi s'acheter des hochets à volonté.

Le roi d'Italie est payé à raison de 7776 dollars par jour soit un peu plus que le kaiser allemand qui ne touche que 6336 piastres toutes les vingt-quatre heures. Il est vrai que ce dernier possède une fortune personnelle qui lui assurera largement la vie quand il aura passé le commandement de son royaume à un remplaçant.

Le roi d'Angleterre a 5400 dollars par jour ; celui d'Espagne 5000 ; celui de Suède 3456 ; celui de Bavière 2880 ; celui des Belges 1728 ; et celui de Danemark 1296.

Le Président de la République française reçoit 648 dollars par jour et celui des Etats-Unis touche moins encore : 144 dollars par jour.

C'est peu sans doute, mais je connais bien des gens qui s'en contenteraient volontiers. Moi le premier.

— o —



Le port de Hambourg.

LA DECADENCE D'UN PORT DE MER

La guerre ne tue pas que des hommes, elle tue également le commerce. Certains ports allemands, jadis très florissants, subissent aujourd'hui une décadence effroyable dont ils auront peine à se relever.

Après avoir tracé de Hambourg, devenu du fait du blocus maritime de l'Allemagne, une véritable ville morte, un tableau saisissant, un correspondant du "Times" ajoute ces détails très édifiants :

... Un résultat de cette métamorphose est que Hambourg, ville où sévissait autrefois l'anglomanie, est devenu la ville

la plus anglophobe de toute l'Allemagne.

Autrefois, on parlait anglais à Hambourg plus qu'en nulle autre ville du continent; les Anglais jouissaient d'un prestige énorme.

Aujourd'hui, les plus insignifiant des journaux de Hambourg compte parmi les ennemis les plus acharnés de l'Angleterre. Il reflète ainsi les sentiments de ses lecteurs.

Quelques chiffres expliqueront cette rage. Plus de dix-huit mille navires entreraient annuellement dans le port de Hambourg. Le total des marchandises ex-

portées et importées s'élevait à 3 milliards et demi de dollars par an.

Actuellement, le nombre de navires pénétrant dans le port peut être compté sur les doigts de la main; le commerce maritime a presque cessé.

Hambourg était le plus grand port de transit pour le continent européen. Tout cela est passé.

Hambourg était le grand entrepôt des articles d'outre-mer. Aujourd'hui, les entrepôts sont vides. Hambourg était le centre du commerce du café, dont il possédait le plus gros stock. Ces magasins sont vides...

— o —

GUERISONS SINGULIERES

—

✓ Il y a quelque temps, certains docteurs préconisèrent les piqûres d'abeilles pour combattre et guérir les rhumatismes, et le résultat fut, paraît-il, satisfaisant. Est-ce que ces vaillants insectes n'auraient pas aussi la faculté, toujours par leurs piqûres, de rendre la vue aux personnes que guette la cécité? Le docteur Tarnanski raconte, en effet, qu'un malade atteint d'une double ophtalmie catarrhale qu'aucun traitement n'avait pu guérir fut piqué un jour par une abeille au sourcil gauche. En se levant, le lendemain, il s'aperçut que la lumière ne le gênait aucunement, en même temps que le sécrétion purulente de ses paupières avait complètement disparu. Emmerveillé, il se fit piquer au-dessus de l'œil droit, et la guérison fut aussi rapide que pour l'œil gauche.

La piqûre d'abeille rendrait-elle réellement la vue?

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

—

✓ On croit souvent que la Révolution française a introduit en France la notion de la souveraineté du peuple et qu'auparavant régnait seulement l'idée d'un pouvoir royal héréditaire absolu, tenant son autorité de la puissance divine. Or, nous trouvons l'idée tout opposée, exprimée, sinon au moyen âge, au moins dès le quinzième siècle.

Aux Etats Généraux de 1484, un des serviteurs de Louis XI, Philippe Pot, grand sénéchal de Bourgogne, prononça un éloquent discours, cité dans la nouvelle anthologie des "Annales: L'Eloquence Française", où il disait:

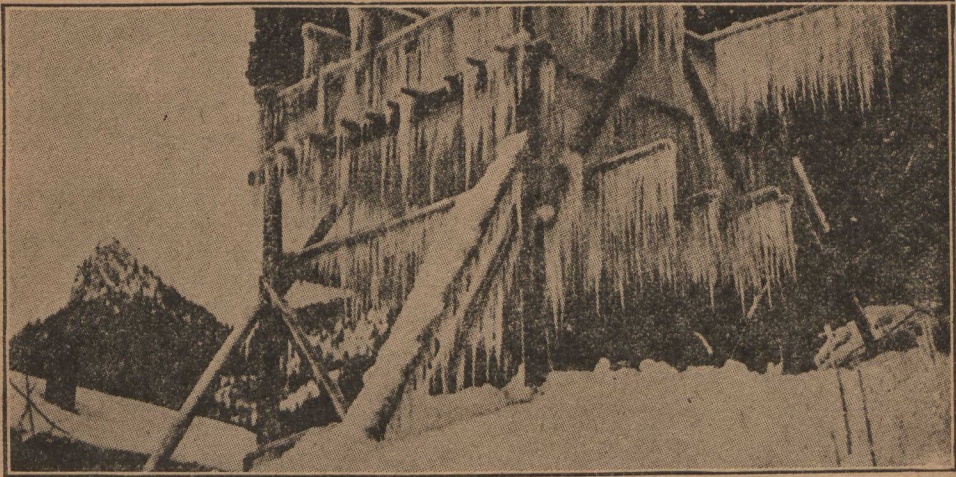
"Dans l'origine, le peuple souverain créa les rois par son suffrage. Le roi est fait pour le peuple et non le peuple pour le roi... S'il en est parfois autrement, c'est que le prince, au lieu d'être un bon berger, est un loup qui mange son troupeau."

N'est-il pas piquant de voir la théorie de la souveraineté du peuple exposée en 1484, et par un grand officier du roi? On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le ciel... de la politique.

Les idées dites "nouvelles" sont des idées très anciennes qui, après un temps d'éclipse, reparaisent, triomphent pour s'éclipser encore.

— o —

L'eau dans l'Afrique du Sud est souvent aussi précieuse que l'or, et quelquefois infiniment plus précieuse. Les habitants de cette contrée sont témoins d'une terrible sécheresse chaque année dans quelque partie de ce pays.



Une glacière dans la montagne.

GLACIERES PRIMITIVES MAIS EFFICACES

✓ Dans certaines régions montagneuses, comme dans la haute Bavière, la principale industrie consiste à fabriquer de la glace.

Le procédé, quoique très primitif, est ingénieux et a le mérite d'être aucunement dispendieux. Pour obtenir la glace, on élève sur une éminence exposée à tous les vents, un échafaudage de forme cubique muni d'un certain nombre de traverses.

A l'aide d'un tuyau, on amène l'eau d'une source voisine jusqu'au sommet de l'échafaudage, où elle se déverse dans une sorte de tamis qui la laisse retomber en une pluie fine.

Sous l'action des vents froids, les gouttelettes se congèlent instantanément et les traverses sont bientôt enveloppées de gracieuses draperies de stalactites, qui

s'allongent et s'épaississent progressivement.

Il ne reste plus qu'à détacher la glace, à l'aide du marteau ou de la scie, à l'empiler dans des barils et à l'expédier à la ville par traîneau. Aussi simple qu'économique, la fabrication de la glace se poursuit ainsi tout l'hiver.

On voit qu'elle n'entraîne pas l'emploi d'un outillage coûteux et compliqué, et on peut constater en outre que les dépenses de main-d'oeuvre ou de surveillance sont presque nulles puisqu'il suffit de détacher la glace de temps à autre, l'essentiel est de protéger la conduite d'eau contre les rigueurs du froid.

D'autre part cette glace, provenant directement d'eau de source est très pure et bien transparente.

— o —

LA PREDICTION REALISEE D'UN POETE

✓ Les poètes sont prophètes...

Sait-on que Goethe a prédit le percement de l'isthme de Panama? Dans un de ses "Entretiens", daté du 21 février 1827, Eckermann raconte que l'auteur de "Faust", à propos des travaux de Humboldt sur Cuba et la Colombie, développa cette thèse que la tendance des Américains à se porter vers l'Ouest, la richesse minière de ces contrées, l'excellence des ports naturels de la côte orientale, amèneraient forcément dans un avenir prochain la fondation, du côté du Pacifique, de villes industrielles importantes qu'il faudrait rendre accessibles aux navires de commerce et de guerre des Etats-Unis par une voie plus directe que le cap Horn. Le développement du commerce avec la Chine et l'Inde imposerait aussi la création d'un canal maritime entre le Pacifique et l'Atlantique.

—Je ne doute point, ajouta Goethe, que ce plan ne se réalise; mais il est probable que je ne serai plus de ce monde; je voudrais pourtant voir cela. Je voudrais aussi voir relier le Danube avec le Rhin; mais l'entreprise est si colossale qu'il est douteux que les ressources allemandes suffisent à la mener à bien. Enfin, je voudrais voir les Anglais en possession d'un canal de Suez. Si je pouvais vivre assez vieux pour assister à l'accomplissement de ces trois vœux, je serais conservé cinquante ans encore à l'affection de mes amis.

Goethe se trompait au moins de quelques années. Voici quatre-vingts ans qu'il est mort; et ce n'est que récemment que

le second de ses rêves se trouve réalisé.

Disons maintenant qu'il est des prophéties faciles à faire et que le premier venu eût pu tout aussi bien prédire ces travaux qui s'imposeraient un jour ou l'autre.

Seulement, c'est toujours la même chose: ce que dit un homme déjà illustre paraît avoir toujours beaucoup d'importance que le même langage dans la bouche d'un inconnu...

— o —

LE PAYS DU DIVORCE

C'est au Japon que l'on divorce le plus. La proportion y est en effet de 12,5 divorcés pour 10,000 habitants, alors qu'aux Etats-Unis elle est de 7. Viennent ensuite: Suisse, 3,2; France: 2,3; Roumanie: 2; Danemark: 1,7; Allemagne: 1,5; Prusse: 1,5; Serbie: 1,3; Nouvelle-Zélande: 1,2; Belgique: 1,1; Bulgarie: 1,1; Hongrie: 1,1; Australie: 1; Hollande: 1; Suède: 0,8; Norvège: 0,6; Ecosse: 0,4; Italie: 0,3; Autriche: 0,1; Irlande: 0,1.

Et maintenant, pourquoi divorce-t-on ?

Un juge américain, qui a siégé longtemps à un tribunal du divorce, établit le pourcentage suivant des causes qui amènent les époux à se séparer:

Mariés trop jeunes	15 %
Maladies	25 %
Intervention de la belle-mère	25 %
Dissentiments à cause d'enfants	
d'un premier lit	15 %
Mauvais caractère	10 %
Le whisky et autres alcools	10 %

— o —

LA COIFFURE DES TURCS

✓ Ceux qui ont vu des tures vêtus de leur costume national, ont certainement remarqué leur étrange coiffure, le "fez" qui ressemble, à s'y méprendre, à un pot de fleurs vide retourné sur la tête.

C'est d'une élégance douteuse mais les tures y tiennent comme à la prune de leurs yeux et il est probable que les orientaux n'abandonneront pas de sitôt la coiffure qu'ils trouvent si pratique et qui répond en même temps si bien aux exigences de leur cérémonial religieux. Contrairement, en effet, à ce qui se passe dans la religion chrétienne, Allah ne veut pas qu'on l'adore autrement que la tête couverte, et pour rien au monde on ne ferait enlever sa coiffure à un musulman lorsqu'il a pénétré dans une mosquée.

C'est en 1826 que le sultan Mahmoud II prescrivit dans l'armée le port du fez à la place du turban. On avait décidé en même temps que celui-ci aurait une visière pour protéger les soldats contre les rigueurs du soleil.

La chose fit grand bruit à l'époque et le clergé protesta de toutes ses forces contre cette innovation qui allait à l'encontre des règles du Coran, puisque la loi de Mahomet exige, d'abord, que les fidèles pénétrant dans la mosquée la tête couverte et qu'ils appuient ensuite leur front sur le sol pendant toute la durée de la prière.

La nouvelle coiffure était un obstacle évident et l'on supprima quelque temps après cette visière hérétique qui avait failli déchaîner une révolution.

En Turquie et dans tout l'Orient, le fez est porté par toutes les classes de la société. On a vu à Londres, les diplomates tures avec une impeccable redingote noire et coiffés cependant du fez national. La forme en est invariable, mais la richesse trouve quand même à s'y manifester dans le gland qui est soit de gros coton bleu, soit des fils de soie noirs, soit de fils d'or.



Le "fez". Pas très joli mais cela va bien avec la tête qui est dessous.

Un peu partout, on a bien essayé de réagir contre cette coiffure que certains trouvent grotesque, mais l'habitude et la règle musulmane ont été les plus fortes et longtemps encore nous verrons les peuples d'Orient avec le fez symbolique qu'affectionnait particulièrement le sultan rouge Abdul-Hamid.

LES SORCIERS AU MAROC

✓ Le sorcier péroré, explique, suggère ; il détient les secrets de la terre, il pénètre les arcanes du ciel et de l'enfer. Il en dispose, il dispense aussi les sorts et les contre-sorts ; il est le complice des attentats occultes, mais il est aussi le défenseur de l'humanité contre les diables coalisés, il trouve les trésors enfouis... qu'il partage. Il diagnostique et guérit les maladies. Pour faire passer le tout, il garde une attitude un peu lointaine, un peu étrange, qui confirme les naïfs dans la sérénité exceptionnelle de son esprit et dans la formidable puissance de son pouvoir.

Aussi, la superstition a-t-elle beau jeu avec des mentalités ainsi réduites et dirigées, superstition où la religion n'a qu'une part chaque jour plus restreinte.— La religion évolue de plus en plus vers le fétichisme tourne à l'idolâtrie, à une sorte de paganisme, de polythéisme inconscient.

Le Très-Bas l'emporte nettement en influence sur le Très Haut. On a bien un geste d'adoration et d'offrande vers ce dernier ; mais, en réalité, on ne pense qu'au premier, qui obsède l'esprit enfantin de ce peuple et qui semble plus à portée de ses désirs et de ses immédiates aspirations. Les diables sont en dehors de la toute-puissance divine, en quelque sorte en lutte d'influence et d'efficacité avec elle ; ils triomphent le plus souvent, autrement forts et puissants que Dieu. Qui donc, au reste, songerait à s'adresser à la divinité lointaine, inaccessible, si distante des réalités humaines, pour découvrir un trésor ? Qui donc au-

rait l'idée de l'invoquer pour nuire à autrui, de le prier pour détruire les effets diaboliques et les sortilèges ? Ce sont là des contingences, trop misérables pour une si noble et si glorieuse puissance. Aussi, on s'adresse aux démons qui fourmillent autour de l'humanité, qui se plaisent aux petites besognes, s'intéressent aux moindres faits de l'existence banale des hommes ; et, pour y parvenir, on a recours au sorcier, qui est Dieu véritablement, et que seul on peut opposer aux puissances infernales, avec lesquelles il a partie liée, qui connaît les mystères et les aboutissants de l'« Au-Dessous », détient les mots et les chiffres fatidiques.

Tout ce qui est hors du domaine des petits guérisseurs, tout ce qui trouve leurs remèdes inefficaces devient un stigmate infernal ou un effet des sortilèges.

Pouvons-nous toutefois nous moquer de l'esprit superstitieux des Marocains, quand nous voyons pulluler dans nos villes même, les cartomanciennes et les somnambules plus ou moins extra-lucides !

— o —

LES FACHEUX PRESAGES

✓ Si les allemands sont superstitieux autant que le Kaiser, ils ont dû être fâcheusement influencés par ce qui s'est passé en juin dernier.

C'est un fâcheux présage et l'un des plus sombres à ajouter à quelques autres déjà : La foudre a tombé sur le monument de Bismarck, à Stosdorf.

La couronne impériale sculptée dans le piédestal a été réduite en miettes. Ce n'est point le cas de dire que les morceaux en sont bons.

UN PLUMITIF QUI AVAIT DE L'OBSTINATION



A lutte pour la vie fait aussi des héros. Il est vrai qu'à côté elle nous montre de piètres sires! C'est ainsi qu'on vient de nous conter l'histoire d'un poète,—était-ce un poète ?— qui avait trouvé le moyen de se faire de petites rentes avec une seule pièce de vers, — et quelle pièce de vers!—qu'il remaniait un peu.

Après tout, si le personnage en question ne mérite guère d'estime, au moins peut-on dire qu'il ne manquait pas d'un certain aplomb et qu'il savait parfaitement se moquer des gens.

Lap remième fois qui'l sortit son poème, ce fut lors de la naissance du fils de Napoléon Ier, de ce petit "roi de Rome" qui ne devait être roi ni à Rome ni ailleurs; il se présenta aux Tuileries porteur d'une ode dont le refrain était:

Si l'étranger, comme un faux homme,
Un jour voulait nous asservir,
Autour du noble Roi de Rome
Jurons de vaincre ou de mourir!

On lui donna 3,000 francs (\$600.00). C'était de quoi l'encourager. Aussi, à la naissance du comte de Chambord il revint à la charge; mais son imagination ne s'était pas mise en verve, car il avait changé seulement deux ou trois mots de son ode et le refrain se trouvait ainsi modifié :

Si méditant notre ruine
L'étranger veut nous envahir
Autour du fils de Caroline
Jurons de vaincre ou de mourir!

Les employés de la Liste civile, toujours immuables sur leur "rond-de-cuir", malgré les Révolutions, reconnurent vite la poésie et reçurent ordre de donner cette fois 1,500 francs, (\$300).

Cette diminution dans la gratification ne fut pas pour empêcher l'auteur de recommencer.

A la naissance du comte de Paris, il revint encore; le refrain était, cette fois, ainsi conçu :

Ah! si l'étranger dans sa haine
Voulait un jour nous asservir,
Autour du jeune fils d'Hélène
Jurons de vaincre ou de mourir!

A l'avènement de la République de 1848, notre homme reparut encore avec un nouveau changement:

Si l'étranger dans sa furie
Un jour voulait nous asservir,
Nobles enfants de la Patrie,
Jurons de vaincre ou de mourir!

Cette fois, il toucha vingt piastres...
Célébra-t-il plus tard la naissance du
fils de Napoléon !!!?

On n'a pu nous renseigner.
Peut-être était-il mort.

Evidemment, il n'avait pas grand'chose de mieux à faire.

Un jour, un de ces faiseurs de vers officiels, quémendant des aumônes, offrait à un prince de le chanter en vers de huit, de dix ou de douze pieds, suivant le prix qu'il y mettrait. Le prince lui fit observer qu'il avait là un étrange métier. Le poète courtisan répondit: "Il faut bien que je vive!"—"Je n'en vois pas la nécessité!" répliqua quelq'un.

— o —

LA SCIENCE ET LA TABLE

Un savant a évalué la quantité arisonnable d'aliments qu'un homme robuste doit absorber quotidiennement. Voici les doses: 7 onces de viande, 13 onces de pain, 16 onces de lait pur, 1 once de beurre, $\frac{2}{3}$ d'once de graisse, 13 onces de pommes de terre. Bien entendu, ces aliments peuvent être variés, mais le menu est donné ici comme élément de comparaison. Combien est-il de gens d'âge moyen qui, mangeant un jour de la viande, du pain, du lait et des pommes de terre, limitent leur ration aux quantités ci-dessus indiquées?

Nous mangeons trop vite. Et cela est la cause d'une foule de maux: aigreurs, renvois, indigestions, ballonnements, irritations cutanées et, ce qui va peut-être vous étonner, rougissement non seulement de la face, mais encore du nez.

Vous accusez parfois un appendice rubicond d'être possédé par un ivrogne. Erreur! car c'est surtout la conséquence d'un estomac surmené.

— o —

ORIGINE DES MOTS "TELEPHONE" ET "MICROPHONE"

Quelle est l'origine de ces mots si bien entrés dans la science et dans les usages actuels? D'après M. Thomas-D. Lockwood, le mot "microphone" a été employé pour la première fois en 1827 et appliqué à un instrument mécanique imaginé par Weatstone et décrit par lui dans "Le Quaterly Journal of Science". Ce microphone avait pour but, comme son nom l'indiquait, de renforcer les sons.

Le mot "téléphone", un peu plus jeune, remonte à 1845. Il fut donné à un appareil imaginé par le capitaine John Taylor, qui définissait ainsi "un instrument puissant destiné à transmettre des signaux, pendant le brouillard, à l'aide de sons produits par de l'air comprimé traversant des trompettes".

En 1854, le même nom a été appliqué à un système de langage musical imaginé par Sudre.

Les découvertes de ces dernières années ont considérablement modifié et précisé le sens de ces deux mots, en le réservant aux appareils qui servent à la transmission de la voix à distance.

— o —

UN EMPEREUR SUSCEPTIBLE

Le journal "Basler Vorwaerts", de Bâle, ville frontière de l'Allemagne et de la Suisse relatait récemment le fait suivant:

"Comme on le sait, des cartes postales "provenant de la poste de campagne allemande peuvent être adressées non af-

“franchiés en Suisse aux membres de la
 “famille de l'expéditeur. Or, ces cartes
 “parviennent souvent à d'autres person-
 “nes et la poste acquitte la taxe du desti-
 “nataire en collant un timbre de surtaxe.
 “C'est ce qui est arrivé à une carte
 “adressée à un employé allemand de che-
 “min de fer à Bâle. L'employé était-il
 “pressé ou la place manquait-elle de l'autre
 “côté? Bref, le timbre fut collé sur le
 “portrait de l'empereur qui ornait la
 “carte. C'était là un crime qui exigeait
 “une sévère punition.

“Le destinataire de la carte mit en
 “mouvement le consulat d'Allemagne et
 “les démarches faites par ce dernier au-
 “près de la Direction des postes ont
 “abouti à la sévère punition de l'employé
 “postal.”

Eh bien, il est permis de trouver la
 chose raide! Voyez-vous d'ici tout ce dé-
 rangement de fonctionnaires, ces rap-
 ports, ces démarches, ces gestes de stu-
 peur et ces mines irritées à la chancellerie
 d'Allemagne pour un malheureux tim-
 bre-poste!

Il est vrai que le crime était énorme :
 coller par distraction un timbre-poste sur
 l'image d'un homme qui est le modèle de
 toutes les vertus et qui n'a guère à se re-
 reprocher que la démolition de centaines
 d'églises, la profanation de leurs vases
 sacrés, le massacre de milliers de prêtres,
 de femmes et d'enfants...

Véritablement, pour s'occuper de pa-
 railles vétilles alors que son trône s'écrou-
 le, il faut que le Kaiser soit “timbré” lui-
 même davantage encore que sa carte, et
 pour appeler “crime” une chose aussi in-
 significative que celle-là, on se demande
 quel est le mot qu'il faudra inventer pour
 qualifier sa conduite à lui!

— o —

L'AGE DES CHEVAUX

Quand un cheval a passé neuf ans, vous
 avez un moyen infailible de constater son
 âge exact, un moyen simple et capable de
 mettre en défaut le plus maquignon des
 maquignons; il sera facile du reste, à nos
 lecteurs, de s'assurer du procédé.

Quand un cheval est âgé de plus de
 neuf ans, une ride paraît au coin supérieur
 de la paupière inférieure, et, chaque an-
 née, une autre ride bien marquée se forme
 successivement à côté. Ainsi, lorsqu'un
 cheval a trois rides à cette place, il est
 âgé de douze ans.

Désormais, impossible de vous faire
 passer une vieille rossinante pour une
 jeune pouliche de trois ou quatre ans. Le
 procédé a donc du bon.

— o —

L'APPEL DU PATRE

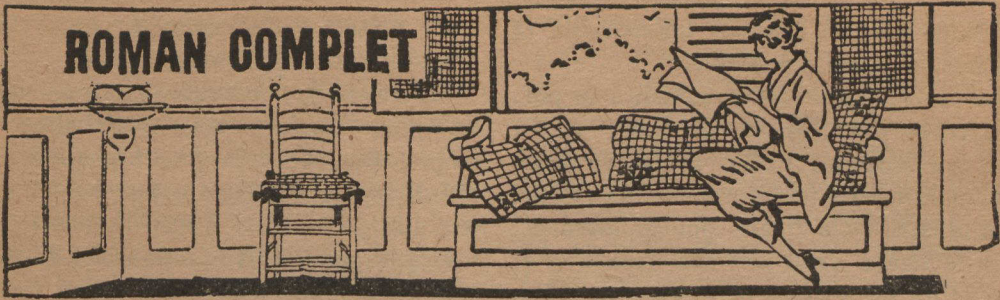
Il existe encore dans certaine contrées
 des Alpes suisses une coutume très an-
 cienne et très pittoresque: c'est l'appel à
 la prière.

Quand vient le soir, à l'heure du cou-
 cher du soleil, le pâtre suisse prend alors
 une sorte de porte-voix en forme de cor-
 net et lance à travers l'espace une invi-
 tation à la prière. Cette phrase, toujours
 la même, s'enfle, grossit, se transmet de
 montagne en montagne et se trouve répé-
 tée comme un écho par tous les pâtres de
 la région. Mêlée au bruit des clochettes,
 c'est l'“angelus” de la montagne. Cha-
 cun, dévotement, s'y conforme, et la priè-
 re ainsi faite a pour but, dit-on, de proté-
 ger le bétail contre les accidents et les
 maladies infectieuses.



LA PILULE AMERE

Le sultan peut se vanter d'être un fameux avaleur de pilules. Le Kaiser lui en a servi, en temps de paix, qui étaient bien dorées et sucrées puis il a doublé la dose afin de l'avoir comme allié pour la guerre. Manger trop de ces pilules est dangereux aussi l'indigestion commence à se faire sentir; John Bull lui apporte le remède sous forme d'une dernière pilule sans doute pénible à déguster pour le turec mais qu'il faut avaler quand même... Cette pilule, fabriquée dans les arsenaux, contient plus d'explosif que de sucre aussi son effet est certain.



LA FAUTE D'AUTRUI

Par Edmond COZ

I

— Il y avait une fois un petit homme qui n'avait qu'un oeil, une seule dent, un seul cheveu et une seule jambe, et qui, cependant, courait plus vite que tout le monde...

Le pitre qui hurlait depuis dix minutes cette histoire inepte était arrivé à la note la plus aiguë de son diapason ; il allait, venait sur les tréteaux, essayant de donner à ses auditeurs, par une pantomime extravagante, la représentation exacte du petit homme qu'il décrivait ainsi. et, en quelque sorte, transformait sa laideur chétive, sa double bosse, sa tête carrée et osseuse, ses bras démesurément longs, en cette moitié d'être fantastique!

— Un lièvre passa devant la maison du petit homme qui n'avait qu'un seul oeil, une seule dent, un seul cheveu, une seule jambe. Les chiens couraient après le lièvre, les chasseurs sur leurs grands chevaux, couraient après les chiens. Alors on

vit ce petit homme qui n'avait qu'un seul oeil, une seule dent, un seul cheveu, une seule jambe, les dépasser à la course, et saisir la queue du lièvre avec sa dent, son unique dent...

Habituellement le pitre parvenait, on ne sait comment, à produire, en cet instant, une illusion bizarre... On croyait voir courir le lièvre, s'allonger, dans un effréné galop, les pattes des chiens et les jambes des chevaux.

Ce soir-là, chacun des gestes tombait à faux, l'expression du visage impliquait tout autre chose que les paroles ; le nez busqué, énorme, sur lequel la peau blême était tirée, semblait rejoindre, d'un mouvement nerveux, la grande bouche aux lèvres minces et parcheminées. Il y avait une angoisse désespérée dans cette voix qui, soudain, s'étranglait dans la gorge.

— Entrez, Messieurs, entrez, Mesdames, au théâtre des Arts, dirigé par l'illustre Grec Akantaros et la célèbre Artémise, son épouse.

Cette phrase, qui revenait comme un leit-motiv, ne déterminait guère les habitants

de Saint-Melin à franchir les marches et à pénétrer dans la baraque.

La célèbre Artémise réclamait à la porte 1 franc pour les premières et 0 fr. 50 pour les secondes ; elle avait eu jadis quelques succès, alors qu'elle s'exhibait sous le titre de la "belle Bourguignonne" mais le temps avait fait son oeuvre et si le nom du pays natal lui restait toujours, le qualificatif n'avait plus sa raison d'être !

On venait écouter le boniment, et la plupart des gens s'en retournaient la main sur la poche.

Akantaros eut, ce soir-là, une idée géniale.

Il interrompit brusquement l'histoire du petit homme.

— Mesdames, Messieurs, cria-t-il, la voix rauque, ne vous apercevez-vous pas que l'organe de ce charmant garçon s'enroue à la brume ? Ceux qui veulent entendre la suite du récit des aventures du petit homme, aussi intéressantes pour ceux qui les ont déjà entendues que pour ceux qui ne les connaissent pas encore, n'ont qu'à entrer à mon théâtre des Arts ! C'est sur la scène, Messieurs, dans le décor d'un jardin fleuri, Mesdames, que Ragel, ce spirituel bossu, cet Esope des foires, aura l'honneur de continuer à tenir votre intérêt en suspens.

Le public resta froid ; quelques-uns murmuraient ; enfin, un léger remous se produisit ; un certain nombre suivit le mouvement de ceux qui se décidaient à entrer, et bientôt, la salle fut à peu près remplie.

Au second rang se trouvait un homme jeune encore, portant, avec ses moustaches blondes, la barbiche en pointe, ayant dans sa personne l'allure franche distinguée, et toute la caractéristique des anciens zouaves de Charette.

Ce n'était ni la curiosité ni l'intérêt qui l'amenaient là, mais la pitié...

Marcel Pieyrat n'avait jamais pu accepter comme un fat nécessaire l'abaissement auquel tant de créatures humaines sont réduites pour gagner une bouchée de pain et celui qui consiste à être l'amuseur des foules lui paraissait le plus cruel de tous !

Il semble que, dans les foules, les défauts des individualités se multiplient et leurs qualités s'annihilent...

Lorsque Akantaros avait lancé son dernier appel, Marcel avait tiré sa montre.

— 8 h. 1-2, calcula-t-il. J'ai le temps ; en vingt minutes, je serai habillé. A 10 heures, j'arriverai chez Flaccaud. Je partirai d'ici dès que ce malheureux bossu aura fini sa quête.

La représentation commençait. Le premier sujet, d'autant plus premier sujet ou'il était unique, une fille de seize à dix-sept ans, maigriotte sans gracilité, nerveuse, avec de grands yeux de douleur, dansait, couverte d'oripeaux, soi-disant espagnols, une sorte de cachucha, puis elle reparaisait (après un intermède exécuté par Akantaros, vêtu en polikare, et soulevant des haltères) ; sous un maillot de soie rouge, tout fané, frangé et pailleté d'or, elle jonglait avec des poignards. Ses lèvres se crispaient, ses pauvres bras maigres semblaient prêts à défaillir.

Sur l'affiche, cette créature était désignée par le nom ambitieux de la "Divette".

Puis vinrent les exercices de Ragel, qui présentait un petit chien blanc et brun de race fantaisiste.

Funny grimpa à une échelle, franchissait un bâton allongé devant lui, faisait du pas espagnol... ce que l'on voit partout.

Ce qui frappa Marcel, ce fut le regard tendre, presque humain, peut-être mieux

qu'humain, que le chien fixait sur son maître ; l'oeil du bossu brillait de joie après chacun des tours exécutés par Funny ; mais s'il en manquait un, Ragel se tournait avec anxiété du côté de la coulisse.

A un moment, le chien fatigué, refusa de continuer, le visage du bossu se contracta horriblement... Il leva son fouet en l'air. L'animal, au lieu de sauter, se coucha, craintif et tremblant ; deux grosses larmes coulèrent le long des joues parcheminées de Ragel, tandis que le fouet s'abaissait et cinglait l'animal.

On sentait qu'une force extérieure et redoutable le contraignait à cet acte de brutalité, et que, s'il eût été libre, il eût rassuré le chien par ses caresses.

Cette douleur de l'homme disgracié, du paria, obligé de frapper le seul être qui l'aimait, lui, l'isolé ; cette souffrance du pauvre chien, intelligent, capable de comprendre qu'il était battu par le maître auquel il s'attachait, lorsque la fatigue et la faim l'empêchaient de se tenir debout sur ses deux petits pattes affaiblies tout cela était si cruel qu'une émotion profonde étreignit le coeur de Marcel.

Le clou de la soirée était la première exhibition de Sapor, un serpent boa, rapporté des Indes par un amiral anglais, d'une taille monstrueuse (l'illustre Akantaros n'expliquait pas s'il s'agissait du serpent ou de l'amiral!) et apprivoisé par l'intrépide dompteur Ragel.

Quel saltimbanque n'a pas montré des serpents dans sa baraque ? Animaux engourdis, inoffensifs, qui n'impressionnent même presque pas le public ? La représentation n'avait décidément rien d'inédit, et, néanmoins, ce numéro augmenta la troublante compassion que Pieyrat éprouvait pour le bossu.

Après un nouvel intermède, plus ou moins rempli par Akantaros, Ragel revint sur la scène ; ses jambes le soutenaient à peine ; une pâleur verdâtre avait succédé aux plaques jaunes de ses joues ; une angoisse poignante se peignait sur ses traits ; dans toute l'attitude du corps grêle, la terreur se mêlait à l'hébêtement... Et pourtant, dans cette prunelle, une lueur brillait qui décelait une mentalité d'homme libre !

Marcel ne quittait pas des yeux le malheureux pitre, il possédait la pénétration de ceux qui aiment l'humanité parce qu'ils méprisent les vices et non les hommes, devenus vicieux, et savent qu'il y a dans tout être une latente étincelle qui semble éteinte et peut encore être rallumée.

Akantaros passa dans la coulisse et revint, portant un volumineux paquet, enveloppé dans un morceau de laine.

— Mesdames et Messieurs, cria-t-il, le courageux dompteur va s'entourer des anneaux de ce féroce reptile...

D'un même geste brusque, il écarta la couverture et jeta le serpent sur les épaules ployantes de Ragel ; en l'espace de quelques secondes, le bossu fut garrotté par cette corde jaunâtre et visqueuse ; une expression d'épouvante indicible passa sur son visage.

L'homme et le reptile formaient un hideux ensemble ; le serpent, par ses ondulations lentes, serrait de plus près, de plus près encore, entourant le torse grêle, pénétrant les jambes osseuses s'allongeant autour de la bosse, et, rampant, enfin dans le creux de la poitrine, vint dresser sa tête pointue contre la tête de Ragel qui se renversa en arrière.

Marcel tenait les yeux braqués sur ce spectacle, prêt à intervenir si le pauvre être défaillait...

Enfin, le supplice s'acheva... Lentement, les anneaux se détachèrent la poitrine, délivrée de l'étreinte, se souleva de nouveau sous les lambeaux froissés de l'étoffe rouge et jaune.

La première partie de la représentation était terminée... Le pitre fit sa quête habituelle ; ses membres tremblaient encore, ses dents claquaient, il présentait sa tirelire en demandant d'une voix faible qu'on la fit passer des uns aux autres.

Devant ses yeux, les taches jaunes et vertes de la peau visqueuse flottaient en une hallucinante vision, et la même pensée roulant dans son cerveau s'y lançait comme les anneaux du serpent !

— Demain, il faudra recommencer... et toujours, toujours.

Lorsque Ragel passa devant Marcel Pieyrat, celui-ci glissa une pièce de 5 frs. dans la pauvre main osseuse.

— Pour vous, murmura-t-il.

Le bossu leva vers le jeune homme des yeux dans lesquels la reconnaissance perçait sous l'effarement causé par une telle aubaine.

Un instant plus tard, Marcel sortit de la baraque ; l'air malsain et surchauffé, cette tiédeur humaine mélangée aux odeurs fades du grossier matériel alourdissaient sa respiration.

.....

Il marcha pendant quelque temps à l'air libre, de long en large, sur l'esplanade.

La nuit était claire, une de ces belles nuits de septembre ou se mêlent aux parfums des dernières fleurs d'été ceux des premières feuilles d'automne. La brise, venant de la lande, soufflait doucement, tout imprégnée de l'âcreté des bruyères roses, des hautes fougères et des genièvres grisâtres.

En face de Marcel s'étendait la colline sombre sur laquelle la petite église de Joblac se détachait toute blanche ; à sa gauche la Vienne creusait sa route profonde entre la déclivité des prairies, tandis que, sur la droite, la rivière se rétrécissait tout à coup pour s'enfoncer entre deux pans de rochers dans les anfractuosités desquels les arbres poussaient, vigoureux.

Les impressions pénibles que Marcel avait ressenties sur le champ de foire s'atténuèrent ; d'autres pensées occupaient son esprit.

Il gagna, tout au bout de la promenade, sa vieille maison de famille.

Du côté du jardin, les glycines et les jasmins de Virginie s'accrochaient gaiement, encadrant les fenêtres ; s'étalant sur le mur, de chaque côté de la porte d'entrée, grimaçaient deux mascarons dont la bouche large s'épanouissait d'un sourire étrange.

Ils étaient si familiers au maître du logis qu'ils semblaient toujours lui souhaiter la bienvenue !

.....

A 10 heures, Marcel sortait de chez lui, l'habit de soirée dissimulé sous le pardessus, et suivait les rues étroites et tortueuses de la petite ville qui, flanquant le coteau, dresse audessous de la verdure ses vieilles constructions patinées par le temps.

II

Chaque minute, chaque pas rapprochait Marcel Pieyrat du but de sa vie.

Jusqu'ici, par un acte prolongé et constant d'héroïsme, il avait tenu le bonheur rêvé à l'écart, sa tâche était achevée et il allait réaliser son rêve....

Ambroise Pieyrat, le père de Marcel, avait gaspillé presque toute sa fortune, jetée à tort et à travers dans des entreprises hasardeuses, et il était mort, miné par le chagrin perdant peu à peu les forces qui lui eussent permis de recommencer la lutte pour la vie.

Marcel avait alors vingt ans et sa soeur Agnès, en avait quatre.

Il envisagea bravement la situation qui lui était faite, et résolut de reconstituer le patrimoine, à demi dévoré par les hypothèques et grevé de dettes.

Tout d'abord, il confia sa soeur aux soins matériels des Dames de Nevers, à Limoges. La toute petite orpheline devint bientôt l'enfant de prédilection du couvent.

Marcel avait commencé à faire son droit à Paris avant la mort de son père. Il l'acheva, en réduisant ses dépenses au strict nécessaire, et en donnant des répétitions à quelques élèves de première année, riches et peu assidus aux cours. Il parvint ainsi à conduire ses études jusqu'au doctorat, sans faire aucune dépense.

A ce moment, la guerre de 1870 éclata. Sa vive pitié et son patriotisme le menèrent à s'engager aux zouaves pontificaux. Il fit toute la campagne, à peine touché par la maladie, et n'ayant reçu qu'une blessure légère.

Lorsque vint la dislocation, il eût voulu passer dans un régiment d'infanterie. La carrière militaire attirait son caractère loyal, offrait un aliment à la générosité impulsive qui lui faisait aimer à parler aux enfants du peuple, mais il savait que son devoir était ailleurs... Ce devoir fut parfois pénible. Tout en conservant à Limoges son cabinet d'avocat dont les honoraires lui permettaient de vivre, de payer la pension d'Agnès et de régler par

compte les dettes les plus pressées, il visitait chaque semaine les métairies, cherchant à concilier les progrès de l'agriculture avec l'expérience de ses vieux colons limousins...

Aujourd'hui, ses terres étaient libérées et rapportaient presque le double de ce qu'elles rendaient autrefois.

Agnès, mariée depuis quelques jours à un ami d'enfance, le Dr Albert Max, jeune médecin militaire en garnison à Limoges, avait reçu une dot de deux cent mille francs...

Marcel pouvait songer à lui, à présent, et il y songeait beaucoup en se rendant à la soirée que le banquier Flaccaud et sa femme offraient, en l'honneur du nouveau ménage, à la société un peu mélangée, et surtout passablement surannée, de la petite ville, société qui, d'ailleurs, ne manquait pas de prétentions.

Les réceptions des Flaccaud, fort recherchées dans le pays et qualifiées de très parisiennes par les femmes jeunes ou vieilles abonnées aux journaux de modes, préoccupaient peu Marcel, qui, d'ailleurs, n'ignorait pas l'antipathie que sa personne et ses opinions inspiraient au financier, lequel déjà battait en brèche sa candidature aux prochaines élections, antipathie qu'il ressentait tout en luttant contre elle, et que, malgré tous ses efforts, on lui attribuait avec l'exagération têtue, potinière des désœuvrés qui se heurtent sans cesse les uns aux autres, sur une étroite esplanade de province.

Marcel devait retrouver chez les Flaccaud leur cousine, Claude Terron, dont les grands yeux intelligents répétaient le secret aveu de son immense et pure affection. Depuis treize ans, ils s'étaient compris, sans jamais rien se confier.

Claude avait refusé tous les projets d'union qui lui avaient été présentés. Elle

venait d'avoir trente ans. Les années lui avaient donné un charme plus sérieux, plus profond, élargissant sans les alourdir, la finesse trop accentuée jadis des contours; son visage avait une expression calme de personnalité et de distinction plus marquées.

Chaque fois que Marcel Pieyrat avait appris (on savait tout à Saint-Melin) qu'une demande en mariage avait été adressée à M. Terron, le grand-père de Claude, son cœur avait battu avec violence, puis, toujours, la Providence l'avait mené sur la route que parcourait Claude, et, toujours aussi, le discret et doux sourire de la jeune fille l'avait rassuré, signifiant :

— Je sais que vous m'aimez, et je vous attends.

Ainsi, sans avoir recours à la parole, un lien délicat et mystérieux unissait leurs deux cœurs.

Combien de fois pourtant, Marcel n'avait-il pas souffert de ce silence mais il mettait une sublime persistance à achever seul, sans aucun secours, la tâche vaillamment entreprise.

La fortune de Claude, même sans qu'il y touchât, eût relevé le crédit dont il avait besoin. . . . C'est la grande fierté des froissés, de ceux qui luttent pour réparer les défaillances des leurs, que de prendre pour seul point d'appui l'intelligence, la force, l'activité que le ciel leur a données.

En entrant dans le salon de Mme Flaccaud, le premier regard que rencontra Marcel fut celui de Claude. Elle était entièrement vêtue de blanc, comme une fiancée, et ne portait aucun bijou; quelques branches de jasmin, de la seconde floraison, plus odorante et plus menue, formaient une légère couronne posée élégamment sur ses cheveux blonds.

Cette toilette, drapée avec grâce et tou-

te simple, relevait son charme pur, tout cet ensemble qui n'était pas précisément la beauté, mais quelque chose de meilleur et de plus durable.

Oublieux de tout, Marcel se dirigeait vers Claude, lorsqu'une main se posa sur son bras, presque agressive, et la voix contenue du maître de la maison résonna, désagréable, à son oreille :

— Vous vous trompez, mon cher ami, celle que vous allez saluer tout d'abord n'est pas Mme Flaccaud, mais celle qui aurait dû l'être. . . .

Les lèvres comprimées saignèrent sous les dents incisives, et la physionomie à la fois massive et fouinarde du banquier prit une expression de haine qui n'échappa point à plusieurs personnes.

Pieyrat rougit légèrement, confus de l'infraction qu'il venait de commettre dans la vivacité de ses sentiments, troublé aussi par cette révélation imprévue qui produisait sur lui l'effet d'une attaque brutale, du déchirement du voile sacré sous lequel il cachait ses plus tendres affections.

Il se laissa machinalement mener vers Mme Flaccaud et s'inclina avec une froideur voulue, sachant bien qu'elle chercherait à le retenir près d'elle pour retarder le plus possible le moment où il rejoindrait Claude.

Mme Flaccaud était une petite femme aux cheveux bruns ébouriffés, scintillants de diamants, aux joues sèches et creuses ornées d'une mouche, inexplicable fantaisie qui, croyait-elle, lui donnait un cachet de piquante originalité; en quoi elle se trompait singulièrement.

Elle portait une robe de velours grenat si lourde qu'elle glissait de ses maigres épaules et semblait l'écraser; une aigrette rouge vif, surmontant sa coiffure, s'a-

gitait comme pour accentuer chacune des phrases qu'elle prononçait.

Marcel ne s'était pas trompé : il dut subir un long monologue. car il répondait à peine. Mme Flaccaud passait en revue ses invités, les qualifiant avec une amabilité forcée qui lui permettait de lancer ensuite un coup de sa griffe acérée et de s'imaginer que sa méchanceté portait, sans qu'on pût lui attribuer une mauvaise intention. Elle en vint à parler de Claude.

— Cette toilette très simple lui va fort bien, dit-elle, je lui en ai fait compliment dès qu'elle a été arrivée, en lui disant qu'elle avait bien raison, malgré son âge, de ne pas arborer les robes de jeune femme.

Les oscillations de l'aigrette redoublaient pour compléter la pensée de Mme Flaccaud ; elle entretenait contre sa cousine un sentiment de jalousie, sachant fort bien que le banquier ne l'avait épousée, elle, que par dépit des refus réitérés de Claude et... par intérêt ; car elle lui avait apporté une belle fortune.

Après avoir écouté sans sourciller ce déplaçant bavardage, Marcel avait profité de l'arrivée d'un invité retardataire pour s'éloigner et s'approcher de Claude.

— Agnès est charmante ! dit Mlle Teron en lui tendant la main ; Albert paraît si heureux ! Vous devez être satisfait de votre jeune ménage... et de vous même !

— De moi !... Pas encore !... prononça lentement Marcel ; je me tiens pour enchanté en ce qui concerne ma soeur et mon beau-frère... mais je suis trop égoïste pour que cela me suffise !

— Vous, égoïste ? Avouez franchement que vous ne le pensez pas ?

— Si, répliqua Marcel en baissant la voix. N'est-on pas égoïste quand le bon-

heur des autres me vous suffit pas ?

Claude comprit ; elle n'insista pas et garda le silence, sans trouble, sans fausse modestie, avec émotion, car elle sentait que le moment, le grand moment, était enfin venu. Elle l'avait toujours supposé ! Marcel ne demanderait sa main qu'après le mariage de sa soeur...

— Vous êtes en droit de penser à vous, maintenant ! dit-elle avec la même attitude simple et ferme, mais la voix un peu étranglée.

— Je n'ai jamais cessé d'y penser ! répondit Pieyrat d'un ton grave... Je suis très personnel, quoique, ajouta-t-il en souriant, vous sembliez ne pas croire à ma parole...

— Mais reprit Claude, je ne doute de votre parole que lorsque vous vous traitez trop mal !

Ils furent interrompus par Albert Max qui venait réclamer un lancier promis et emmena Claude.

Marcel les suivait des yeux.

— Bientôt, songeait-il, tous deux seront frère et soeur ! Quelle famille unie, affectionnée, j'aurai groupée autour de moi !... Le moment du bonheur ! J'y touche enfin... Après les longues années de travail pendant lesquelles je n'en avais pas eu le temps, voici maintenant pour moi l'heure de vivre !

Tout à coup, il vit Agnès debout devant lui.

— Tu ne dances pas ? interrogea-t-il, paternel.

— Non, répondit-elle avec un petit mouvement de tête qui amusa son frère... J'avais décidé, d'avance, qu'après mon mariage, je valserais seulement ! Je venais te demander quelque chose... Veux-tu que nous allions demain goûter au Mas Rignac ? Ce serait si gentil ! pour mon dernier jour de vacances et de vie à la

campagne.

— De vacances ! Tu ne rentres pas au couvent, je présume !

Agnès rit franchement.

— C'est vrai ! dit-elle, mais que veux-tu ! la force de l'habitude ! Nous demanderons à quelques personnes de nous rejoindre. La métayère nous fera des clafoutis avec des cerises d'arrière-saison ! J'arriverai de bonne heure pour tourner la pâte !

Elle était si animée en disant cela, que Marcel ne put s'empêcher de sourire.

— Tu seras toujours chez toi au Mas Rignac, dit-il, et libre d'y faire autant de clafoutis que tu voudras ! Invite qui bon vous semblera, à ton mari et à toi ! Je n'aurais jamais songé à vous proposer ce genre de distraction ! Je pensais que vous auriez préféré errer poétiquement sous les grands châtaigniers, en tête-à-tête !

— Ne raille pas, je t'en prie ; d'ailleurs, sache que la première invitée sera Claude. Y trouves-tu à redire !

Elle s'éloigna avec un petit sautillerment d'oiseau malicieux.

— Plus nous serons nombreux, plus il me sera facile de causer avec Claude ! songea Marcel... J'ai si souvent apporté son souvenir sous les grands arbres du Mas Rignac ! J'étais patient, alors, je savais attendre... Aujourd'hui, il me faut la réalité de cette chère tendresse, je ne saurais plus vivre d'idéal. Enfin ! demain !

Flaccaud, qui le considérait depuis quelques instants, vint s'asseoir auprès de lui.

— Je parie que vous dédaignez la danse ! demanda-t-il.

— Moi ? Nullement, répliqua Marcel, dissimulant de son mieux l'ennui que lui faisait éprouver cette interpellation. Je n'ai pas dansé quand j'étais plus jeune. Il est inutile de commencer à mon âge...

Le banquier le considérait avec une expression bizarre. Il garda le silence pendant quelques instants, et enfin l'impérieux désir de se confier à quelqu'un l'emporta sur l'antipathie jalouse qu'il éprouvait pour Marcel.

— Il y a tant de choses que l'on commence tard ! affirma-t-il.

— L'intonation de Flaccaud était si singulière que Pieyrat devina que ses paroles devaient avoir un sens mystérieux... Lui étaient-elles adressées, ou bien, celui qui les avait prononcées pensait-il tout haut ! Le regard du banquier était fixé vers une fenêtre donnant sur la vallée profonde.

Tout à coup, se tournant subitement vers son hôte, il dit :

— Croyez-vous qu'un homme que l'on n'a vu commettre aucune malhonnêteté pendant toute sa vie puisse devenir un fripon par le fait d'un seul acte ? D'un acte non prémédité de longue date, mais auquel des circonstances fatales l'ont acculé brusquement ?

Ce langage étonna Marcel, car le banquier était peu porté aux aphorismes ; sa conversation se ressentait surtout de ses préoccupations financières et le contentement de soi qu'accentuait lourdement sa situation d'homme riche, exerçant une prépondérance dans un petit pays.

Marcel répondit :

— Je ne crois pas à la fatalité, mais à la vaillance d'âme qui aide à s'évader des circonstances lorsqu'elles vous enserment !

Malgré lui, un étonnement passait dans son regard.

— Pourquoi me dévisagez-vous comme cela ? demanda son interlocuteur. Vous vous dites : je suis un honnête homme et je le serai toujours. Il y a, en effet, des gens honnêtes à perpétuité... des forçats

de l'honnêteté! Si j'avais épousé la femme que je recherchais, j'aurais été ou je serais devenu différent de ce que je suis. Cette femme n'a pas voulu de moi... sans doute.

Et ses yeux brillèrent en se fixant sur Marcel :

— "Elle en attendait... un autre..."

Pieyrat avait compris.

— Nulle considération ne peut obliger une femme à épouser un homme qu'elle n'aime pas, répliqua-t-il ; c'est à l'homme d'être assez fort pour ne pas faillir au devoir, car il toujours responsable envers sa conscience...

Flaccaud l'interrompit d'un ton brutal :

— Vous savez, dit-il, je n'ai pas été zouave du Pape, moi ! Je n'ai pas de convictions ! Je tâche de gagner de l'argent. Je suis une machine à billets de banque ; vous, vous êtes un intellectuel et un dévot ! Et, plus tard, quand vous serez le mari, si jamais vous l'êtes, de la femme qui m'eût sauvé, souvenez-vous de la cause première de ma chute et ne vous réunissez pas tous les deux pour m'écraser de votre vertu et de votre mépris. Je voulais vous dire cela, ce soir.

Et, sans ajouter un mot, Flaccaud tourna le dos et s'éloigna, laissant Marcel stupéfié de cette étrange sortie et de ces singulières confidences.

III

Les bruits de la fête foraine s'étaient tus, les lumières éteintes. Sous les toiles, dans les roulettes, à l'abri des baraquements, reposaient ces êtres que la misère ou une bizarre vocation mènent à devenir amuseurs publics, et dont la première science consiste à voiler leurs larmes sous le rire.

Divette et Ragel ne pouvaient dormir ; les malheureux, dans les ténèbres, s'angoissaient encore davantage.

Jetée à le dérive par la perte de ses parents, Divette avait été recueillie par Akantaros et son épouse Artémise, tandis qu'elle errait sur le talus des fortifications, essuyant ses yeux avec ses manches écourtées, en quête d'un gîte et d'un morceau de pain.

Le gîte et la nourriture lui avaient été offerts par les deux banquistes, lesquels avaient fait d'elle une servante et une acrobate. Nulle de ces deux fonctions n'était une sinécure...

Artémise, qui était paresseuse comme un loir, entendait que le ménage fût bien tenu, et quel ménage à tenir ! Akantaros dressait ses élèves le fouet en main.

Celui-ci avait également récolté aux abords extérieurs du parc Montsouris un petit bonhomme de quinze à seize ans qui, faute de vouloir décliner son nom véritable, était désigné sous le sobriquet de Moineau, et enfin, Ragel laissé sur le pavé à la suite de la faillite d'un cirque de quatrième ordre dans lequel il exerçait les fonctions de palefrenier de dernière classe.

Divette avait trouvé moyen d'amasser quelques sous et s'était procuré à Limoges, un jour de marché, un peignoir de pilou... La possession de ce peignoir avait été le premier luxe qu'elle eût jamais connu ! Elle s'en enveloppait chaque soir, après avoir ôté ses oripeaux fanés. Ce soir-là, en vain le chercha-t-elle ! Sa première pensée fut que la Bourguignonne s'en était emparé, puis elle réfléchit que jamais la femme colosse n'eût même pu y faire pénétrer la moitié de sa personne !

Interrogé avec insistance, Ragel, qui se tenait coi, blotti auprès de Funny, se dé-

eida à conter qu'il avait vu Akantaros couvrir Sapor avec le peignoir.

Divette entra en fureur, mais se garda bien d'aller réclamer sa propriété au redoutable dormeur. Elle se calma peu à peu, dans la crainte d'éveiller les "patrons" et s'assit auprès de l'entrée de la bâche. Elle ratiocinait à propos de certaines paroles échappées à Akantaros dans lesquelles avait percé l'intention de lui faire jouer, alternativement avec Ragel, le rôle de dompteur de serpents.

Elle avait accepté tant de choses ! elle avait supporté une sorte de désarticulation, l'étude prolongée de ses tours d'agilité et de souplesse sous la constante menace du fouet... Mais cela, non !

Elle tourna la tête de côté et d'autre, un rayon de lune glissant entre deux larges de toile écartées lui permit d'apercevoir Ragel.

Divette aurait voulu entamer une conversation avec le bossu mais celui-ci lui fit signe de se taire. En tenant Funny dans ses bras, il était en faute, Akantaros exigeant que le chien fût attaché durant la nuit près de son singe Haps, qui grelottait toujours et se réchauffait en se serrant contre l'épaisse fourrure du pauvre chien dont il mordait cruellement les oreilles durant ses insomnies ; la terreur du fouet d'Akantaros, levé sur lui au moindre gémissement, l'empêchait de se plaindre.

Ragel serrait contre son coeur la bonne tête chaude, soyeuse, qui s'élargissait sur sa poitrine. Combien douces et reposantes ces caresses tièdes après l'impression horrible que lui avait causé le glissement visqueux de la tête pointue du reptile dont l'horrible contact le glaçait à travers le costume de percale bariolé qui couvrait ses haillons !

Une menace déjà lointaine d'Akanta-

ros lui revenait à la mémoire. Le banquier avait signifié que si Funny, auquel il refusait la nourriture suffisante, manquait ses tours, dont le plus difficile, à cause de sa faiblesse, était de marcher à reculons, il le jetterait en pâture à Sapor.

Le coeur du malheureux pitre s'étreignait de plus en plus ; ainsi, ce n'était point assez de tourments physiques infligés par ce maître impitoyable ! Chez ce paria, l'humanité n'avait plus qu'un droit : l'imprescriptible droit à la douleur !

Qui sait, si Akantaros, furieux de la défaillance de ce pauvre animal, pendant la représentation, n'allait pas exécuter sa menace aujourd'hui même.

Et alors... le supplice de chaque soir deviendrait plus hideux en se sentant enveloppé par le long corps du serpent, devenu le bourreau de son unique ami, du seul être qui eût jamais adouci ses tourments.

Funny, tout en dormant, laissait par intervalle échapper un petit gémissement.

— Il a faim, pensait Ragel.

Que de fois le pauvre pitre partageait son pain avec Funny ! Lorsque Akantaros le surprenait, il chassait le chien d'un coup de pied brutal, l'animal s'enfuyait en hurlant.

— Mange ! toi ! disait le banquier en se tournant vers le bossu. Toi, au moins, tu fais rire, et tu te portes bien. Cette bête est malade et sera bientôt inutile.

Rire ! fait rire ! quelle ironie ! Elles étaient rares, les aubaines du pitre ! Non seulement Akantaros ne le payait pas, mais il prélevait la part du lion sur la modique quête des représentations. Aujourd'hui, Ragel était riche, grâce aux spectateurs généreux. Le patron ignorait l'existence des cinq francs ! Avec tant d'argent, Funny pourrait manger de la viande.

de crue et reprendrait des forces ; mais lui en laisserait-on le temps ? La moindre défaillance des pauvres petites jambes fourrées serait sa condamnation à mort.

Tout à coup, Divette se leva et, quittant son coin, vint s'asseoir près de Ragel, après avoir jeté autour d'elle un regard peureux et scrutateur à la fois.

Elle commença par caresser Funny, pensant que c'était le plus sûr moyen d'arriver à obtenir de Ragel ce qu'elle voulait de lui !

— Ecoute... — Divette parlait tout bas, — tu as peur de ce serpent maudit ? Il finira par nous étouffer tous les deux, sans compter Funny qui sera mangé ! Tu es un homme, toi ! Il suffit d'avoir du courage pendant une heure pour ne plus trembler tous les jours. Je voudrais me sauver ! tu le voudras bien aussi, n'est-ce pas ? Mais tu es comme moi, tu crains d'être rattrapé et ce qui s'ensuivra ! Artémise est aussi méchante qu'Akantaros. A qui nous adresser ? Qui nous protégera ?

— Qui nous protégera ? répétait Ragel tout bas.

Et une vision passa devant ses yeux... Celle de l'homme qui lui avait donné une pièce de cinq francs. Celui-là était bon, très bon, il devait avoir de l'influence dans le pays. Mais où le retrouver ? Le pitre ignorait même son nom.

Divette reprit :

— Ils dorment tous les deux, ainsi que Moineau, leur âme damnée. Prends Sapor et jette-le dans la Vienne... ce sera toujours cela de moins.

Elle avait mis tant de force à prononcer ces paroles que sa voix s'éleva assez haut.

Terrifié, le pitre lui saisit le bras :

— Tais-toi, malheureuse !

Ces mots passaient entre ses lèvres com-

me un souffle.

Tous deux demeurèrent silencieux, écoutant avec angoisse la respiration lourde et le ronflement des dormeurs.

— Ils n'ont rien entendu, murmura enfin Divette. Ne perds pas de temps, Ragel, ou je deviendrai folle ! Va, je prendrai soin de Funny. Akantaros ne se doutera de rien, il croira que le serpent s'est échappé !

— Comment faire ? balbutia Ragel.

— Il faut envelopper la bête et la bien serrer.

Le pitre marcha en trébuchant vers la boîte où dormait Sapor, Divette le suivait à pas de loup.

— Il faudrait une grande couverture, dit-elle, très grande.

— Elles sont trop étroites les nôtres !

— Tiens, voilà, j'ai ton affaire ! Moineau a rapporté celle-ci hier ; il prétend l'avoir achetée, je crois plutôt qu'il l'a volée, car il me semble l'avoir aperçue, jetée sur une corde, dans un jardin, près de l'esplanade.

Très prompte, elle étendit la couverture par terre.

— S'il l'a volée et qu'il veuille la rendre ? interrogea le bossu.

Divette eut peur que Ragel ne reculât.

— Non, non, dit-elle, tu sais, j'exagère toujours. Moineau est mieux traité que nous ; il est riche, il l'a peut-être payée. Dépêche-toi.

Sapor digérait... et dormait...

Les muscles contractés, les nerfs tendus, Ragel avait levé le couvercle et saisi dans ses bras le paquet enveloppé dans le peignoir de Divette que celle-ci ne songea point à reprendre.

Tous deux frissonnèrent en croyant voir remuer l'informe objet. D'un mouvement rapide, ils jetèrent par-dessus la couverture de Moineau, puis, passant la corde

tout autour, ils la fixèrent solidement aux deux extrémités. Ragel souleva le fardeau et le traîna par l'ouverture de la bâche, tandis que Divette, dans la crainte qu'un jappement malencontreux ne les trahît, prenait Funny dans ses bras et le couvrait de caresses.

IV

Marcel Pieyrat était rentré chez lui de bonne heure.

Il ne pouvait dormir... Le jour dont bientôt allait se lever l'aube serait un des grands jours de sa vie, et le plus heureux de tous.

Soudain, pendant quelques instants, il sommeilla, alourdi, avec la tête douloureuse. Une sorte de cauchemar le hantait. Il lui semblait voir Claude emportée dans le tourbillon d'une valse, fuyant toujours devant lui, sans qu'il pût arriver à la joindre. Il l'appelait, elle ne s'arrêtait pas ; tout à coup, il sentit un malaise étrange se répandre dans tous ses membres, c'était le serpent qui s'enroulait autour de son corps...

Il se redressa en sursaut ; pour mettre fin au rêve cruel, il se leva. Un roulement de voiture se fit entendre. Agnès et son mari rentraient.

Déjà, les premières lueurs blanchissaient l'horizon. Marcel ne voulut pas se recoucher : s'il pouvait s'occuper, il s'abrégerait les heures qui le séparaient du moment où il retrouverait Claude au Mas Rignac.

Il ouvrit ses journaux de droit et les jeta de côté ; l'étude familière était soudain devenue pour lui lettre close. Il atteignit un traité d'agriculture ; il voulait, depuis plusieurs jours, relire certains passages qui l'intéressaient en ce moment, car il songeait à modifier la culture

de ses terres. Il ne parvint pas à y appliquer son esprit.

Il attira vers lui un volume de poésie, et, en le feuilletant, il tomba sur ces vers bien connus, mais qui prenaient pour lui un sens tout nouveau :

Ce coup de hache aussi brise ton jeune
[essor,

Ta vie, et tes pensées
Autour d'un souvenir, chaste et dernier
[trésor,
Se traînent dispersées.

Les tronçons du serpent ! murmura-t-il.

Et, frémissant, il prononça :

— Cette impression me poursuit.

Il replaça le livre, haussa légèrement les épaules :

— Il me faut une occupation dans laquelle les idées n'aient rien à voir !... Une forme de l'abrutissement !

Et, allant chercher ses lignes, il descendit au bord de la Vienne.

Marcel n'était certes pas un professionnel de la pêche ! Il lui manquait à la fois les loisirs et la vocation. Il était tout simplement pêcheur par tradition, parce que, dans son enfance, il avait vu son aïeul et son père grandement soigneux de leurs engins, s'en servir deux fois par semaine avec une habileté consommée.

En longeant l'esplanade, Pieyrat passa derrière les barques et les tentes closes.

— Je voudrais, pensait-il, être assez puissant pour interdire ces spectacles pendant lesquels une partie de l'humanité s'égayait des souffrances et des abaissements de l'autre... Je voudrais mettre à portée de ces êtres, qu'une telle existence dégradée un travail honnête avec un salaire raisonnable, et... qui sait, peut-être, quelques-uns préféreraient-ils leur avi-

lissement au travail régulier ? Il y aura toujours à côté de ceux qui tendent à monter, ceux qui tendent à descendre. L'ascension et la chute ! Ceux que préoccupe la vie future, ceux qui végètent dans la vie animale.

Il s'engageait dans un chemin très raide, menant au bord de la rivière, lorsqu'il aperçut devant lui un homme de taille moyenne, large d'épaules, vêtu d'un épais par-dessus, coiffé d'un vaste chapeau et tenant une valise à la main. Sans même se retourner, mais ayant, sans doute, entendu derrière lui le bruit des pas, le personnage se jeta de côté et s'engagea à même la pente.

Marcel entendit rouler les pierres et continua son chemin, évitant de manifester aucune curiosité.

Arrivé au bas du coteau, il quitta le grand chemin, entra dans une ruelle qui s'enfonçait au milieu d'un groupe de maisons, puis, tournant à gauche pénétra dans une prairie élevée d'environ six pieds au-dessus de la rivière.

Le jour, tout blafard encore, laissait apercevoir, comme une masse indistincte, le vieux pont de Joblac, avec ses corbeaux de pierre, ses piles en biseau, sa courbure en dos d'âne, puis, au delà, les arches blanches et aplaties qui reliaient les tronçons de la nouvelle route au-dessus de la Vienne, et, enfin, le viaduc du chemin de fer dont la courbe sortant du creux noir d'une muraille de rochers traversait la vallée d'un élan gigantesque.

— Je verrai à peine le poisson frétiller au bout de ma ligne ! pensait Marcel. Après tout, que m'importe ! Je respire un air d'une fraîcheur délicieuse, c'est le point important ; il me semble déjà que mes impressions noires s'envolent !

Un bruissement continu dans l'herbe attira son attention, il appuya ses deux

coudes sur le haut d'un petit mur en pierres sèches qui le séparait de la prairie voisine et, de là fut témoin d'un spectacle étrange.

Un être bizarre et difforme, affublé d'un costume bariolé dont les couleurs n'offraient, dans la brume du matin, qu'un ton neutre, était accroupi devant une forme longue et blanche, étendue sur le sol.

Parfois, l'homme y portait les mains, les retirait avec précipitation, comme s'il eût craint d'être mordu, puis, se relevant d'un bond, il essayait de pousser cette masse avec le pied du côté de la rivière. Alors, une ondulation singulière se produisait dans la masse blanche ; à chaque nouvelle tentative, l'homme reculait, secoué par un frisson nerveux.

— Serait-ce quelque forain qui, ayant l'audace de jouer "le Roi s'amuse", viendrait ici répéter le rôle de Triboulet ! se demanda Marcel.

Voulant en avoir le coeur net, il franchit le mur et, s'approchant, il reconnut Ragel.

Entendant marcher près de lui, le bossu s'était retourné avec un geste d'effroi. Il se rassura soudain en reconnaissant Pieyrat.

— Que faites-vous là, mon pauvre garçon ? demanda celui-ci. Des gens mal intentionnés croiraient que vous commettez un assassinat ?

Ragel jeta autour de lui un regard effaré, puis, joignant les mains, il supplia :

— Oh ! Monsieur, vous qui êtes si bon ayez pitié de moi ! Je me débarrasse d'un ennemi qui nous étouffera un jour, la petite Divette, mon chien Funny et moi, cet horrible serpent que vous avez vu hier !

Marcel se pencha pour tâter la couverture, le pitre lui retint le bras.

— Prenez garde ! dit-il.

En ce moment un mouvement violent

ondula l'enveloppe et confirma le dire de Ragel.

— Je l'ai traîné là pour le jeter à l'eau, balbutia-t-il. Je n'ai pas été vu de personne, quoique j'aie eu beaucoup de mal, il est lourd et même sans le voir j'en avais peur. J'ai manqué mon coup, la première fois, quand j'ai voulu le jeter à la rivière, et maintenant qu'il remue plus fort, je ne sais comment le prendre...

— Mais pourquoi ne t'es-tu pas enfui toi-même, pauvre malheureux, au lieu de noyer ce reptile dont tu t'exagères peut-être la férocité ; quand le directeur de la baraque va s'apercevoir de sa disparition, il te soupçonnera.

— Et Divette, Monsieur, qui m'a tant supplié de la débarrasser de l'horrible bête. Il veut qu'elle se laisse entourer par ses anneaux. Elle a si peur. Vous dites que ce serpent est moins féroce que je le crois ? C'est bien possible... Mais que voulez-vous ? L'impression est la même. J'ai cru que j'allais devenir fou ! Si j'avais fui, cette malheureuse enfant serait restée seule pour supporter la colère d'Akantaros et de la grosse Artémise ; elle est faible et ne sait faire autre chose que les tours qu'on lui a appris ! Comment aurait-elle vécu ? Qui aurait voulu prendre chez soi, à dresser comme servante, une petite saltimbanque ? Je ne veux pas voler le serpent, Monsieur, je vous assure que je suis honnête ! Je mettrai en rentrant dans la tirelire la belle pièce de cinq francs que vous m'avez donnée. Cela me peine à cause de Funny, pour lequel j'aurais acheté de la viande afin de le réconforter, mais, que voulez-vous, le premier point c'est de ne pas voler n'est-ce pas ?

Marcel sourit de ces naïvetés de primitif.

Il avait trop bien lu l'angoisse sur le

visage du pitre le soir précédent, pour ne pas comprendre que, dans l'esprit de celui-ci le fait du vol s'abolissait dans le cas de la légitime défense.

Que faire ? Il ne pouvait pas obliger le bossu à reporter le serpent et à aller au-devant d'un châtement redoutable ?

En ce moment, le reptile donna une secousse si violente que l'on eût pu croire qu'il allait s'échapper.

En une seconde, Marcel envisagea la terreur répandue dans tout le pays et les conséquences qui allaient s'ensuivre. Après tout, ne pouvait-il pas dédommager le banquier ; si peu intéressant que fût celui-ci, il avait droit à être indemnisé...

Une nouvelle secousse se produisit ; l'extrémité de la tête parut écartant les plis de l'étoffe épaisse...

Ragel poussa un cri.

L'hésitation n'était plus possible ; Marcel n'avait aucune arme ; la fuite du serpent à travers la campagne était imminente.

Mais celui-ci crispâ ses mains sur la couverture, Pieyrat le repoussa, et, saisissant le paquet par le milieu, rassemblant toute sa force et toute son énergie, le jeta dans la Vienne.

Dans la courbe que décrivit l'enveloppe, les soubresauts du serpent l'avaient entr'ouverte ; le froid de l'eau acheva d'éveiller le reptile, il chercha à se dégager, passa la tête par l'ouverture et, en un instant, tout le corps sortit... Les anneaux jaunâtres se déroulèrent en rasant la surface de la rivière, la tête se dressa avec un sifflement aigu.

— Nagera-t-il ? se demanda Pieyrat avec inquiétude. Nous aurions dû le lier à une pierre. Si maintenant il parvenait à aborder la rive, que se passerait-il ?

Ragel, le visage livide, ses longues mains osseuses et velues accrochées au

sommet du petit mur, fasciné par le regard du serpent tourné vers lui, demeurait immobile de frayeur...

Ce fut pour Marcel et pour le pitre, tous deux agités d'une crainte bien différente, un moment d'angoisse terrible; enfin, le long corps visqueux, après des soubresauts désespérés, des efforts rendus vains par la longue atrophie, desserra peu à peu ses anneaux, puis cessa de se débattre; il disparut progressivement; la tête flotta encore, pendant quelques instants, laissant échapper un sifflement rauque qui résonna aux oreilles des deux hommes comme un râle d'agonie.

Une lueur de pitié passa sur le visage de Ragel qui perdit enfin l'effrayante immobilité de la fascination.

Pieyrat poussa un soupir de soulagement et se tourna vers le pitre qui, tout abattu, penchait la tête sur sa poitrine.

— Je crois que je viens de commettre une mauvaise action, Monsieur! dit le bossu. Je croyais que je dédommagerais le patron, et à présent, il me semble que Sapor valait davantage que l'argent que je remettrai... Tenez, jusqu'ici, je pouvais dire: je n'ai ni tué ni volé! tandis que maintenant...

— Je calmerai tes scrupules vis-à-vis du banquier, affirma Pieyrat. Viens avec moi, tu resteras caché dans une métairie jusqu'au départ d'Akantaros, puis je te trouverai un emploi proportionné à tes forces...

— Oh! Monsieur! s'écria Ragel dont les joues s'animèrent, ce serait trop de bonheur!

Puis, après un instant de réflexion, il reprit:

— Non, c'est impossible; je ne peux pas tout leur faire perdre à la fois à ces gens! Je retournerai à la baraque, il faut bien que je récite l'histoire du petit hom-

me, car, ajouta-t-il avec orgueil, c'est moi, Monsieur, qui l'ai inventée, et personne ne pourrait la refaire. J'ajoute tantôt une chose tantôt une autre.

Marcel haussa doucement les épaules:

— J'apprécie ta délicatesse, mon pauvre garçon, mais le jour où il te plaira de faire de toi une cible vivante, te croiras-tu obligé de jouer ton existence?

— Elle vaut si peu! murmura l'infortuné Ragel.

— Elle vaut le prix de la création et de la rédemption, imposa Marcel. La nature t'a disgracié, mais tu vauds autant devant Dieu que le plus beau des êtres humains!

Ragel contemplait Marcel, les yeux grands ouverts, stupéfié par ce langage qu'il entendait pour la première fois.

— Tu semblés étonné mais ce sont des choses que tout homme doit savoir, et je te les enseignerai peu à peu. Je te le répète, sois tranquille, le banquier sera dédommagé, et, en le fuyant, peut-être lui épargnes-tu un crime.

— Mais Monsieur, balbutia Ragel, c'est vous qui payerez à ma place!...

— Je te fais une simple avance, dit Marcel en souriant, puisque, désormais, tu travailleras pour moi.

— Oh! Monsieur! Monsieur!

C'était tout ce que pouvait prononcer Ragel, les larmes l'étouffaient; il ne savait comment remercier M. Pieyrat, ayant peur que ses effusions ne lui déplussent.

Tout à coup, le bossu saisit sa tête dans ses mains avec un geste désespéré.

— Et Funny, mon pauvre chien! Comment n'ai-je point songé à lui! Que vont-ils en faire? Ils se vengeront sur lui! Vous voyez bien, Monsieur, qu'il faut que je retourne à la baraque.

— Ne t'alarme pas, répondit Marcel. Je puis bien avoir la fantaisie d'acheter

un chien savant... Et cette fantaisie, je me la passerai aujourd'hui même.

Le cœur de Ragel débordait, il sanglotait comme un enfant.

— Allons, dit Marcel en lui frappant sur l'épaule, viens avec moi.

— Etes-vous bien sûr, au moins que l'on ne nous a pas vus ? demanda le pitre, la voix alarmée.

— Il y avait un pêcheur en face de nous, dit Pieyrat, c'est Pascal, le cocher du Dr Terron. Lui seul a pu voir le serpent glisser dans l'eau : c'est un taciturne ; il ne parlera de cette aventure à personne ; mais je m'assurerai de son silence.

Ragel saisit le bras de son bienfaiteur, et lui désigna deux hommes qui bêchaient dans un jardin éloigné d'une quarantaine de pieds, en contre-bas de la prairie.

— Ces gens ? prononça Marcel ; ils arrivent peut-être à l'instant ; je ne les avais pas remarqués.

— Où est donc la couverture ? fit observer Ragel, tremblant toujours.

— Elle aurait dû flotter sur l'eau. Était-ce à toi ?

— Non, Monsieur. Moineau l'autre acteur, l'avait rapportée je ne sais d'où ; elle était toute neuve, très belle, avec un chiffre, un F je crois...

— Cherchons dit Pieyrat.

Toutes les recherches demeurèrent infructueuses, la couverture, sans doute, était allée au fil de l'eau.

— Ne nous attardons pas davantage, mon pauvre garçon, je t'ai promis que tout le monde serait indemnisé.

Mais Ragel demeurait à la même place.

— Ces hommes ! répétait-il en désignant les deux travailleurs.

— N'aie donc pas peur ! Je les verrai. En ce moment, évitons tout retard.

D'un pas rapide, il remonta la côte,

tandis que le pitre se glissait sans bruit derrière lui, resserrant encore ses pauvres membres grêles et desséchés, haletant de terreur. Il respira enfin lorsque la lourde porte de l'habitation de Marcel Pieyrat retomba derrière lui.

Deux heures plus tard, caché dans le fond de la voiture d'un des métayers de son protecteur, il gagnait la campagne, cahoté, brisé par la fatigue et l'émotion, roulant dans sa tête la même pensée :

— Si M. Pieyrat allait oublier de délivrer mon pauvre chien ! Si j'avais osé, je lui en aurais encore parlé en le quittant.

Marcel aussitôt après le départ du bosu, se préparait à se rendre chez les deux jardiniers, lorsqu'on vint l'avertir qu'un de ses clients arrivait de Limoges pour l'entretenir d'une grave affaire.

Toute sa matinée serait absorbée par cet entretien, il n'en doutait pas ; alors, en hâte, sans avoir le temps de calculer la portée des expressions, il traça ces mots sur une feuille de papier :

“Je vous prie de ne pas parler de ce que vous avez pu voir ce matin au bord de la rivière.

Marcel PIEYRAT.”

Avant de glorie l'enveloppe, il y glissa deux pièces de vingt francs, la cacheta et appela son vieux domestique auquel il la remit avec quelques mots d'explication.

Tout en descendant l'escalier pour se rendre dans son cabinet, il réfléchissait à ce qu'il venait de faire :

— Deux lignes de l'écriture d'un homme suffisent pour le faire pendre, se disait-il ; si je rappelais Bastien ?

Il remonta, ouvrit la fenêtre, et aperçut le domestique qui tournait le coin de la rue.

— Trop tard ! J'irai aussitôt que je serai libre reprendre ce billet vraiment stupide, mais puisque j'étais avec Ragel, nul ne croira que ce malheureux ait assassiné un de ses semblables sous ma protection ! Les craintes de ce pauvre être sont une pure folie.

V

L'aspect du Mas Rignac était charmant ce jour-là ; une pluie fine, de courte durée, avait rafraîchi toutes les verdure atténuées par l'automne.

Le chemin qui y conduisait était bordé, du côté droit, par une longue pente de prairies, dévalant jusqu'au torrent qui bruissait sur de larges pierres grises, coulant sous les arbres penchés, dont le bas du tronc disparaissait dans d'immenses touffes de fougères, mêlées aux fleurs des prés qui émaillaient l'herbe jusqu'au bord de l'eau.

A gauche, un bois tapissé de mousse escaladait le sommet de la colline.

A peine, dans le beau ciel d'un bleu intense, quelques nuages voilaient-ils la lumière éclatante du soleil, variant ainsi les tons des épais feuillages tranchant sur le vert jaunâtre des prairies.

Tous les invités d'Agnès étaient réunis sauf M. et Mme Flaccaud dont Marcel regrettait peu l'absence.

Les impressions qu'il avait ressenties depuis la veille au soir étaient dissipées par la présence de Claude venue avec une de ses tantes qui l'accompagnait presque toujours, car son grand-père, le vieux Dr Terron, qui avait suppléé près de sa petite-fille aux parents enlevés trop tôt à leur tâche, ne sortait plus de chez lui, retenu par ses infirmités.

Jamais Pieyrat n'avait montré autant d'entrain ; son bonheur débordait après

tant d'années de réserve et de concentration. Tout en laissant à Agnès le premier rôle, et en évitant d'effacer son beau-frère, il fit les honneurs du lunch avec beaucoup de gaieté.

Une nouvelle sève de jeunesse semblait renaître en lui, plus vivace que la première. Tant de charges et de devoirs lourds l'avaient en quelque sorte étouffée !

Agnès en sortant de table, proposa une pêche aux écrevisses. Pendant le va-et-vient général qui s'ensuivit, Marcel se dirigea vers Claude ;

— Voulez-vous me permettre, dit-il, de vous montrer la grande avenue de hêtres, qui est selon moi, le principal agrément de la propriété.

Il n'ajouta pas :

— C'est là que, dans mes rares moments de loisirs, je venais penser à vous.

Elle acquiesça : tous deux marchèrent, silencieux d'abord, puis, peu à peu, ils se dirent simplement, purement, ce qu'ils avaient songé toujours ; que dans cette longue période de lutte, active pour lui, passive pour elle, la force leur était venue de la permission que Dieu lui-même voulait l'union de leurs deux vies, la multiplication de leurs énergies l'une par l'autre, et que le secret que chacun gardait dans son cœur était le secret de l'autre.

Ils se dirent qu'aux jours heureux, ils seraient deux pour rendre grâce des bienfaits reçus et, aux jours sombres, deux pour souffrir ensemble.

Tout naturellement, ils en vinrent à parler des projets d'avenir, alors Marcel s'étonna de la tristesse qui passa tout à coup dans la voix de Claude.

— Avez-vous pensé combien de belles années ont été perdues pour nous ? interrogea-t-elle. Il y a des intensités de joie que nous ne retrouverons jamais à pré-

sent que la saison de notre première jeunesse est écoulée.

— Une affection telle que la nôtre, affirma Pieyrat, reste éternellement jeune, parce qu'elle est puisée à la source immortelle. D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, si nous descendons des sommets dans la plaine, pour nous arrêter aux faits extérieurs, votre jeunesse a été préservée plus longtemps, en étant à l'abri des soucis du mariage.

Claude le regarda, étonnée.

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle d'un ton de reproche. Puis-je mettre en face d'un peu de fraîcheur et de l'apparence de quelques années de moins la satisfaction d'avoir été pour vous l'aide et le soutien des temps difficiles !

Marcel baissa la tête, tandis qu'elle reprenait :

— Oh ! ne croyez pas que j'aie été humiliée de mon long célibat ! J'entrevois avec certitude le jour de nos fiançailles ; mais dites-moi franchement si votre silence provenait de la crainte que je ne fusse pas capable de lutter à vos côtés, ou si vous ne m'avez pas sacrifiée à un invincible orgueil ?

Marcel voulut l'interrompre, mais Claude supplia :

— Écoutez-moi jusqu'au bout ! car nous ne reviendrons jamais sur ce sujet. Vous avez eu le courage de relever la fortune de vos parents, vous n'avez pas eu celui de dominer l'opinion en venant me tendre votre main loyale, pour me demander d'être votre femme ; vous avez craint de surprendre, en arrière des félicitations, un murmure vous accusant de rechercher ma fortune et vous avez reculé. et moi, m'avez-vous jugée telle que je puisse vous soupçonner d'avoir songé à ma dot plus qu'à moi-même ? Ne me placiez-vous pas au-dessus des appréciations des autres ?

— Non, dit Pieyrat. Je serais venu vers vous, pauvre, avec la certitude qu'aucun n'aurait même effleuré votre esprit ! Mais je voulais être plus digne de vous en faisant acte d'homme droit et courageux qui, après la Providence, ne veut compter que sur lui-même.

Claude eut un beau sourire en regardant Marcel, et, lui tendant la main :

— Je suis fière de vous ! prononça-t-elle. Le seul chagrin que vous m'avez causé est celui de n'avoir pas été appelée aux jours de lutttes et de médiocrité ; je vous le pardonne ; mais sachez que j'eusse, moi, cessé de jouir de ma fortune et travaillé à vos côtés jusqu'au moment où la vôtre eût été relevée et que votre fierté eût été à couvert !

— Merci ! murmura-t-il en lui serrant la main.

Tous deux s'assirent au bord du fossé, tout entiers à la joie unique du présent, oubliant les longues attentes du passé, mais aussi "la fuite incessante des jours futurs" qui est l'avenir.

Un bruit de voix rompit le charme de leur entretien. Ils allaient se trouver séparés, car on venait dans cette partie du domaine.

Agnès arriva près d'eux ; le groupe qui la suivait était encore assez éloigné pour que Marcel pût lui dire :

— Ma petite soeur, n'as-tu pas tout deviné ?

La jeune femme se jeta dans les bras de Mlle Terron, en murmurant :

— Il va donc falloir que je vous aime davantage ! Je ne croyais pas que cela fût possible !

Après les premiers instants d'épanchement, Marcel alla rejoindre ses hôtes tandis qu'Agnès disait à Claude :

— Madame votre tante m'a chargée de vous apprendre qu'elle repartait pour

Saint-Meslin, rejoindre votre cousine Flaccaud. M. Flaccaud a disparu.

— Disparu ?... répéta Claude saisie.

— Nul n'y comprend rien ! Mme Flaccaud, fatiguée de sa nuit blanche, ne s'est levée qu'à midi, elle s'est fait servir à déjeuner dans sa chambre, et c'est vers 3 heures qu'elle a su par un employé de la banque, venu aux informations, que son mari était introuvable.

— Pauvre femme ! s'écria Claude. Je vais aller auprès d'elle. Peut-être pourrai-je lui être utile !

— Attendez-nous, supplia Mme Max. Il s'agit peut-être, après tout, pour M. Flaccaud d'une course à la campagne imprévue et prolongée. Marcel vous accompagnera et moi je vous servirai de chaperon !

Claude l'embrassa.

— Merci, chère petite soeur, dit-elle en souriant, mais je suis habituée à circuler seule depuis que mon grand-père ne peut plus monter en voiture. D'ailleurs, je ne veux pas perdre une minute avant d'aller voir mes cousines.

Appelant son cocher qui sortait de la ferme :

— Attendez, je vous prie, Pascal, dit-elle.

— Cet homme a une figure déplaisante, fit remarquer Agnès, tandis que le domestique s'éloignait. Je suis inquiète de vous voir partir seule avec lui. Déjà plusieurs personnes prennent congé de mon frère, nous allons bientôt nous en aller.

— Croyez-vous donc que Pascal va m'assassiner en route ? demanda Claude en riant.

— Ne riez pas ! Je lui trouve l'air d'un homme prêt à faire un mauvais coup.

— J'avoue que son intérieur est plutôt incorrect ! Cette barbe noire et fourrée lui donne un assez fâcheux aspect, et l'oubli, peut-être bien volontaire, de porter sa casquette de livrée achève de rendre son

aspect déplaisant sous ce chapeau informe.

Le jeu de la paupière d'en bas qui retombe m'a été longtemps désagréable. Ce n'est, après tout, qu'un défaut de conformation.

— Pourquoi avez-vous pris cet homme à votre service ? insista la jeune femme.

— Pour le tirer de la misère, et, d'ailleurs, les certificats dont il était porteur étaient excellents, répondit Claude visiblement énervée.

— Il y a longtemps qu'il est chez vous ?

— Deux mois environ.

— Et qu'en pense votre vieille Mardy, si dévouée et si prudente ?

— Oh ! si j'écoutais Mardy, nul serviteur ne serait digne d'entrer à la maison. Elle reproche amèrement à Pascal de ne pas parler assez.

— Peut-être cache-t-il quelque chose ?

— Cet homme est taciturne... et Mardy est curieuse. Voilà tout. A présent, mes chers amis, je vous remercie de l'affectueux accueil que j'ai trouvé au Mas Rignac.

— La première fois que nous y viendrons, dit Agnès, ce sera vous qui nous y recevrez.

Marcel arrivait à la hâte ; il aida à Claude à s'installer dans la voiture ; et, levant les yeux, vit Pascal sur le siège. Toute la scène du matin lui revint à la mémoire.

— J'aurais dû songer plus tôt à m'entretenir avec cet homme ! pensa-t-il, à présent, c'est impossible ! Venez ! je vous prie, me parler demain à l'heure à laquelle vous serez libre, dit-il à haute voix ; j'ai quelque chose d'important à vous dire et tout à votre avantage.

Pascal acquiesça de la tête et fit claquer son fouet ; cependant, tout le long de l'avenue, il maintint son cheval au

pas. Marcel marchait à côté de la voiture en causant avec Claude :

— Est-ce que Monsieur votre grand-père voudrait bien me recevoir dès ce soir même? demanda-t-il.

— Oh non ! il se retire de très bonne heure dans sa chambre ; d'ailleurs, et je suppose que vous ne vous en plaindrez pas, ajouta-t-elle en souriant, il veut que je sois près de lui quand quelqu'un vient le voir. Il a conservé toutes les façons si correctes et un peu cérémonieuses d'autrefois, son immobilité le navre d'autant plus que je ne suis pas là pour le suppléer : je resterai sans doute fort tard chez Mme Flaccaud, à moins que quelque bonne nouvelle n'y soit arrivée.

— Alors, j'irai chez M. Terron demain matin. Nous n'avons pas de temps à perdre. Ne me l'avez-vous pas dit ?

— Je le sais... affirma Claude avec un sourire et rougissant légèrement. Vous m'avez donné le bon exemple, vous m'avez appris qu'il faut savoir attendre lorsque le devoir commande ! Mon devoir est d'aller près de ces femmes qui souffrent, mais à 10 ou 11 heures demain matin, vous nous trouverez tous les deux, et comme je sais que le "oui" de mon grand-père confirmera le mien, vous prierez Agnès et Albert de venir nous rejoindre, et nous déjeunerons ensemble tous les cinq. Voulez-vous ?

Marcel répondit en lui serrant la main, et le cheval partit au grand trot.

VI

La défiance que Mme Albert Max avait témoignée à l'égard de Pascal hantait la mémoire de Claude ; en vain cherchait-elle à ne voir dans cette appréciation qu'un enfantillage ; elle ressentait un peu d'alarme. Mais bientôt, elle s'absorba

dans d'autres pensées et ne s'aperçut pas que Pascal avait engagé la voiture dans des traverses remplies d'ornières.

Ainsi que Marcel, le jour précédent, Claude éprouvait une détente de tout son être... Elle se demandait comment elle avait pu vivre aussi confiante, aussi calme !... dans l'attente de l'heure à laquelle une promesse solennelle serait échangée entre elle et celui qu'elle avait toujours considéré comme son fiancé, et auquel, néanmoins, nul lien ne l'attachait.

Elle subissait la réaction de son courage et de son endurance !

Sa vie à elle aussi avait été laborieuse et remplie ; aucune de ses journées n'avait été perdue pour elle et pour les autres, mais elle avait tant souffert que Marcel fût seul à porter le fardeau des jours, et, souvent, à cause de cela, elle s'était imposée des tâches plus rudes.

Elle aussi avait pris en main la direction de la fortune de son grand-père, la surveillance des métairies, elle avait multiplié ses études sérieuses, ses travaux d'aiguille pour l'église et pour les pauvres.

Sur le champ de bataille Napoléon n'avait pas eu le temps de pleurer la mort de ses fidèles ! Dans le combat de la vie, la femme chrétienne n'a pas de temps à donner aux regrets stériles, aux inquiétés de l'attente qui paralysent les actes, pas plus qu'elle ne croit que la fortune peut exempter de la loi du travail !

Claude, elle aussi, avait une foi profonde ; une dévotion raisonnée, douce aux adversaires de la religion qu'elle cherchait bien plus à ramener qu'à confondre !

Il y avait dans le caractère de chacun des fiancés un trait distinctif, découlant de la nature des choses.

L'ancien zouave pontifical, connu dans

tout le pays comme un des chefs du parti conservateur, sachant qu'il serait appelé un jour ou l'autre à y remplir un rôle plus accentué dans lequel il lui faudrait se livrer à la malignité publique, s'était condamné à l'interminable attente du bonheur pour que nul, en fouillant dans sa vie privée, ne pût l'accuser d'avoir manqué à la délicatesse la plus stricte.

Claude, au contraire, tenant les questions d'argent pour non avenues, estimait que la conscience est, après Dieu, seul juge de nos actions. Faire son devoir et laisser dire...

L'indépendance de son caractère était d'ailleurs, en partie, le fait des circonstances.

Sa mère était morte quelques jours après sa naissance, son père, trois ans plus tard ; le Dr Jean, ainsi l'appelait-on pour le distinguer de son père, avait, durant une épidémie, succombé au mal contracté près des malades pauvres qu'il soignait par charité.

Une belle mort de chrétien, une mort de combattant.

Le Dr Terron, veuf, lui aussi, fit dès lors, deux parts de sa vie ; il éleva l'enfant de son fils, il consacra aux pauvres ses dernières forces.

Après de cet éducateur de ce savant, homme de bien, Claude avait pris ses viriles habitudes de travail, et puisé aux sources de la religion qui avait soutenu et consolé l'aïeul dans ces dures épreuves.

Elle avait reçu une éducation solide autant que brillante et compris que cette éducation n'était que le prélude de celle que l'on doit acquérir par soi-même.

En voyant sa jeunesse s'effeuiller année par année, ses espoirs de bonheur reculer toujours, elle avait souffert bien plus qu'elle ne l'avait fait connaître à Marcel. Ses amies la raillaient sur "ses

travaux", la traitant de "bas-bleu". Elles s'étonnaient aussi qu'elle assistât aux messes matinales au lieu de se rendre aux messes tardives ?

Claude trouvait que les premiers instants du jour sont les meilleurs à consacrer à Dieu, et elle préférait le retour chez soi, en recueillant le bienfait de cette matinale rosée, aux sorties bruyantes, aux interminables flâneries que l'on prolongeait par des séances chez le pâtissier, et qui finissaient enfin sur l'esplanade par de nouvelles palabres.

Les yeux à demi clos, ayant presque totalement perdu la notion des choses, Claude fut sur le coup rappelée à la réalité actuelle par un choc violent... Elle se redressa.

— Qu'y a-t-il, Pascal ? demanda-t-elle en se penchant hors de la victoria.

— Il y a, Mademoiselle, que l'essieu est cassé et qu'il faut conduire la voiture chez le charron là-bas.

Il désigna avec son fouet un point quelque peu vague.

— Allez dit Mlle Terron sans se préoccuper de l'incident.

Elle mit pied à terre et marcha sans regarder autour d'elle ne voulant rien perdre de sa douce rêverie... elle qui, depuis si longtemps s'était interdit de rêver pour ne pas amollir son âme !

VII

Claude songeait à la joie qu'éprouverait son aïeul lorsque Marcel Pieyrat viendrait lui demander la main de sa petite-fille.

Jamais, non plus, le vieillard n'avait prononcé un seul mot qui eût trait à l'union future de Marcel et de Claude, mais,

lui aussi, y comptait implicitement et la souhaitait de tout son cœur. Il garderait près de lui sa fille, sa joie et sa consolation, celle qui parvenait aux heures sombres à lui arracher un sourire !

Dans la vie du Dr Terron, une épreuve plus douloureuse que la mort de son fils Jean creusait un sillón profond.

Il est plus désespérant, parfois, de pleurer les vivants que les morts, surtout lorsque les morts ont quitté ce monde dans l'accomplissement d'un acte d'héroïsme et de suprême charité qui leur ouvre les portes du ciel.

M. Terron avait un autre fils. Claude longtemps l'ignora ; puis, à mesure que son esprit devenait plus perspicace, qu'elle commençait à avoir quelque expérience de la vie, elle fit une remarque.

Les accès de tristesse de son grand-père coïncidaient avec l'arrivée de certaines lettres portant des timbres étrangers et dont la suscription était tracée d'une écriture longue, molle, indécise.

Quel était ce redoutable correspondant dont son aïeul ne prononçait jamais le nom et qui exerçait sur sa vie une si néfaste influence ?

Un jour, Claude entendit la vieille Mardy murmurer, tandis qu'elle montait à son maître une de ces redoutables missives :

— Si j'osais la déchirer en morceaux ! En fait-il du mal à son père avec ses lettres !

Claude en avait assez deviné, assez appris.

Si dévouée, si sûre que fût la servante, elle ne voulut pas l'interroger, mais elle comprit qu'il lui fallait pénétrer au plus tôt le secret qui oppressait son grand-père. Leur sécurité à tous deux en dépendait ; d'un moment à l'autre, elle pouvait se trouver obligée, par les fatigues et

les infirmités du vieillard, à penser et à agir pour lui.

Il n'était pas dans la nature de Claude de supporter longtemps l'incertitude ; dès le lendemain soir, elle s'assit près de M. Terron et, résolument :

— Grand-père, lui déclara-t-elle, "quelqu'un" vous fait souffrir ! Vous ne souffrirez pas seul !

L'aïeul secoua la tête. Il ne s'étonnait pas, ayant toujours redouté de ne pas avoir assez dissimulé ses moments de tristesse ; mais il ne voulait pas projeter l'ombre de son chagrin sur ce beau front si pur, ni partager ses angoisses avec l'enfant de son fils bien-aimé, de celui qui n'avait jamais failli.

Ce fut pendant un long silence que réfléchissant, une pensée analogue à celle qu'avait conçue Claude lui vint à l'esprit.

Sa petite-fille avait l'âge d'une femme, il la laisserait peut-être sans protecteur ; il fallait qu'elle sût tout ! Alors, il lui parla de son second fils, dont Claude avait toujours ignoré l'existence. Il lui dépeignit ce caractère à la fois mou et indiscipliné, vicieux et faible, prêt à subir toutes les influences mauvaises, rebelle à tout travail.

A vingt-quatre ans, Gustave Terron avait dû quitter la France ; il était parti pour l'Amérique sous la protection d'un ami dévoué. On espérait développer en lui l'initiative, aimer son esprit mobile vers un but déterminé, l'arracher aux tentations multiples de la vie désœuvrée qu'il menait à Paris.

Bientôt le jeune homme s'était lassé d'être en tutelle, il quitta le Far West où il était forcé de travailler et vint échouer à Rio-de-Janeiro où il vécut d'expédients.

Chaque lettre à son père contenait la réclamation de nouveaux subsides, et le

père hésitait entre la terreur que lui inspiraient les extrémités auxquelles la misère pouvait mener l'enfant prodigue, et la crainte de placer auprès de Claude un perpétuel obstacle à tout projet d'avenir, un permanent danger, s'il rappelait son fils près de lui.

— Je le laisserai revenir s'il veut ! telle avait été la résolution prise mais je ne l'y convierai pas.

Mais jamais cette éventualité ne s'était présentée.

Les lettres continuèrent plus ou moins fréquentes remplies de promesses de conversion. Mais, depuis plusieurs mois, M. Terron n'avait rien reçu.

Le docteur, très affaibli, s'efforçait à l'espérance. Son fils peut-être, s'était mis résolument au travail, et attendait, sans doute, pour écrire à son père, qu'il pût annoncer un résultat appréciable !

Et, maintenant, de nouveaux espoirs allaient surgir autour de l'aïeul.

Claude avait hâte, de revenir près de lui, de poser sur son front un tendre et filial baiser, de murmurer à son oreille de douces paroles.

Elle leva les yeux et s'aperçut que le jour baissait. Une inquiétude la saisit tout à coup au sujet de M. Terron ; il allait peut-être s'alarmer de ce long retard.

Pascal va être obligé de mener son cheval au pas dans ce mauvais chemin.

Elle se leva, une agitation nerveuse s'emparait d'elle. Pourquoi n'avait-elle pas écouté Agnès ? Mais aussi pourquoi ne gagnerait-elle pas Saint-Meslin à pied, elle était bonne marcheuse.

Elle rassurerait d'abord son grand-père et elle aurait le temps, avant la nuit, de se rendre chez Mme Flaccaud.

Elle se mit en route, s'orientant de son mieux, hâtant le pas, tout énermée de ne pas trouver son chemin dans son propre

pays qu'elle croyait si bien connaître...

Devant elle, les maisons d'un hameau se dressaient entre des touffes d'arbres ; là elle pourrait se renseigner.

Maintenant, elle souhaitait vivement revenir seule. Peu à peu ses pensées se concentrèrent en un désir unique : arriver au plus tôt à Saint-Meslin.

Cinq minutes s'écoulèrent ; Claude touchait presque à la haie qui servait d'enclos à une métairie, lorsqu'il lui sembla percevoir le bruit lointain d'une voiture. Elle ne tourna pas la tête, et, allant plus vite, toujours plus vite, dépassa les maisons.

Elle n'entendait plus rien. Un homme qu'elle croisa l'assura qu'elle suivait une bonne direction ; dans moins d'une demi-heure elle aurait gagné Saint-Meslin.

Elle s'arrêta pour regarder autour d'elle, et reconnut parfaitement l'endroit où elle se trouvait.

Le bruit de tout à l'heure se fit entendre de nouveau, et la victoria apparut tirée, ou plutôt cahotée d'ornière en ornière, par le vieux cheval bai brun.

Lorsque Pascal eut rejoint Mme Terron, celle-ci fut frappée de la singulière expression de ce visage embroussaillé. Elle éprouva une sensation de méfiance si violente qu'elle fit un grand effort pour raffermir sa voix et ordonner :

— Rentrez Pascal, je ne monterai pas.

Elle regrettait maintenant avec amertume de n'avoir pas suivi le conseil d'Agnès, et d'avoir quitté seule le Mas Rignac.

Pour toute réponse le cocher sauta à bas de son siège, en grommelant :

— On dirait vraiment que vous avez peur de moi.

Claude tressaillit.

Que signifiait une telle incorrection ?

Pascal attachâ la bride du cheval à un

arbre, au moment où Mlle Terron, d'un ton péremptoire, lui donnait à nouveau l'ordre de repartir.

— J'ai à vous parler, Mademoiselle, déclara-t-il, et cela sans témoins.

— Parlez ! ordonna Mlle Terron effrayée, en se tournant instinctivement du côté du hameau qu'elle venait de quitter.

— Quand vous saurez ce que j'ai à vous dire, ricana Pascal en lui barrant le chemin, vous ne tiendrez pas à faire venir un tiers !

Et, tirant un papier de sa poche, il le plaça brutalement sous les yeux de Mlle Terron.

— Vous connaissez cette écriture ? interrogea-t-il.

Claude blêmit, et fit un immense effort pour ne pas chanceler.

L'écriture redoutée couvrait un chiffon de papier froissé.

Elle savait que le docteur brûlait exactement toutes les lettres de son fils ; comment celle-ci avait-elle pu tomber entre les mains de Pascal ?

Mlle Terron demeurait sans mouvement immobilisée par cette atroce surprise ; puis les pensées affluèrent à son cerveau, tandis que son cœur s'étreignait.

— Lisez donc, prononça Pascal insolent, c'est de votre oncle !

Il semblait à Claude qu'on la fouaillait en plein visage ; elle se redressa.

Il fallait abrégé cette scène ; elle prit la lettre avec dégoût et lut :

Mon vieux camarade,

Je suis pris ! Carlo te remettra cette lettre. J'en ai pour dix ans ! Dix ans d'enfer ! Il faut à tout prix que je me sauve de là. Avec de l'argent, ce serait possible.

Si mon père savait seulement ce qu'est le quart du supplice qui m'attend, il sacrifierait une partie de sa fortune pour me l'épargner !

Pars pour l'Europe, tu sais où réside ma famille, opère vite et bien. Mais, surtout bien... car il ne faut pas revenir les mains vides !... Je compte sur toi.

Ton vieil ami,

Gustave TERRON.

La lettre glissa des mains de Claude.

Quoi ! le malheureux était descendu si bas ...

Les travaux forcés ! et par quels chemins ! Le vol, sûrement ; l'assassinat, peut-être.

Ce fut quand, d'un geste rapide, Pascal eut ramassé la lettre, que Mlle Terron songea que, si elle eût été plus prompte, elle eût pu détruire ce témoignage d'infamie.

— Comment ce papier se trouve-t-il entre vos mains ? demanda-t-elle, brève et hautaine.

— Allons, allons, Mademoiselle ! ne soyez pas si fière, et répondez-moi au lieu de me questionner ! Croyez-vous que cette épître-là fasse grand plaisir à Monsieur votre grand-père ?

— Misérable !

— Doucement ! en me traitant de misérable, l'épithète va en chercher un autre, le fils même de votre grand-père ; voulez-vous savoir comment ce papier est entre mes mains ? C'est que votre oncle et moi faisons partie d'une petite bande de gens qui, n'ayant pas réussi à faire fortune par des moyens honnêtes, en ont employé d'autres qui l'étaient moins.

— Le malheureux n'avait même pas dissimulé son nom ! murmura Claude ; il

n'a pas songé à épargner son père.

Pascal haussa les épaules.

— Ou aurait su tout cela plus tard. Mais vous n'êtes pas curieuse. Vous ne m'avez pas demandé pourquoi je suis tout d'abord entré chez vous comme domestique ? C'est simple, je venais d'avoir des aventures et des émotions désagréables, et, si je m'en étais mieux tiré que Gustave...

Claude frémit de colère indignée.

— Ne prononcez pas ainsi ce nom ! imposez-t-elle.

Pascal ricana.

— Est-ce ma faute plus que la vôtre si Monsieur votre oncle est descendu aussi bas que moi ? Peut-être plus bas, puisqu'il est aux galères, et ce n'est pas vous qui lèverez le doigt pour m'y faire envoyer, car je mangerais le morceau.

Les lèvres de Mlle Terron se serrèrent convulsivement ; elle ne comprenait que trop à quel point son aïeul et elle dépendaient de cet homme !

— Eh bien ! donc, je suis arrivé en France sans le sou, mais non sans ressources ! J'ai fabriqué des certificats que vous avez jugés excellents ! Je n'avais connu depuis quelque temps que la misère ou l'orgie ; des semaines de repos dans une bonne maison m'ont refait et mieux valait attendre et tâter le terrain. J'ai tout préparé, tout calculé, vous êtes assez intelligente pour deviner qu'il me faut la forte somme que Gustave réclame et une autre forte somme pour ma commission ! Si vous ne vous montrez pas regardante, tout s'arrangera entre nous, et votre grand-père ne saura rien.

Les mains brûlantes de Claude se joignirent dans une horrible angoisse.

Pascal s'était retourné pour détacher le cheval et monta sur le siège.

— En voiture, maintenant ! prononça-

t-il, brutalement familier.

— Partez, partez ! s'écria Mlle Terron avec dégoût.

— Comme vous voudrez ! Cela m'est égal, à moi ! Le cocher roule carosse, la demoiselle suit à pied ! Nous nous retrouverons toujours à la maison.

Il fit claquer son fouet, le cheval prit le trot, et la voiture, de nouveau cahotée d'ornière en ornière, disparut bientôt.

VII

Claude s'affaissa sur le rebord de la petite route.

Tout son courage, sa volonté, son énergie s'anéantissaient.

La belle et chère vieillesse de l'aïeul était frappée par un coup irrémédiable, condamnée à une de ces douleurs sans consolation, parce qu'elles participent (au moins aux yeux des hommes) à l'irréparable ! Son avenir à elle, cet avenir de pur bonheur auquel touchait, par la joie du présent, ce long passé d'attente, cet avenir était brisé.

L'oubli avait couvert le nom de Gustave Terron. Il s'était expatrié après ses fautes de jeunesse.

Nul n'interrogeait le père au sujet de ce fils prodigue.

Mais, à présent, aucun doute ne subsisterait plus !...

Le fils prodigue était un galérien. La boue du baigne éclaboussait le nom jusqu'alors si honorable... si honoré.

Marcel, lui, avait sacrifié tout pour payer les dettes paternelles ! Claude ne pouvait plus être la compagne de sa vie, apporter à ses enfants la honte d'un tel stigmaté...

Les fils de Marcel Pieyrat ne pouvaient être les neveux d'un forçat !

Elle, si fière, trop fière peut-être, de la noble réputation des siens, allait être condamnée à rougir quand certains mots seraient prononcés devant elle, à voir partout des allusions cruelles.

Elle défaillait à la perspective de la vie redoutable qui allait s'ouvrir devant elle. Comment annoncer à son fiancé qu'elle renonçait à lui. Claude eut la tentation de fuir, de s'éloigner de Marcel à tout jamais, de chercher un refuge dans une maison de prière et de silence dont elle avait entendu parler un jour, où l'on ne vous demande ni votre nom, ni celui de votre pays, ni d'expliquer les causes qui vous ont amené dans cet asile des désespérées !

Elle eut aussitôt conscience d'une lâcheté d'âme. Abandonner son grand-père à l'heure suprême de la terrible épreuve ! Elle devait rester près de lui, mettre tout en oeuvre pour parer le coup, fermer la bouche de Pascal, être seule à supporter l'humiliation atroce, en faire un impénétrable mystère, protéger, s'il le fallait, le vieillard contre son propre fils, si celui-ci revenait un jour.

Son avenir était brisé, sa joie perdue, mais sa tâche commençait ; elle avait vécu jusque-là dans les limites du devoir tracé, elle ne faillirait pas devant ces autres devoirs plus complexes, si ardu, si douloureux.

Dieu lui donnerait la force et l'inspiration nécessaires.

Elle trouverait un prétexte pour reprendre la parole déjà engagée vis-à-vis de Marcel ; elle laisserait croire à son grand-père qu'elle était heureuse, très heureuse près de lui, toujours libre, n'ayant aucune entrave à ses volontés et à ses actes, et qu'elle ne pouvait se plier aux obligations qu'impose le mariage.

Elle ne devait plus s'occuper d'elle-même,

mais penser seulement à l'aïeul, dont elle était devenue soudain la protectrice, en quelque sorte le rempart.

Pour parer le coup terrible, il fallait avant tout clore la bouche de Pascal... A quel parti s'arrêter ?

Comment se procurer la somme qu'il exigerait et qu'il n'avait pas encore stipulée ?... Cette somme, Claude ne pouvait la lui refuser sans rendre public le déshonneur du frère de son père. Et cet argent qui, rendant la liberté au forçat, pouvait le faire rentrer, perpétuelle menace, au foyer paternel ! Amener un trouble affreux dans la noble vieillesse du Dr Terron et pourtant, si c'était le prix de la rédemption du coupable !...

Tant de pensées se heurtaient dans le cerveau, pourtant si bien équilibré, de la jeune fille, qu'elle ne pouvait plus saisir le fil d'un raisonnement... Alors, elle se leva, déchirée, mais résolue ; seulement ses forces physiques ne répondaient plus à son énergie morale. Elle se sentit défaillir.

En ce moment, une carriole débouchait sur le chemin, dans l'ombre. Ce bruit de roues fit tressaillir Claude.

Une femme seule était dans la voiture, menant vigoureusement un cheval plein d'ardeur.

Mlle Terron se souleva et, forçant sa voix, appela la métayère qui s'arrêta aussitôt.

— Voulez-vous me reconduire à Saint-Meslin ? demanda-t-elle. Je ne puis plus marcher.

— Vous êtes malade, blessée ?... Et autrement, on n'y voit goutte...

— Blessée, malade, répéta machinalement Mlle Terron, en s'accrochant aux ridelles pour se hausser (elle toujours si leste) jusqu'au marchepied.

— Vous n'avez point peur d'être menée

par une femme ? demanda la conductrice en faisant une place à ses côtés, sur la banquette.

Une crispation serra les lèvres de Claude.

— Non, dit-elle, la voix blanche. . . J'aime mieux cela.

Un frisson la secouait toute à cette évocation par les contraires du rustre qui venait de la torturer.

Le véhicule secouant péniblement les membres endoloris de Mlle Terron, elle ferma les yeux. Un bourdonnement étrange remplissait ses oreilles. . . Ses idées se brouillaient davantage encore. Elle éprouvait la singulière et terrible impression d'avoir les mains liées derrière le dos et d'être assise dans la charrette qui la conduisait au dernier supplice.

Enfin, elle leva ses paupières alourdis, l'illusion se dissipa tandis qu'elle se réveillait en elle-même :

— D'autres y ont passé, des femmes plus jeunes que moi. . .

Elle fit arrêter la métayère au coin de la rue, la remercia avec des mots sans suite descendit toute chancelante, gagna sa porte et tira la sonnette ; la vieille Mardy la guettait, anxieuse, essayant de se rassurer par la pensée que Mlle Terron s'était rendue tout d'abord chez Mme Flaccaud.

La servante souleva la lampe qu'elle tenait à la main ; la lumière fut projetée en plein sur le visage de Claude :

— Que vous est-il donc arrivé, Mademoiselle ? s'écria-t-elle à l'aspect de sa jeune maîtresse. Pascal est déjà ici depuis une heure et nous a dit que vous étiez descendue de voiture avant de rentrer en ville. Je commençais à avoir peur en vous voyant pas revenir. Est-ce qu'il y a du nouveau !

Elle faisait allusion à la disparition de

M. Flaccaud. Claude avait oublié l'événement même qui, en précipitant son retour, l'avait mise à la merci de Pascal ; elle ne comprit pas tout d'abord :

— Mon grand-père ne s'est pas alarmé à mon sujet ? interrogea-t-elle.

— Monsieur s'est endormi de bonne heure ; je lui ai laissé croire que vous dîneriez avec des amis. Mais, Mademoiselle, n'avez-vous pas fait quelque chute de voiture ? Il conduit si mal ce cocher de malheur ! Il faisait une mauvaise grimace en détélanant son cheval. . .

Claude secoua la tête avec un geste si bref que la vieille servante s'arrêta court ; Mlle Terron lui fit signe de passer en avant et la suivit dans la salle à manger, puis se laissa tomber sur une chaise ; elle aurait voulu être seule, et pourtant la présence de Mardy la rassurait. . .

Son regard se fixait machinalement sur ce visage loyal, entouré de bandeaux blancs qui allaient se perdre sous les ailes du barbichet.

Il lui sembla, durant l'espace d'un instant, que les affreuses révélations de Pascal n'étaient qu'un rêve, l'atmosphère tranquille de cette maison ne pouvait être à ce point troublée ! Tant de vies honnêtes, noblement employées, s'y étaient succédé !. . . Mais elle s'éveilla à la réalité, à l'irréparable, à l'impossibilité d'être jamais la femme de Marcel Pieyrat. . .

— Voulez-vous dîner, Mademoiselle ? prononça Mardy tout doucement.

Sans que Claude s'en fût même aperçue, la vieille femme avait enlevé son chapeau et relevait les cheveux épars avec un geste presque maternel. Jamais elle n'avait cessé, en dépit de la volonté de Mlle Terron, qui n'acceptait qu'on lui rendît aucun service personnel, de soigner cette belle chevelure blonde, disant simplement :

— Pourquoi ne pas continuer ?

Il fallut que Mardy répât deux fois sa question pour que Claude l'entendit .

— Je n'ai pas faim, prononça-t-elle.

Et comme la vieille servante la regardait étonnée :

— Je n'ai pas faim... Merci... affirma-t-elle.

Et elle ajouta, pour répondre au regard interrogateur fixé sur elle .

— Nous avons goûté fort tard au Mas Rignac.

Elle s'arrêta en venant d'articuler ce nom qui évoquait la pensée de Marcel.

Elle se leva.

— Tu peux monter, dit-elle à Mardy. Je vais aller auprès de grand-père.

Aussitôt que Mardy eut quitté la pièce, comme à regret Claude gagna la chambre de son aïeul.

Cette chambre était située au rez-de-chaussée, et s'ouvrait sur une terrasse, entourée de trois côtés par les bâtiments tapissés de rosiers grimpants et de vigne vierge, et donnant sur un grand jardin dont l'extrémité joignait la route.

En entrant chez son grand-père, Claude s'avança vers le lit ; le vieillard reposait, tranquille.

Ses cheveux blancs se confondaient presque avec l'oreiller, la lueur tamisée de la lampe répandait dans la chambre des tons chauds et discrets

Chaque soir, Claude venait ainsi le regarder dormir. Elle éprouvait une satisfaction si intense à lui prodiguer, dans sa vieillesse, les soins dont il avait entouré sa petite enfance ! Elle n'avait point connu les caresses maternelles ! Il s'était tant efforcé de combler le vide, et maintenant qu'il était devenu faible, c'était à elle d'être forte pour suppléer sa faiblesse.

La veille, avant de partir pour le bal,

elle était venue l'embrasser et contempler avec une fierté joyeuse le beau visage calme et reposé du chrétien, le front élevé du travailleur, la barbe blanche du patriarche. Trois titres de noblesse !

Jusqu'alors, elle avait remercié Dieu qui laissait à l'aïeul la possession de toute son intelligence.

Hélas ! aujourd'hui ! n'en venait-elle pas à déplorer ce bienfait ! à regretter que les ombres de la sénilité ne se soient pas épaissies sur ce vieillard qui allait être si cruellement frappé.

Le Dr Terron, comme s'il eût pressenti en dormant que le regard de sa petite-fille l'enveloppait, entr'ouvrit les yeux, tendit les bras et l'attira sur son cœur...

Il était si fier de sa belle et haute nature, de la dignité, du charme de sa grâce...

Claude l'embrassa, puis recula peu à peu... Si son grand-père allait s'apercevoir de son trouble, deviner qu'une angoisse l'étreignait, en soupçonner la cause ?

Avec une infinie douceur, elle murmura, craignant d'entendre le son de sa propre voix, tant elle redoutait qu'il fût singulièrement changé.

— Rendormez-vous vite, grand-père, c'est si bon de se reposer, sans cela j'aurais des remords d'être entrée chez vous.

— J'étais assoupi seulement... Ce soir, j'ai été plus las, plus fatigué qu'à l'ordinaire. Il m'en coûtait de me rendre au lit avant que tu ne fusses de retour. As-tu vu Mme Flaccaud, que se passe-t-il au juste ? J'ai entendu quelques mots dont on n'a pu me donner l'explication nette. Flaccaud a disparu... C'est ce que j'ai compris.

— Grand-père ne vous agitez pas, je vous en supplie.

— Mais ne reviens-tu pas de chez ta

cousine ! Tu as été la voir en arrivant du Mas Rignac ?...

Oh ! le premier mensonge !

Claude allait-elle donc y être forcée contre sa volonté ?

— Je ne sais rien de plus... prononçait-elle hésitante que ce que j'ai appris tantôt... ce que vous savez vous-même.

— Dans quel état est la malheureuse femme ? Si j'avais pu moi aussi, me rendre près d'elle, lui être utile ?

— Grand-père, hélas ! vous, comme moi, seriez impuissant, inutile...

— Cela m'étonne, chère enfant, de t'entendre ainsi, tu as plus de ressort quand il s'agit d'aider autrui.

— Je suis lasse très lasse, moi aussi... Je ne puis plus parler, ma tête est lourde...

Le vieillard s'était redressé et avait saisi Claude au poignet.

— Tu as de la fièvre, dit-il, soudain alarmé, apporte la lampe, je voudrais voir tes yeux, je suis sûr qu'ils doivent être tout brillants.

— Oh non ! grand-père je vous en prie, Je voudrais aller me reposer tout de suite...

— Mais il faut couper l'accès... Cette nuit la fièvre augmentera.

— L'immobilité... c'est tout ce qu'il me faut....

L'immobilité ! Ah ! si elle avait pu s'étendre et dormir ! Dormir pendant des jours, des semaines, des mois, ou ne plus avoir la perception des faits ?... Fuir le cauchemar horrible par l'engourdissement total de l'esprit et du corps !

— Il y a des êtres, pensait-elle, pour lesquels à une heure donnée la paralysie est un bienfait !

Mais la vitalité de son courage se redresse contre l'abandon de soi-même.... A l'heure où la lutte devenait plus ardue,

plus difficile, plus cruelle, pouvait-elle souhaiter fuir le champ de bataille ? Si atrocement complexe que fût sa situation, elle avait des devoirs à remplir, le bien à faire !... Elle passerait entre les récifs, meurtrie, déchirée, mais elle ne se laisserait pas aller à la dérive comme une épave !... Elle combattrait en avant de ce vieillard qui n'avait plus qu'elle au monde !

Presque plaintive, la voix du vieux docteur insistait :

— Prends au moins du sulfate de quinine, il y en a là... dans mon secrétaire... tu sais où est la clé.

Une somnolence se manifestait dans la lenteur de la prononciation.

— Tout ce que vous voudrez, grand-père.

— Je... monterai... te voir... demain. Ne te lève pas... avant...

Sa tête était retombée sur l'oreiller, et ce mot "demain" à peine distinct martelait le cerveau de Claude.

Demain....

Elle contemple longuement le vieillard dont la respiration régulière soulevait doucement la poitrine. Elle crut que les paupières se soulevaient...

Mais elle s'était trompée, l'aïeul reposait toujours.

Se laissant glisser sur ses genoux, Claude sanglota tout bas la tête dans ses mains. Elle avait cru en sa force d'âme, peut-être en avait-elle été trop fière.

Demain ! Quelles terribles épreuves l'attendaient ! Que de douleurs à subir et à infliger ! Que d'angoisses et de redoutables humiliations à la vue de celui qui l'avait torturée.

Demain !!!

Dirait-elle tout à Marcel, lorsqu'il vien-

draît vers elle avec une belle lueur joyeuse dans les yeux ? Non, car, mû par un sentiment double de tendresse et de pitié, il voudrait couvrir la disgrâce qui affligeait sa vie, il voudrait la couvrir de l'honneur de son nom, de sa réputation sans tâche.

Elle ne l'accepterait pas ! Elle broierait leurs deux coeurs, plutôt que de porter atteinte à l'honneur de son fiancé...

Elle songea au repos suprême dont jouissaient son père et sa mère. Pourquoi leur avait-elle survécu ? Pourquoi son âme d'enfant n'était-elle pas dans le ciel, rayonnante de glorieuse innocence, avec les leurs ?

Quand elle releva la tête, elle se rendit compte de l'oppression qui étreignait son coeur.

Où Marcel souffrirait toute sa vie, ou bien... il l'oublierait !

Etre oubliée ? On n'oublie pas les morts ? On n'oublie que les vivants, lorsqu'ils ne forcent pas à ce que l'on se souvienne de leur existence ! comme ce malheureux... comme Gustave Terron... son oncle...

La fièvre crispait ses doigts, elle se dirigea vers la porte-fenêtre, et l'ouvrit, puis la poussant légèrement derrière elle, fit quelques pas au dehors.

La lune brillait, tandis que, du côté de l'Ouest, des nuages gris commençaient à charger le ciel.

Tout était calme et silencieux.

Mlle Terron s'avança dans le jardin. Une ombre se glissant au long d'un massif de lauriers vint se dresser en face d'elle.

Claude frémit de terreur et de dégoût, mais elle demeura à la place où elle se trouvait.

— N'ayez pas peur, Mademoiselle ! ricanaît Pascal, ne suis-je pas, vous le savez à présent, un ami de votre famille !

Ces mots déjà prononcés : "Vous êtes un misérable !" s'arrêtèrent sur les lèvres de Claude.

Elle comprenait qu'il lui fallait, avant tout, épargner son grand-père.

Pascal reprit :

— Vous ne dites rien ? Je parie que vous pensez : Voici un homme, songez-vous qui peut me faire du tort ! Je passe, moi, pour être taciturne ! Mais si je suis muet, je ne suis pas sourd. J'écoute ce que l'on dit. Il y a des gens qui ont dans l'idée que vous épouserez M. Pierrat ?

— Silence ! imposa Mlle Terron.

— Eh bien ! quoi ! Est-ce dire du mal de vous et de lui ! Pourquoi "silence" Silence ! si vous voulez ! pour que les mauvais bruits que je pourrais répandre n'empêchent pas votre mariage ?

— Ne parlez pas de cela !

— Il faut que j'en parle, au contraire. C'est désagréable d'avoir des parents au bain, mais il ne faudrait pas croire non plus que vous soyez la seule à qui cela arrive, seulement mieux vaut qu'on l'ignore. Moi, je suis libre de tout conter ou de me taire. Je suis venu remplir une mission... Que votre grand-père verse d'abord trente mille francs pour son cher fils, afin de le tirer de l'enfer où il est, puis ensuite qu'il me règle mon petit compte. Cinq mille francs pour la lettre ! Vous la détruisez si bon vous semble, et dix mille francs pour que je n'aie pas répéter ce qu'il y a dedans...

Claude ne releva même pas cette duplicité. Elle ne concevait qu'une chose : soustraire son aïeul à l'atroce alternative de laisser son fils dans le bain infernal ou lui donner les moyens de s'évader et... peut-être de franchir le dernier pas qui du vol mène à l'assassinat ! à moins qu'il ne revînt les accabler de son déshonneur.

Elle agirait seule, elle assumerait sur sa tête toutes les responsabilités, elle s'efforçait de prévenir toute conséquence fatale. Maintenant, sa vie n'aurait pas d'autre but.

— Vous partirez, dit-elle en se tournant vers Pascal, dès que je vous aurai remis la somme que vous exigez.

Elle se détourna pour rentrer dans la maison, masquant sous sa fière allure la poignante angoisse qu'elle ressentait.

— Voilà qui est bien. Je me tairai, je vous le jure, répliqua Pascal en s'asseyant sur un banc.

Claude était rentrée dans la chambre de son grand-père, elle rabattit les volets intérieurs et tira les verrous.

Elle savait que la somme exigée par le misérable se trouvait dans le coffre-fort de son aïeul, par suite de la vente d'une ferme dont le prix n'avait pas encore été placé en rentes sur l'Etat.

Toute sa fortune personnelle se trouvait chez le banquier Flaccaud ; elle irait dès demain réaliser les sommes nécessaires et les remettrait dans le portefeuille où son grand-père serrait les valeurs en billets de banque ; elle ne se souvenait même plus, dans son trouble, de la disparition de Flaccaud...

D'une main tremblante, elle prit le trousseau de clés posé sur un guéridon, près du lit de son aïeul.

Le vieillard ne les serrait jamais, ayant foi dans l'honnêteté de son entourage.

Une pensée terrible la frappa ; c'était elle, elle ! qui trahissait la confiance de son grand-père, elle qui allait ouvrir le coffre-fort, en retirer la somme considérable qui y était enfermée !

Un vertige s'empara d'elle ; les objets tournoyaient ; elle glissa sur les genoux, puis, peu à peu, elle se ressaisit, ouvrit

l'armoire et chercha d'une main tremblante à tourner les boutons du coffre-fort pour les amener sur les lettres convenues.

Ces lettres, c'étaient les initiales de son père...

Ses mains, instinctivement, s'étendirent et dans le fléchissement de tout son corps, frolèrent le sol. Ah ! si elle avait pu disparaître de ce monde !...

Un frisson de fièvre la secouait et faisait claquer ses dents avec un racllement sec.

Elle se remit à l'oeuvre et eut grand-peine à arrêter les lettres enfin elle tourna la clé, ouvrit la porte du coffre-fort et, du bout de ses doigts éternés, compta les billets.

En cet instant elle entendit un léger bruit, et se retournant, regarda avec anxiété du côté du lit. Le vieillard avait changé de position... il s'agitait...

— C'est toi, enfant ! murmura-t-il. Que fais-tu, ?

Défaillante, Claude hachant les syllabes, répondit, la voix blanche :

— Je cherche... le sulfate de quinine... comme vous me l'avez dit...

Et un rictus lui tirait la bouche.

— Et moi aussi je suis une voleuse, songeait-elle égarée, moi, la nièce du forgeron ! Son cerveau s'emplissait de bruits étranges, elle perdait l'exacte notion des faits.

Les larmes coulèrent enfin, abondantes, la soulageant.

Elle joignit les mains.

— Mon Dieu, pria-t-elle à mi-voix avec un accent déchirant, mon Dieu, vous savez que c'est pour la paix de ses derniers jours que je m'avilis ainsi...

La respiration haletante devint plus régulière et l'apaisement se fit progressivement.

— Demain, j'aurai remis ici même la to-

talité de cette somme ! Mais c'est pour l'épargner que j'ai fait cela ! Je ne suis pas coupable, mon pauvre tête éclatait sous la violence du coup.

Elle attacha les billets ensemble et retourna dans la cour.

Pascal attendait, les bras croisés, l'attitude insolente ; il se leva :

— Je commençais à croire que vous ne viendriez pas ! dit-il goguenard.

Cédant à son indignation, Mlle Terron jeta devant lui la liasse de papiers.

— Ramassez-les ! dit-elle, voici le prix de votre silence !

— Il y a là "autre chose que le prix de mon silence ! railla Pascal en relevant le paquet, puis, dénouant la ficelle, il compta avidement.

Une expression de souverain mépris passa sur les lèvres de Claude.

Ce forban la croyait capable de chercher à le tromper !

— Partez tout de suite, dit-elle, quittez Saint-Meslin cette nuit même.

— Je n'y manquerai pas, répliqua Pascal j'ai hâte d'aller porter à Monsieur votre oncle des nouvelles de sa famille !

Claude rentra dans la maison. Ces derniers mots firent monter le sang à son visage affreusement pâle ; elle referma la porte sans répondre.

VIII

Le banquiste Akantaros avait eu tant d'occupations diverses pendant la matinée, qu'il ne s'était pas aperçu de l'absence de Ragel.

Une idée roulait dans sa tête, et comme il était homme à ne jamais surseoir à l'exécution d'un plan il se mit de bonne heure au travail.

Il voulait composer une affiche sensa-

tionnelle en vue de la prochaine représentation.

Ce saltimbanque maniait adroitement le crayon et le pinceau. C'était un dévoyé qui eût pu gagner honorablement sa vie plutôt que d'exploiter ses semblables en les livrant à d'écoeuvrantes exhibitions. Il avait battu la semelle sur tant de trottoirs et sur tant d'asphaltes, qu'il eût été difficile de reconstituer son histoire...

Akantaros commença par tendre une toile bise sur un vieux châssis et colla deux larges feuilles de papier, après avoir allongé un coup de pied au petit Funny qui avançait timidement son pauvre museau affamé vers la casserole de terre qui contenait la colle ; le banquiste retroussa les manches de sa redingote (il affectionnait ce vêtement de rentier) et s'installa entre un pot de peinture bleue et un autre de peinture rouge.

Il commença par tracer en lettres contournées qui ne pouvaient être classées dans aucune catégorie d'écriture :

Débuts de Mlle Divette dans le rôle de charmeuse de serpents.

Réapparition surprenante de l'intrépide dompteur Ragel.

Les marges étaient réservées à l'illustration fantaisiste de ces deux numéros ; Ragel transformé en acrobate, et Divette considérablement élargie, tendait les bras pour recevoir Sapor, promu au rôle de serpent volant.

Au-dessous du portrait de ces protagonistes, des dessins alternaient, teintés de rouge et de bleu s'étagaient en diminuant d'ampleur et de netteté...

Akantaros était absorbé par l'exécution d'un pareil chef-d'oeuvre ; de temps à autre, tenant ses pinceaux avec une artis-

tique désinvolture, il se renversait sur sa chaise et contemplait son travail avec un air approbateur. Il fut arraché à son la-beur et à son admiration par les exclama-tions d'Artémise, sur lesquelles se déta-chaient, en voix de fausset, les interjec-tions véhémentes que Moineau puisait dans son vocabulaire faubourien.

Ayant une corvée à faire, tous deux avaient appelé Ragel sans recevoir aucu-ne réponse.

Mécontent d'être troublé au milieu des inspirations de son génie, Akantaros leur demanda avec colère pourquoi tous deux hurlaient de la sorte, et, après leur ré-ponse, il se remit au travail en déclarant :

— Eh bien ! s'il est parti il reviendra !

— Et s'il ne revient pas ? rugit Arté-mise. . . On ne sait pas ce qu'il y a de ma-lice dans l'esprit d'un bossu.

Puis, après un silence, elle ajouta :

— Il se sera sauvé ! car tu le maltrai-tais souvent. . .

Akantaros jeta brusquement ses pin-ceaux de côté.

Cela était vrai, après tout, très vrai ; seulement il n'avait jamais songé jusqu'a-lors que Ragel pût penser, non pas à la vengeance, mais à l'évasion !

Il fallait, cependant, avant de le cher-cher s'assurer que le pitre n'était pas en-dormi dans un coin.

Akantaros rentra dans la baraque et re-mua avec fureur les misérables accessoi-res, tandis que le malheureux Funny don-nait à la colle abandonnée des coups de langues frénétiques. . .

Ce fut en vain que le banquier perqui-sitionna dans tous les coins, en vociférant des plaintes amères contre l'ingratitude de Ragel qui mangeait son pain et le quit-tait alors que ses talents pouvaient le ren-dre utile.

Pendant tout le temps, Divette s'était

pelotonnée comme un chat maigre dans un angle obscur, se faisant encore plus petite que la nature ne l'avait créée, ti-rant avec assiduité une aiguillée de fil avec laquelle elle raccommodait un de ses vêtements.

Elle redoutait d'être questionnée.

Que dirait-elle ?

Il lui était égal de mentir, car elle n'a-vait plus la notion de la religion que la notion de la morale la plus élémentaire. . celle dont les peuplades sauvages ne sont pas dépourvues, mais dont les parias de la civilisation manquent quelquefois tota-lement. . . Elle avait seulement la crain-te de se trahir elle-même et de laisser dé-couvrir la part qu'elle avait prise dans la fuite de Ragel et la disparition du serpent qui tôt ou tard, serait découverte à son tour.

Heureusement pour elle, Akantaros ne l'aperçut pas et ne songea nullement qu'elle pût être en mesure de le rensei-gner.

Le banquier, après avoir erré comme un furieux, se calma et réfléchit.

Rattraper le fugitif à tout prix était l'unique solution ! Akantaros se rendit chez le commissaire de police. Ce fonction-naire le reçut assez mal. Que venait-on lui raconter ? Qu'était cette histoire de pit-re en bordée auprès de la disparition du banquier Flaccaud et l'agitation qui en résultait dans Saint-Meslin !

Tout à coup, le magistrat se frappa le front. Une idée surgissait ! En somme avec quelques efforts, il pouvait signaler sa clairvoyance et donner des preuves d'une incontestable habileté.

Le commissaire Mandru s'ennuyait fer-me à Saint-Meslin. Il était ambitieux, disposé à l'emballement. Il savait qu'en matière de police deux affaires, qui pa-raissent tout à fait différentes au premier

abord, peuvent être connexes. La disparition du pitre coïncidait avec celle de M. Flaccaud. Si extraordinaire que cela parût, l'une pouvait expliquer l'autre. Dans la réalité des faits, n'est-ce pas souvent l'in vraisemblable qui est vrai ?

— Venez demain à la première heure dit-il à Akantaros, j'aurai certainement quelque chose à vous apprendre : on suit plus aisément la trace d'un bossu que la trace d'un homme bâti comme tout le monde !

— Demain ! s'écria Akantaros, demain ! mais il sera trop tard ! C'est aujourd'hui même, avant la représentation, qu'il me faut retrouver ce pitre de malheur ! Vous avez des agents pour le chercher, le retrouver et me le ramener ? Si je fais relâche ce soir, les habitués iront ailleurs.

Le commissaire haussa les épaules et se remit à écrire.

Akantaros resta encore pendant quelques instants, puis, voyant qu'il n'obtiendrait plus rien, s'en alla en maugréant :

— Si on ne le rattrape pas aujourd'hui, on a encore moins de chance de le rattraper demain ! La police a de bonnes jambes quand elle court après vous ! Mais quand il s'agit de faire courir après les autres, elle est boiteuse et même paralysée. . .

Une partie de ces réflexions laissait entrevoir que le banquier avait eu quelques mésaventures dans lesquelles la police avait joué un rôle important !

Le fait est qu'il n'avait jamais envisagé la magistrature que d'un seul côté, qui n'était pas le meilleur. . . La vue d'un tricorne de gendarme, même quand celui qui en était coiffé venait assister à ses représentations avec femme et enfants, en son père de famille, lui causait toujours un frisson désagréable.

Cette fois, il avait éprouvé un senti-

ment de fierté à comparaître devant M. le commissaire en qualité de plaignant ; mais le premier effet de cette jouissance passée, il trouvait que l'on respirait mieux en plein air. . . En arrivant sur l'esplanade, Akantaros vit toutes les baraques, sauf la sienne, débarrassées des toiles qui en masquaient l'entrée ; les parades commençaient.

Les bruits d'appel, les cris discordants, le tapage des tambours et des instruments aigus, tout ce grouillement, ce brouhaha de la foire qui avait été jusque-là une douce harmonie pour les oreilles du banquier, grinçaient à présent mille choses désagréables, renouvelaient ses colères contre le délinquant.

Si, en ce moment, Ragel se fût présenté. Akantaros lui eût-il sauté au cou dans le paroxysme de sa joie, ou l'eût-il étranglé dans l'excès de sa fureur !

La vue d'Artémise et de Moineau, qui, lorsqu'il rentra mangeaient et buvaient avec avidité acheva de l'exaspérer ; il creva d'un coup de pied l'affiche si laborieusement préparée.

— Est-ce assez bête, clama la grosse jongleuse. On pouvait promener cette pancarte, ce qui eût attiré du monde ! Puis, une fois tous les gens casés, ayant payé leurs places, tu auras annoncé que Ragel était tombé malade subitement. Cela se fait comme cela, au grand opéra !. . .

Et nous aurions joué une pantomime.

Akantaros leva les épaules, et enfonça son chapeau sur ses yeux.

— Il n'existe pas de pantomime où il y ait un rôle pour la tour de Babel ! grommela-t-il.

Il resta quelques instants les bras croisés, la tête basse, puis, relevant son chapeau d'un coup de poing, il s'écria :

— J'ai trouvé ! Autrefois, je travaillais dans Guillaume Tell ! La cible vi-

vante! J'ai encore l'arc et les flèches dans une caisse. Je placerai une pomme sur la tête d'Artémise! Et toi, Moineau, tu te chargeras de Sapor!

Artémise et Moineau devinrent blêmes, puis passèrent vite de la terreur à la révolte.

— Je me plaindrai! j'en appellerai à la justice; je tiens à ma pauvre existence, après tout! hurlait Artémise.

— Pas de bêtises! nasilla Moineau; si tu me donnes ton serpent à garder, je le lance sur le public!

Akantaros se sentit intimidé. Il torturait les faibles, mais reculait devant l'émeute...

Il capitula et se remit à recoller l'affiche tant bien que mal.

Moineau la promena sur l'esplanade, au bout d'un bâton, lança de sa voix pointue, en exagérant encore son accent faubourien, quelques phrases de boniment, tandis que les deux époux préparaient la baraque pour la représentation.

Il y eut salle comble...

Mais la déception ne se fit pas attendre.

Le public jugea bientôt que le spectacle ne tenait guère ce qu'il promettait, et devint assez gouailleur et provoquant. Tandis qu'Artémise jonglait, la tête à demi renversée, son énorme nez plafonnant outrageusement, un loustic fit remarquer:

— Et autrement on dirait la trappe d'un grenier à foin!

Les rires fuselèrent, la grosse femme devint écarlate.

Akantaros, qui tenait à exhiber Sapor, dut se résoudre au rôle de dompteur, car Divette gisait dans un coin, enfiévrée de terreur, incapable de faire un mouvement, malgré les menaces dont elle était accablée par les deux époux. Tandis que Moineau se chargeait de faire prendre patience à la salle un peu houleuse, le banquiste

se dirigea vers la boîte dans laquelle logeait le reptile. Il se rappela tout à coup que l'animal avait été fort négligé et qu'il était prudent, avant tout, d'apaiser sa faim.

Akantaros alla donc chercher un lapin vivant dans sa réserve, et, s'approchant du coin sombre dans lequel dormait le serpent, enleva le couvercle de la boîte, écarta les couvertures... et poussa un effroyable juron...

Le serpent avait disparu.

Akantaros lâcha le lapin qui, tout éfaré, s'enfuit sur la scène, aux applaudissements du public.

Ce fut le seul numéro de la soirée qui obtint un succès!

Artémise accourut au cri du banquiste, et déclama dès qu'elle sut ce dont il s'agissait:

—C'est ce voleur de Ragel! Il l'aura emporté...

—Il en avait trop peur! repartit le banquiste. Quelqu'un se sera faulfilé ici et aura ouvert la boîte. Pourvu qu'on n'ait pas tué la bête, malheur!

—Ecoute, prononça la jongleuse. Ils crient! La marée monte... Demain nous aurons salle vide après les mauvaises farces d'aujourd'hui...

Amorti par les toiles, un battement de pieds et de cannes arrivait jusqu'à eux.

—Le serpeing! le serpeing! criait-on, avec cette intonation aiguisée des finales que le vent du Midi refoule jusqu'en Limousin.

Le crescendo s'accroissait. Akantaros, tout tremblant, tête baissée, parut sur la scène.

—Mesdames, Messieurs, commença-t-il... Son attitude le dispensa d'en dire davantage.

—Le serpeing! le serpeing! criait-on de

toutes parts.

—Il s'est échappé, bien sûr! cria une voix de femme.

—Et autrement, le voilà dans ce coin! vociféra un grand gaillard qui, tout d'abord, se moquait des autres et finit par être gagné par la peur qu'il voulait inspirer au public.

Ce fut bientôt un tumulte épouvantable, les banquettes craquaient sous le poids des gens qui s'y croyaient plus en sûreté et s'en faisaient un chemin pour gagner la porte.

A tout instant, on entendait les cris de ceux qui croyaient, à chaque frôlement d'étoffe, sentir le contact visqueux du reptile et achevaient la déroute par leurs hurlements d'effroi.

En vain, Akantaros essaya-t-il, par ses protestations, de calmer la foule, on menaça de lui faire un mauvais parti. Il jugea prudent de se retirer dans la coulisse.

Un quinquet s'étant brusquement éteint, une voix clama que l'on éteignait les lumières pour voler les porte-monnaie.

Artémise et Moineau battirent également en retraite et se cachèrent derrière les caisses, près de Divette, qui tremblait.

Sur l'esplanade où la foule était compacte, la nouvelle se répandit; le public des autres baraques entendant la rumeur crut à un incendie.

Lorsque tout le monde fut au courant de ce qui se passait, chacun se crut, en particulier, poursuivi par le reptile, et la bousculade recommença avec plus de violence encore.

Après une pareille aventure et devant le tolle général des autres forains, il n'y avait qu'un seul parti à prendre, plier bagage pendant la nuit et décamper avant

le jour...

Akantaros, Artémise et Moineau empaquetèrent avec tant d'ardeur qu'ils n'eurent pas le temps de se quereller.

A 4 heures du matin, les deux maigres chevaux étaient détachés de leurs piquets et attelés aux voitures.

Artémise monta dans la première, on coucha Divette dans la seconde, Akantaros et Moineau, le fouet à la main, marchaient à côté de chacun des chevaux.

Au départ, le malheureux Funny, qui avait été oublié totalement, apparut, la mine plus piteuse et plus modeste que jamais, et se faufila derrière les voitures, la queue entre les jambes.

Akantaros l'aperçut.

—Ah! te voilà, hurla-t-il, propre à rien, qui n'es même pas venu faire tes tours, hier soir! Tu payeras pour l'autre!

Il allongea au pauvre chien un coup de fouet qui lui arracha un hurlement de douleur.

Moineau en lança un second, puis, prenant goût à cet exercice, les deux bourreaux arrêtaient les voitures à l'entrée de la ville, et cinglant tour à tour la malheureuse bête, ils se la renvoyaient impitoyablement l'un à l'autre comme une balle.

—Jette-le donc sous les roues! pour en finir! cria Artémise.

Moineau saisit Funny, le jeta rudement au milieu du chemin, puis il prit la bride du cheval. Plus humain que l'homme, l'animal, tout vieux qu'il était, fit un brusque écart.

Le chien, incapable de se soulever, essaya de se traîner de côté, il pressentait le danger et lança un regard humide et désespéré vers ses persécuteurs.

D'un coup de pied, Moineau le jeta sous la roue, et, tirant violemment sur la

bouche du cheval, le fit passer sur le corps de la misérable bête qui poussa un gémissement plaintif.

Akantaros saisit Funny par la peau du cou et le lança contre le mur d'un jardin d'où retombaient de longues traînées de lierre et d'églantines.

—Est-il bien mort? cria Artémise en se penchant.

—Il ne bouge plus, déclara-t-il. A présent, marchons!

En se rapprochant de la voiture, il aperçut, sortant à demi de la poche d'Artémise, une enveloppe dont il s'empara prestement.

—Qu'est-ce que cela? interrogea-t-il.

La grosse femme, souvent réprimandée pour ses omissions, balbutia :

—J'avais oublié... On a apporté cette lettre hier quand tu étais chez le commissaire...

Déjà Akantaros déchirait l'enveloppe. Cinq billets de cent francs en tombèrent; une feuille de papier, contenant ces seuls mots, les accompagnait :

Demain, à 8 heures du matin, j'enverrai une personne chercher votre chien Funny. On vous remettra la même somme si vous le livrez en bon état.

Akantaros ramassa les billets et jeta l'enveloppe à la tête d'Artémise :

— Imbéciles que vous êtes, toi et Moineau ! s'écria-t-il. Pourquoi avez-vous tué Funny ! Voilà un mylord qui me l'aurait payé dix fois ce qu'il valait ! Pauvre chien ! Faut-il qu'il y ait au monde des êtres aussi méchants, aussi stupides !

Et, après un silence, il reprit :

— Il est tout de même singulier, ce Monsieur qui m'envoie tant d'argent ! Je parie que si je les lui avais demandés sur parole, il aurait refusé de me les prêter. Il y a là-dessous quelque chose que je ne

comprends pas... Pauvre Funny, va ! Si j'avais su plus tôt que tu valais tant d'argent !

Et, faisant claquer son fouet, il cingla du même coup les épaules d'Artémise qui hurla, et l'oreille de Moineau, qui se retourna n lui montrant le poing.

IX

Après une longue insomnie, Claude s'endormit enfin d'un sommeil lourd qui ressemblait plutôt à un évanouissement prolongé.

Il était plus de 9 heures lorsqu'elle se leva et s'habilla machinalement.

Elle n'avait pas songé à regarder la pendule. Tout semblait s'être aboli dans son cerveau.

10 heures sonnèrent et la réveillèrent de la sensation de lourdeur qui laissait place à une souffrance obtuse encore...

10 heures ! Soudain, elle eût la conception nette de ce qui allait se passer, du choc douloureux qu'il était trop tard, à présent, pour empêcher...

Un coup de sonnette retentit.

Marcel ! sans nul doute ! Quand elle descendrait, il serait en présence de son grand-père, il lui aurait déjà demandé sa main...

Elle maudissait ce sommeil qui ne lui avait pas permis de supplier Pieyrat de retarder sa visite, tandis qu'elle aurait cherché des prétextes pour reculer l'heure fatale.

Tout cela lui vint à l'esprit en l'espace d'une seconde, au milieu d'un calme plus effrayant que son désespoir de la veille.

Mais, peut-être, le Dr Terron n'avait-il pas reçu Marcel tout de suite ?

Celui-ci pouvait être seul dans le salon. Il était temps encore ! Elle allait subir

des questions pressantes sur les causes de son inexplicable revirement, et, plus que des reproches, des supplications ! Et elle devait garder ce terrible silence qui serait l'éternelle barrière dressée entre elle et son fiancé !... Mais son grand-père ignorerait qu'elle avait refusé le bonheur ! Elle lui épargnerait tout chagrin et tout soupçon.

Elle acheva en hâte de s'habiller et descendit rapidement l'escalier ; la porte de la maison venait de se refermer. Mardy tenait une lettre à la main et la lui présenta.

Claude la prit, déchira l'enveloppe sur laquelle elle avait reconnu l'écriture d'Agnès.

Dépliant la lettre d'une main que l'anxiété faisait trembler, elle la lut hâtivement.

La première page était signée "Marcel." Il suppliait Mlle Terron de l'attendre le lendemain à la même heure.

Désespéré de ne pas venir auprès d'elle, il avait dû néanmoins partir pour Limoges où l'appelait un ami qui le réclamait au plus vite... Il s'agissait de graves intérêts de fortune, plus encore, d'une accusation calomnieuse.

Agnès avait ajouté quelques mots. Ne doutant pas que le déjeuner ne fût remis au lendemain, son mari et elle avaient retardé leur départ de quelques heures.

Claude poussa un soupir ; dans sa douleur, elle éprouvait un soulagement... C'était vingt-quatre heures de répit... Mais aussi vingt-quatre heures pendant lesquelles les espoirs de Marcel se prolongeaient pour aboutir, hélas ! à la déception finale.

Mlle Terron essayait en vain, de cacher son trouble aux yeux de la vieille servante qui s'était arrêtée en face d'elle et cherchait avec insistance à rencontrer son

regard ; et n'osait l'interroger.

Claude au lieu d'entrer tout de suite dans la chambre de son grand-père, se rendit au jardin ; elle voulait être seule, essayer de rassembler ses pensées...

Elle eut un frémissement instinctif en longeant le bosquet d'où Pascal était sorti la veille.

Elle marcha d'abord, la tête baissée, un étrange bourdonnement se produisait dans son cerveau, où elle ne parvenait pas à ramener le calme.

Toutes les choses prenaient autour d'elle un aspect inaccoutumé. Les arbustes, les grands arbres, les massifs de fleurs, le gazon qui recouvrait la terre, même le ciel bleu lui semblaient enveloppés d'une lueur terne, blafarde.

Le mur enguirlandé de plantes grimpantes lui donnait l'impression obstinée d'un mur de cimetière...

Elle s'assit sur un banc, à l'extrémité du jardin, une faiblesse gagnant peu à peu tous ses membres.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés qu'elle entendit un petit gémissement très doux, coupé de râles d'agonie.

Claude releva la tête et écouta.

Le son venait du chemin dont le mur la séparait.

Toute plainte semblait répondre à l'état de son esprit, être l'écho de ce qui se passait en elle !

Elle demeurait immobile, puis tout à coup, elle eut la notion précise de la souffrance d'une créature à qui elle pouvait porter secours. Elle se leva, et ouvrant une porte qui donnait accès au dehors, elle aperçut un petit corps blanc et brun étendu au pied de la muraille.

Des yeux mourants et pleins d'angoisse, un léger frémissement de la poitrine indiquaient seuls un reste de vie.

De longues traînées de sang rougis-

saient les cailloux sur lesquels le malheureux chien avait été jeté.

Claude se pencha, écarta les longs poils, aperçut de larges plaies semblables à des coupures et les examina tout en caressant doucement la pauvre bête épuisée.

— A qui est ce chien ? se demandait-elle. Que lui est-il arrivé pour qu'il se trouve dans un pareil état ?

Elle prit avec précaution l'animal dans ses bras et l'emporta vers la maison.

— A soulager cette souffrance, il me semble que je souffrirai moins, murmura-t-elle.

Comme elle traversait la cour, elle entendit la voix du Dr Terron qui l'appelait :

— Que portes-tu donc là, chère fille ?

Claude, sans répondre, écarta les battants de la porte-fenêtre, déposa le petit chien, et, brièvement, conta comment elle avait trouvé l'animal blessé.

— Je n'ose pas te demander une consultation pour cette pauvre bête dit-elle, câline.

Elle le tutoyait ainsi quand elle voulait obtenir quelque chose de lui.

M. Terron répondit tendrement :

— Tu sais bien, dit-il, que tu n'as même pas besoin de me prier.

Puis la regardant : Qu'as-tu donc ? Tu n'es pas aujourd'hui comme de coutume.

— C'est la vue de tout ce sang ! répondit Claude en s'agenouillant pour caresser la tête du petit chien, mais surtout pour dissimuler son visage.

— Grand-père, interrogea-t-elle, crois-tu pourvoir le sauver ?

Le vieux docteur palpa l'animal blessé, qui se plaignait tout bas en levant les yeux vers lui avec reconnaissance.

— Il est bien malade ! dit-il enfin, peut-être, cependant, pourrai-je le guérir. Ce sera mon dernier client ! ajouta-t-il

avec un sourire mélancolique...

Installe-le dans une corbeille moelleuse et replace-le sur ce fauteuil, puis, après m'avoir donné mon buvard pour que je puisse rédiger une ordonnance, tu appelleras Arsène ou Pascal, le moins occupé des deux, pour qu'il se prépare à aller chez le pharmacien.

Les lèvres de Claude se serrèrent l'une contre l'autre, elle pencha la tête davantage encore.

— Il faut, dit-elle, que je vous rende compte d'une chose fort ennuyeuse. Pascal s'est montré, hier soir, tellement... malhonnête vis-à-vis de moi que j'ai dû le renvoyer de suite. Je n'ai pas voulu vous réveiller pour vous demander votre avis.

— Tu as agi avec beaucoup de précipitation, mon enfant ; tu devais t'en tenir d'abord à une observation ferme et digne. Cet homme possède d'excellents certificats, il avait perdu le peu qu'il avait gagné avant d'entrer ici. Je ne reconnais là ni ton bon coeur ni ton bon sens.

Claude pâissait sous la réprimande. Elle n'avait pas prévu les reproches. Ceux-ci, si mesurés qu'ils fussent, étaient pour elle une part de l'épreuve !

— Donne-moi des détails sur ce qui s'est passé ? reprit M. Terron, et raconte-moi ta journée au Mas Rignac, ce que tu as omis de faire.

Claude s'était relevée et demeurait immobile, rivée au fauteuil sur lequel elle s'appuyait ; les idées fuyaient de son cerveau à mesure qu'elle cherchait à les y concentrer... Une seule y demeurait : elle allait mentir... plus complètement encore que la veille... Enfreindre la loi divine... ou révéler à son grand-père la terrible vérité...

Mentir !...

Elle qui, enfant, était venue, après cha-

que faute commise cacher sa tête blonde sur l'épaule de son grand-père, lui faire à voix basse ses aveux et lui dire ses remords !

L'alternative exacerba tout son être. Et même, ce mensonge ! Elle ne le trouvait pas. A l'entrée de cette voie misérable, elle restait annihilée. Au fond de son âme, elle priait, sans que sa prière eût une autre forme que celle-là même de sa détresse !

La Providence eut pitié d'elle.

La porte s'ouvrit... Le vieil Arsène introduisit un ami du docteur, tout préoccupé du grand événement de la veille, la disparition de Flaccaud.

La rumeur d'une faillite commençait à se propager.

Mme Flaccaud et sa belle-mère refusaient leurs portes, les employés de la banque faisaient d'évasives réponses...

Le vieillard fut très saisi de ce qu'il venait d'apprendre. Bien que Flaccaud lui fût peu sympathique, il avait su lui inspirer une certaine confiance au point de vue financier. La fortune de Claude était placée chez lui.

Du côté maternel, la jeune fille avait quelques intérêts communs avec Mme Flaccaud, sa cousine issue de germaine.

En discutant avec son ami, tous deux tiraient des conclusions discrètes qui alarmaient la sollicitude de l'aïeul.

L'événement, néanmoins, était trop récent encore pour qu'il fût possible de préjuger ses conséquences d'une manière certaine.

Et y avait-il vraiment derrière cette disparition mystérieuse une banqueroute totale avec ses suites désespérantes, ou le financier avait-il été victime d'un vol et d'un assassinat ?...

Claude écoutait, silencieuse, tout en soignant le pauvre chien, d'après les in-

dications de son grand-père.

Que deviendrait-elle, si elle venait de perdre sa fortune ? Comment restituer la somme dont elle avait payé à la fois le départ immédiat de Pascal et la liberté du malheureux qui imprimait une tache sur son nom, et qui, sorti de l'enfer du baignoire, lui apporterait peut-être de nouveaux tourments ?

Si Marcel Pieyrat eût regardé plus longuement dans le jardin où travaillaient les deux hommes qui l'avaient vu jeter le serpent à l'eau, ou plutôt la couverture entourant le serpent, il aurait remarqué un troisième personnage, qui, malheureusement, ne lui était que trop connu.

On l'appelait dans le pays "le sorcier du Thaurion."

Il avait habité jadis une sorte de grotte, à moitié creusée par la nature, à moitié par la main des hommes et située dans les gorges agrestes du Thaurion, un peu au-dessus du point où, bondissant sur des roches plates, le cours d'eau se précipite sur la rive droite de la Vienne.

Le pays était peu fertile, les dupes étaient pauvres, il fallait parcourir de grandes distances pour aller d'une métairie à l'autre, traverser les landes désertes pour un maigre bénéfice ; le sorcier se rapprocha de Saint-Meslin, et s'installa dans une cabane bâtie sur le versant d'un petit ravin, dominant la route d'Eymoutiers, non loin des premières maisons de Joblac.

Le sorcier acquit rapidement une grande influence autour de lui.

S'il vendait assez cher ses rares philtres bienfaisants, il tirait encore meilleur parti de ses fréquents malélices.

On lui donnait la dîme pour qu'il ne

jetât de sort ni sur les gens, ni sur les animaux, ni sur les récoltes.

En quelques jours, un ruisseau fourmillant d'écrevisses avait été empoisonné, le troupeau d'un colon avait été décimé par un mal inexplicable. Et tout ceci, disaient les gens du pays, était produit par une simple parole du redoutable personnage.

Le colon, peu crédule, suffisamment instruit, se fit un devoir d'en référer à la justice ; il avait choisi Marcel Pieyrat pour son avocat.

Celui-ci plaida non seulement la cause de son client, mais celle de tous les terrorisés qui n'avaient pas osé se plaindre.

Le sorcier avait été condamné à deux années de prison.

Il avait terminé sa peine depuis quinze jours, bien résolu à renouveler ses agissements et prêt à saisir la première occasion de prendre sa revanche !

Il avait guetté le colon sans parvenir à tirer vengeance de lui.

Il n'en serait pas de même de l'avocat ! Les circonstances servaient à souhait la rancune du condamné.

Le sorcier du Thaurion, en train de compter l'argent que venaient de lui remettre les jardiniers pour qu'il détournât le mauvais sort de leurs plants de fraisiers, n'avait rien perdu de ce qui se passait sur le bord de la Vienne, tout en feignant de n'y point prêter attention.

— Qu'est-ce qu'il fait donc là, M. Pieyrat ? avait dit un des deux hommes, en s'appuyant sur sa bêche.

— Il jette un gros paquet à l'eau. Et autrement, un petit bossu qui l'aide ! C'est drôle tout de même !

Le sorcier avait relevé la tête et fixé son regard sur le cultivateur, comme s'il eût voulu l'hypnotiser, et, caressant à longue barbe d'un geste majestueux :

— Eh ! sais-tu ce qu'il y a dans ce paquet ? interrogea-t-il.

— Je n'ai pas d'assez bons yeux pour cela.

— Je n'ai pas de meilleurs yeux, répliqua le sorcier, mais je le sais...

Les deux jardiniers le contemplaient avec admiration.

— Oui, reprit le sorcier, je vois très distinctement l'objet qu'enveloppe cette couverture, c'est une forme humaine.

Et, comme les deux paysans poussaient une exclamation d'effroi, le sorcier reprit avec assurance.

— Il ne faut pas croire à la vertu de M. Pieyrat ! Vous avez pu voir comme moi l'individu bizarre et diabolique qui est avec lui... C'est ainsi que l'on se débarrasse des gens qui vous gênent ou que l'on n'aime pas ! quand on fréquente le Mauvais.

— M. Pieyrat est pourtant si bon, murmura entre ses dents un des travailleurs.

— Bon ! ricana l'homme à la longue barbe... Bon pour certains ! Mais il m'a fait jeter en prison, moi, qui ne lui ai jamais fait de mal. Maintenant, il en jette un autre à l'eau ! D'ailleurs, je vous le confie, le Mauvais est entré chez lui depuis que j'ai prononcé des paroles. Il peut accomplir à présent des crimes qui autrefois l'auraient rempli d'horreur rien que d'y penser !

L'autre paysan, plus avisé, reprit

— Quand on veut assassiner quelqu'un on se cache mieux qu'il ne l'a fait.

Le sorcier serra les lèvres.

— Sans doute, grommela-t-il, M. Pieyrat se croyait bien caché... En tout cas, il est assez riche pour acheter le silence de ceux qui l'ont vu.

Les deux hommes levèrent la tête, les yeux brillants de convoitise. Leurs regards et leurs pensées se rencontrèrent.

Le sorcier bien persuadé qu'il avait touché juste et que mieux valait n'en pas dire davantage, se retira en prononçant quelques invocations aux bons esprits auxquels il désignait les plants de fraisiers, par un geste bizarre et mystérieux.

Le lendemain matin, le commissaire de police de Saint-Meslin trouva dans sa boîte aux lettres une enveloppe couverte d'étranges cachets de cire noire.

Il les fit sauter, déplia la missive qui y était contenue et lut une dénonciation contre Marcel Pieyrat : le récit de l'événement de la veille et le nom des deux cultivateurs, témoins à charge ; le billet se terminait par cette phrase lourdement insidieuse :

“On sait que l'avocat Pieyrat n'aimait guère le banquier Flaccaud, et celui-ci ne revient pas... Il ne reviendra jamais.”

XI

Une foule de combinaisons insensées, d'irréalisables projets, roulaient encore, poussés par un véritable vent de folie, dans la tête de Claude. La crise dura peu de temps.

La saine raison, la belle énergie prirent le dessus, et, après avoir longuement réfléchi, en pleine possession de soi-même, Claude s'arrêta à un moyen très simple. Pour gagner du temps, écrire à la soeur de Marcel que le Dr Terrou, plus fatigué que de coutume, ne pourrait recevoir personne avant deux ou trois jours.

Elle eut cependant, en prenant la plume, un instant d'hésitation.

Marcel n'allait-il pas la croire froissée du retard involontaire mis à venir solliciter la promesse de son bonheur ?

Non, Marcel avait l'esprit trop large, trop haut pour soupçonner en elle une pareille petitesse.

Elle pria, implorant la force de supporter le choc douloureux ! Elle implorait non seulement pour elle, mais pour celui dont elle allait briser le coeur et la vie tout entière.

Elle se remit entre les mains de Dieu qui lui inspirerait, au moment voulu, les paroles qu'elle devrait prononcer !

Elle allait tracer les premiers mots de la lettre destinée à la jeune femme, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit vivement, et Agnès elle-même parut sur le seuil.

A peine la vieille Mardy, qui l'avait introduite, eut-elle refermé la porte qu'Agnès se jeta en sanglotant dans les bras de Claude.

Celle-ci la regarda, stupéfaite. La jeune femme avait-elle tout appris ? Pascal aurait donc divulgué le redoutable secret ?

— Marcel a voulu que je vinsse vers vous tout de suite, articula Agnès, et que ce fut moi qui vous apprenne...

— Quoi donc ? s'écria Claude, épouvantée.

Quel nouveau malheur avait donc frappé celui que, depuis si longtemps, elle considérait comme son fiancé ?

— Marcel est reparti... ce matin... pour Limoges, continuait Agnès haletante.

Claude respira... Elle avait entrevu l'horrible solution d'une catastrophe : Marcel mourant... ou mort...

Elle regardait Mme Albert Max, dont la douleur éclata, tout à coup, dans un spasme...

— Ils l'ont emmené en prison... en prison... comme un malfaiteur, un criminel.

En prison ! comme un criminel ! Ces mots résonnèrent étrangement aux oreilles de Claude, écho de la pensée qui la harcelait sans trêve...

De qui parlait-on ? d'un malfaiteur.

d'un criminel ? De l'homme dont l'existence allait être désormais pour elle une continuelle menace d'épreuves et de tourments, et consommait la rupture de son union avec Marcel !

Mais non ! c'était de Marcel lui-même que l'on parlait ainsi !

Quelle aberration mettait donc de telles paroles dans la bouche d'Agnès ? Les avait-elle entendus réellement prononcer ?

La jeune femme reprit, la voix entrecoupée :

— Ils disent que Marcel !... Mais c'est tellement inique, nul ne peut les croire !

— Parlez... Parlez plus vite ! priaît Claude.

— Ils l'accusent d'avoir assassiné le banquier Flaccaud !...

Claude, stupéfiée, ne pouvait trouver les mots qui exprimaient sa pensée.

Marcel ! accusé d'un meurtre !

Elle releva enfin son front baissé.

— Non, non, murmura-t-elle, ceci ne peut être qu'un horrible cauchemar.

Agnès joignit les mains :

— Hélas ! prononça-t-elle accablée, c'est une affreuse réalité !

Claude l'entraîna vers un sofa placé à l'angle de la chambre, et toutes deux s'y laissèrent tomber.

La jeune femme rassembla toutes ses forces, et commença tremblante :

— A six heures, ce matin, on est venu frapper à la porte de la chambre d'Albert, il s'est levé en hâte. Je ne me suis nullement troublée d'abord, pensant que quelques personnes des environs avaient eu recours à lui, en l'absence du docteur. Puis, peu à peu, je me suis inquiétée, et me levant et m'habillant, le cœur de plus en plus étroit, je suis descendue : au bas de l'escalier, j'ai vu mon mari rentrer précipitamment, il m'a saisie par la main et m'a fait entrer dans le salon.

Albert m'a raconté que mon frère venait d'être arrêté... Qu'il était accusé d'avoir tué Flaccaud et d'avoir jeté le corps dans la Vienne. On allait le conduire à la prison de Limoges....

Le visage blême, Claude tenait dans ses doigts brûlants les mains de la jeune femme.

— Alors, reprit Agnès après un nouveau sanglot, j'ai obtenu qu'on me laissât pénétrer auprès de mon frère, gardé à vue dans son cabinet ; j'ai pu l'embrasser, entendre les paroles de consolation et d'espoir qu'il m'a chargée d'aller vous transmettre....

— Mais, interrompit Claude, en répondant par une pression de la main aux paroles d'Agnès, sur quels fondements peut donc reposer une accusation aussi absurde, aussi odieuse ?

... Racontez-moi tout, et comment Marcel n'a pas réduit à néant de telles folies, d'un seul mot.

— Vous allez le comprendre. Sans doute, vous savez qu'une enquête a été faite au sujet de la disparition de M. Flaccaud, puisque vous nous aviez quittés au Mas Rignac afin de vous rendre près de Mme Flaccaud.

Agnès ne remarqua pas le geste de dénégation de Claude et continua :

— Dans la lettre adressée à la police on affirmait avoir vu Marcel jeter à l'eau, avec l'aide d'un petit bossu, bien connu de tous les gens qui fréquentaient la foire, un corps enveloppé dans une couverture... On citait le nom de deux témoins deux jardiniers, "trop trembleurs", ce sont les propres termes de la dénonciation, pour oser accuser une personnalité telle que celle de M. Pieyrat mais qui finiraient bien, si on les interrogeait par conter ce qu'ils avaient vu.

— Eh bien ?

— Les deux hommes après quelques réticences ont confirmé tous les faits mentionnés dans la lettre, et, hier soir on a retrouvé, flottant sur la Vienne, une couverture marquée au chiffre des Flaccaud, qui a été reconnue par tous les gens de la maison...

Il semblait à Claude qu'un nouvel abîme s'entr'ouvrait devant elle...

— Enfin, reprit la jeune femme, la police à découvert dans une de nos métairies le petit bossu qui avait été vu avec mon frère sur les bords de la rivière.

— A présent, le récit de Marcel ? imposa Mlle Terron, haletante.

— Mon frère a d'abord haussé les épaules, dédaignant ces charges absurdes, puis, en face de telles coïncidences, il a donné les explications que voici :

Par pitié pour ce malheureux infirme, condamné, malgré sa terreur, à se laisser entourer par les replis d'un serpent, à chaque représentation, mon frère, qui l'avait rencontré sur la rive, prêt à laisser échapper l'animal captif, qu'il allait jeter à l'eau, a aidé le saltimbanque à noyer le reptile dans un double but de compassion et de sécurité, puis, comme le malheureux être pouvait, à son retour, se trouver exposé à un terrible châtiement, Marcel lui a promis d'indemniser son maître qui, par le fait, était lésé, jugeant que, si peu estimable que fût ce saltimbanque, il avait droit à une compensation.

Mon frère a tenu immédiatement parole, il a envoyé cinq cents francs, je crois, promettant d'en remettre autant si on lui amenait un petit chien que le bossu Ragel dressait et présentait sur la scène, et qu'il aimait comme on aime le seul être qui vous témoigne de l'affection... Il redoutait que la pauvre bête ne fût maltraitée cruellement après sa disparition. Marcel me l'avait fait remarquer un jour en tra-

versant l'esplanade ; le malheureux animal faisait pitié, tout tremblant, l'air affamé.

Claude s'était levée avec précipitation, et, saisissant la corbeille dans laquelle Funny était étendu, l'apporta à la jeune femme.

— C'est bien lui ! s'écria Agnès en caressant doucement la petite tête brune tandis que Funny fixait sur elle ce bon regard douloureux du chien qui souffre et semble implorer un soulagement de l'humanité.

En quelques mots, Mlle Terron mit Agnès au courant de la découverte qu'elle avait faite du corps ensanglanté de Funny.

— C'est vous, Claude, qui avez accompli la volonté de mon frère en sauvant ce pauvre petit chien !

Ce simple incident ramenait de nouvelles larmes dans les yeux de la jeune femme.

— Et le bossu, où est-il ? que dit-il ? interrogea Claude vivement.

— Mon frère l'avait ramené à la maison et ensuite l'a fait conduire à l'une de nos métairies ; c'est là que la police l'a arrêté. On n'a pu obtenir de lui que de vagues explications, tant son effroi était grand.

— Mais le saltimbanque a dû attester la disparition du serpent et montrer la somme envoyée par Marcel ?

— Une véritable fatalité nous poursuit ! Cet homme a quitté le champ de foire pendant la nuit, à la suite, dit-on, d'une panique causée dans sa baraque par la fuite du serpent. Certaines gens même affirment avoir vu le reptile se glisser sous les lanquettes de la salle.

— On retrouvera cet homme ! s'écria ! Claude, son témoignage est si important ! A peine eut-elle prononcé ces mots que

ses lèvres se plissèrent amèrement : l'honneur de Marcel Pieyrat dépendait aujourd'hui du témoignage d'un forain, d'un saltimbanque ! Elle laissa tomber ses mains et les joignit en un geste suppliant.

— Mon Dieu, prononça-t-elle, la voix plus haute et plus nette, aidez-nous ! car nous nous aiderons !

Agnès reprit :

— Il y a un autre homme qui a été témoin de cette étrange scène, et qui, placé comme il l'était, a certainement vu, lui aussi, affirme mon frère, le serpent se dérouler hors de la couverture, car il pêchait sur la rive opposée... Comme j'ai été trompée par de faux pressentiments, lorsque, avant-hier, au Mas Rignac, je vous disais de vous méfier de Pascal, c'est son témoignage qui peut réduire à néant l'atroce et stupide accusation portée contre mon frère !

Claude avait bondi en poussant un cri étouffé.

Tout l'accablait ! C'en était trop !

Elle avait fait disparaître l'homme qui pouvait arracher Marcel à l'opprobre !

Agnès, épouvantée, la saisit dans ses bras.

— Pourquoi ce désespoir ! ma très chère ? Envoyez au plus tôt Pascal faire sa déposition.

— Pascal n'est plus ici. Je l'ai chassé ! murmura-t-elle accablée, en retombant sur son siège.

Agnès se tordit les mains.

— Oh ! par pitié, faites-le revenir en hâte !

Claude se redressa :

— Je le retrouverai, dit-elle, l'oeil sombre et la voie résolue.

XII

En apprenant la terrible nouvelle de

l'arrestation de Marcel Pieyrat, le Dr Terron reçut un choc douloureux.

Depuis si longtemps, il attendait avec joie le jour où l'avocat viendrait lui demander la main de sa fille bien-aimée !

Il avait deviné le sentiment si pur, si profond, qui les unissait dans l'absolu silence de leurs lèvres !

Il savait pourquoi sa petite-fille refusait tous les partis. Il devinait la cause de l'abstention prolongée de Pieyrat... et l'en estimait davantage.

Confier Claude à Marcel, c'était la seule récompense de ses soins, la seule consolation de ses longues épreuves.

Il fallait se résigner à la laisser après lui, isolée, dans ce célibat volontaire et désormais sans fin !

Il attira Claude près de lui :

— La vérité éclatera à tous les yeux, lui dit-il, on retrouvera Flaccaud ! Le fait d'un banquier qui disparaît après une catastrophe financière est fréquent... Marcel sortira de prison entièrement lavé de cette odieuse et absurde accusation.

Claude frémit... Tant de pensées se heurtaient dans son cerveau...

Marcel accusé, prisonnier...

Il lui semblait maintenant que l'obstacle élevé entre elle et lui par les redoutables révélations de Pascal tombait tout à coup, mais devaient-ils tous les deux ajouter l'opprobre à l'opprobre ? en couvrir doublement leurs deux innocences ? fonder une famille qui serait réduite à courber la tête sous les plus injustes mépris, les sarcasmes les plus cruels ?...

Rien ne pouvait effacer la tache dont le frère de son père avait souillé son nom... Le nom de Marcel serait réhabilité tôt ou tard, et la barrière se dresserait entre eux ; cette barrière abattue, elle la relèverait de ses propres mains !

C'était là son devoir.

Saint-Meslin était troublé par cette suite d'événements. Au premier instant, l'arrestation de l'avocat avait répandu la stupeur, et de la stupeur on était passé à l'indignation. Puis, peu à peu certaines rancunes, certaines jalousies mesquines s'étaient fait jour. Quelques personnages, se piquaient d'être psychologues, approfondissaient chaque détail; en passait des suppositions aux probabilités, des probabilités aux affirmations...

L'instruction, contrairement à ce qui se passe habituellement, marchait vite. Le barreau de Limoges s'était réuni pour demander qu'on ne prolongeât pas une situation qui l'atteignait dans la personne d'un de ses principaux membres, et qu'il lui importait de faire cesser au plus tôt.

La faillite de la banque Flaccaud avait été reconnue, le banquier restait introuvable...

Les sondages faits dans la rivière n'avaient amené aucune découverte.

Tous les voituriers du pays, appelés les uns après les autres, avaient déclaré, sous serment, qu'ils n'avaient transporté M. Flaccaud nulle part.

Le passage d'un train correspondait avec le moment supposé de la disparition; l'employé préposé aux billets n'en avait donné qu'un seul, un billet de troisième classe à une femme qu'il connaissait très bien; ce qui excluait toute supposition de travestissement...

On ne trouvait aucune trace d'Akantaros, qui, pourtant, semblait devoir être facile à découvrir.

Tout simplement, le banquier avait voulu jouir de son gain inespéré et avait passé la frontière avec la caisse et l'argent envoyé par Marcel afin de tenter la fortune dans quelque tripot, après avoir liquidé tout son matériel.

La troupe, c'est-à-dire la grosse Artémise, Moineau et Divette, après avoir vendu leurs quelques oripeaux, s'étaient dispersés sans laisser de traces.

La police, d'ailleurs, n'avait pas de données certaines sur l'état civil d'aucun d'eux.

Une circonstance, néanmoins, semblait devoir exonérer Marcel de toute accusation de meurtre, c'était la faillite du banquier... Ou celui-ci s'était enfui, ou, dans un accès de désespoir, s'était tué... Il fallait le retrouver vivant ou mort... Et on le retrouverait...

A cela les accusateurs de Pieyrat répondaient que Flaccaud avait été tué tandis qu'il se trouvait à découvrir une coïncidence, rien de plus, — et que, sans nul doute, avec son habileté bien connue, il se fût remis à flot très promptement.

Cette thèse avait pour conséquence de soulever contre Marcel l'animosité de tous ceux dont les intérêts étaient lésés, en le rendant responsable de la ruine générale.

De tout cela il ressortait aux yeux de Claude que le témoignage de Pascal, le seul témoin à décharge, ferait immédiatement élargir l'accusé! Et jusqu'à présent, tous les efforts de la justice demeuraient sans résultat.

Le temps s'allongeait, s'alourdissait, pour ces deux êtres si noblement jaloux de leur honneur et de leur réputation, frappés durement et frappés à l'endroit le plus sensible.

La saison s'était avancée. Le beau ciel bleu du Limousin se striait de nuages. Les profondeurs des vallons boisés s'embaïaient de tons violacés; parfois la pluie fine et serrée revêtait toute la nature d'un voile grisâtre.

Sur les collines dévalant au-dessus de

la Vienne, les chênes roussis de teintes mordorées, à demi dépouillés, laissaient apercevoir le squelette noirci des roches en lames de sabres qui semblent enfoncées dans le sol des pentes comme des mains géantes...

Claude se prenait à aimer ces aspects dénudés et tristes, elle les préférait aux ardeurs ensoleillées du délicieux printemps de son pays, vaste jardin de prés fleuris et de bois verdoyants !

Elle ne portait plus que des vêtements sombres, deuil de ses espérances... Mais un souffle plus viril passait en elle. Jusqu'ici, ses énergies s'étaient tournées contre les écarts de son imagination ou les excès de sensibilité qui dérivait de ses sentiments ; aujourd'hui, ses énergies se condensent dans la lutte contre les événements.

Elle avait eu tout d'abord à vaincre de grandes difficultés pour remplacer dans le coffre-fort de son grand-père la somme remise à Pascal. Presque tout ce qu'elle possédait avait sombré dans la banqueroute de Flaccaud.

A elle seule le vieillard confiait ses clés mais si elle venait à tomber malade et que lui ou une personne de confiance s'aperçut de la disparition des liasses de billets de banque, ou que, tout simplement, le docteur eût voulu opérer un placement.

Un soupçon de vol pouvait atteindre les vieux serviteurs de la maison, si probes et si droits...

On accusait bien Marcel Pieyrat d'un meurtre !

Quand Mlle Terron eut achevé de faire ses calculs, elle constata qu'il ne lui restait plus rien.

Il fallait à sa disposition une somme toujours prête pour faciliter ses recherches et découvrir où Pascal se trouvait en ce moment, le faire revenir à tout prix..

Elle ne pouvait demander d'argent à son grand-père sans que celui-ci l'interrogeât sur l'usage qu'elle voulait en faire.

Claude résolut de tirer parti de son talent de peintre, sans nul souci des préjugés absurdes qui persistent encore dans quelques petites villes, chez des esprits arriérés qui voudraient voir les femmes d'une certaine classe sociale mourir de faim plutôt que de gagner leur vie.

Que lui importait la fortune, puisqu'elle n'aurait pu la partager avec Marcel ? Elle ne donna donc pas un regret aux sommes englouties dans la banqueroute de Flaccaud.

Maintenant, Claude envisageait en face sa situation.

Si Gustave Terron revenait en France, il arracherait par lambeaux les biens paternels, et peut-être devrait-elle, pour assurer le repos de son aïeul, les lui abandonner, comme on jette morceau à morceau les provisions du voyage aux bandes de loups hurlants qui parcourent les stepes arides.

Autre raison pour se créer des ressources personnelles ; d'ailleurs, il lui fallait trouver une incessante occupation qui ne laissât pas place une seule minute à l'oisiveté, l'oisiveté que, jusqu'alors, elle avait ignorée, mais qui aurait pu se glisser insidieusement dans sa vie, parce que le grand but humain lui manquait tout à coup...

Claude alla à Limoges afin d'y étudier les meilleurs moyens de vendre ses peintures.

Elle revêtit une toilette noire tout unie.

Quel contraste avec celle qu'elle avait portée lors de son dernier voyage, alors qu'elle se rendait au mariage d'une de ses parentes, entourée d'amis fêtant sa venue.

Il lui semblait qu'en l'espace de quel-

ques semaines elle avait tout perdu... Que cette robe noire austère, funèbre, symbolisait toutes ses douleurs, qu'un autre être avait pris la place d'elle-même, qu'elle subissait une déchéance...

Le mot se formula presque sur ses lèvres et la fit se redresser toute, se surélever vers les hauteurs de sa foi. On ne peut déchoir en portant la croix, quand même on succombe sous le fardeau, sur la route de l'existence.

Cette journée fut cruelle. Claude était là, tout près de Marcel, de Marcel prisonnier, souffrant dans tout son être ! Elle ne pouvait pas le voir... Que n'étaient-ils mariés ? Elle aurait pu pénétrer jusqu'à lui, soutenir son courage, lui prodiguer les paroles d'espérances, les témoignages de son affection !

Elle monta le boulevard, entra dans la rue Saint-Antoine, et, arrivée sur le champ de foire, se trouva en face du monument sombre dont les petites fenêtres grillées clignotaient en arrière des grands murs gris.

Une croix de pierre se dressait au-dessus de l'édifice.

— La croix signifie pour les coupables le repentir, pour ceux qui sont injustement accusés l'épreuve et la douleur ! pensa-t-elle.

Claude gagna lentement le trottoir qui longeait la prison où Marcel était enfermé avec des malfaiteurs ; elle posa la main sur ces murailles épaisses, comme si elle eût pu joindre la main de son fiancé et lui exprimer la fidélité et le dévouement qui survivraient aux beaux rêves évanouis, aux espoirs abolis, aux fiançailles rompues avant d'être célébrées.

Elle descendit ensuite vers l'église Saint-Michel des Lions ; deux ou trois personnes qu'elle croisa sans les remarquer se retournèrent, avec l'impression de

l'avoir déjà rencontrée, mais tout différente de ce qu'elle était aujourd'hui... Agnouillée dans le sans-tuaire, Claude répétait la même prière comme on recite le même Ave Maria sur tous les grains d'un chapelet :

— Puisque, ô mon Dieu, vous avez permis que l'honneur de ma famille soit entaché, faites-moi la grâce de lui rendre le sien !...

Dès le lendemain, elle se mit au travail, après avoir assisté à une messe matinale et accompli quelques devoirs de charité, ajoutant aux visites qu'elle faisait à ses pauvres celles que Marcel rendait à des familles miséreuses.

Parfois, tandis qu'elle priait entre les murs sombres de l'église antique, une vision passait devant ses yeux.

Un cortège pénétrait par le portail, passait devant le grand baptistère, entraît dans le chœur, tandis que retentissait une marche nuptiale.

Elle éprouvait la sensation des regards tournés vers elle, du frôlement du voile blanc couvrant son visage, puis, relevant tout à coup la tête, elle se trouvait seule. L'église était vide et l'orgue était muet.

Ses vêtements étaient noirs. L'illusion s'était évanouie, mais l'église n'était pas vide ! L'autel se dressait devant elle, la croix surmontait le tabernacle, et dans le tabernacle reposait la Victime des péchés des hommes !

Elle s'accusait de faiblesse, chassait la douce vision en ouvrant les yeux, et priait, et elle rentrait chez elle plus forte et plus résolue. Chaque jour elle décachetait avec une anxiété fébrile les lettres qui lui arrivaient de divers points et qui, toujours, apportaient la solution négative des recherches opérées.

Pascal s'était-il embarqué à l'étranger, ou bien l'avait-il trompée ? Dévorait-il

l'argent qu'elle lui avait remis, tandis que Gustave Terron demeurait dans l'enfer du bagne ?

Alors, une pitié la prenait maintenant pour le dévoyé, moins coupable peut-être que celui qui s'était servi de son nom pour exercer un odieux chantage.

A Limoges, l'affaire subissait un temps d'arrêt ; l'avocat de Marcel voyait chaque jour de nouveaux obstacles se dresser ; nul ne pouvait croire à la culpabilité de son client et de son ami, et pourtant aucun fait nouveau ne venait détruire d'accablantes coïncidences ! Marcel serait-il condamné par un jury persuadé de son innocence, mais qui, faute d'un seul témoin à décharge, serait acculé à délibérer sur une série de circonstances fatales ?... Si Flaccaud reparaissait, l'accusation tomberait d'elle-même.

L'exaspération qui grondait peu à peu dans Saint-Meslin, à mesure que l'on découvrait une nouvelle ruine, accentuait journallement le courant d'opinions en faveur de Marcel ; tous sentaient qu'il eût été la ressource suprême de ces aisés de la veille réduits à la misère.

Le Dr Terron partageait les souffrances de sa petite-fille, bien qu'une partie lui en échappât forcément ; il ne lui en parlait jamais, il savait que le silence dans lequel elle se renfermait était sa force.

La vie extérieure et sociale, si réduite qu'elle fût pour elle, déterminait l'indignation, parfois même la révolte.

Claude ne se rendait plus chez Mme Flaccaud, mais, à chaque rencontre, on abordait les deux sujets palpitants.

La femme du banquier, par les clauses de son contrat de mariage, avait moins souffert que les autres de la faillite de son mari ; toujours acerbe et profondément aigrie, elle ne pardonnait pas plus à

Claude d'avoir été jadis recherchée par Flaccaud que d'avoir été ruinée par lui.

Elle se redressait en face de sa cousine, et, mordante et incisive, affirma qu'elle croyait à la culpabilité de Marcel.

Claude avait trop d'élévation d'esprit et de délicatesse pour répondre à une cruauté par un froissement, mais elle défendait Pieyrat avec une fermeté qui ne transigeait pas...

Devant une accusation moins voilée, elle fit appel à toute sa puissance sur elle-même pour répliquer :

— Admettons que, dans un accès de violence, très en dehors de son caractère, M. Pieyrat, à la suite d'une discussion avec ton mari, l'eût frappé, il faudrait une cause à un fait aussi incroyable.

— La cause ! s'écria Mme Flaccaud, tu me la demandes à moi !

Et comme Mlle Terron la regardait, stupéfaite, elle reprit :

— Mon mari était jaloux ! Il souffrait à l'idée que tu deviendrais la femme de Marcel... Et tout le monde savait que tu allais l'épouser !... C'est la fin tragique de celui dont tu as refusé d'être la femme qui t'éclaire sur la véritable nature de l'homme à qui tu voulais unir ton sort et que toi, et bien d'autres, vouliez faire passer pour un saint !...

Etouffant un sanglot, dominant la colère qui l'étreignait à la gorge, elle jeta ce dernier trait :

— Ton orgueil est-il satisfait ? J'ai été humiliée par toi tout le long de mon existence d'épouse... Malgré les froideurs de ton attitude, les regrets persistaient... Mais le jury prononcera. Il dira que si je suis la veuve de la victime, tu es la fiancée de l'assassin !...

Claude se leva.

— Je venais près de toi chaque jour, dit-elle, pour te manifester mon affection

qu'augmentait la sympathie pour ton malheur, mais je ne puis tolérer une seconde scène de ce genre, qui est au-dessous de ma dignité et de la tienne.

Elle sortit pour ne plus revenir.

Quinze jours plus tard, Mlle Terron recevait cette missive signée de sa cousine :

« Ta présence me manque... ma chère Claude... J'ai dépassé les bornes de ma propre pensée... Ne m'en veux pas, et je te supplie de ne pas m'abandonner... »

Il en avait coûté à la jeune fille de franchir de nouveau ce seuil, de pénétrer dans cette maison dont les tristesses mornes étaient si étrangement liées aux siennes et où ses sentiments les plus intimes, les plus chers, avaient été si atrocement froissés. Cependant elle n'hésita pas... Elle pouvait faire du bien.

Après la violence de son emportement, Mme Flaccaud s'était calmée. L'adversité, qui, tout d'abord, l'avait aigrie, déterminait, peu à peu, presque à son insu sous l'influence du remords, un sentiment de compassion pour les malheureux que la faillite de son mari réduisait à la misère ; un peu de honte et pas mal de crainte s'y mêlaient.

Sans avoir le courage de sacrifier sa propre fortune, elle se décida à secourir les plus pauvres d'entre les créanciers ; n'osant le faire elle-même, elle eut recours à sa cousine.

Claude envisagea l'épreuve qui l'attendait...

Venant au nom de Mme Flaccaud, tous les gens qu'elle visiterait aborderaient le redoutable sujet, et comment serait prononcé le nom de Pieyrat, si vénéré par ceux qu'elle allait habituellement visiter ? Mais elle ne recula pas. C'était un devoir, elle l'accomplirait dans toute son éten due...

Dans la première maison où elle entra, les traces de l'aisance passée restaient encore, maintenues par des miracles d'ordre et de propreté. On lui fit voir avec fierté les vieilles assiettes de faïence qui avaient servi aux repas de tant de générations, un bahut sculpté...

— Nous les garderons tant que nous pourrons, déclara le père, mais pourrions-nous rester à Saint-Meslin ? L'ouvrage est mal payé et maintenant ma pauvre mère n'a plus ses petits revenus !

Il désignait une vieille femme assise dans un coin, et dont le visage était aussi pâle que les ailes de son barbichet.

Discrètement, Claude s'informa des nécessités les plus pressantes et remit cinq billets de cent francs.

— Nous les tiendrons en réserve ! Vous remercirez bien Mme Flaccaud, Mademoiselle, elle est à plaindre, elle aussi...

Claude respirait plus librement, aucune allusion n'avait été faite à la tragique disparition du banquier.

Chacun, d'ailleurs, semblait moins préoccupé du fait lui-même que de ses conséquences.

Dans les deux dernières demeures, ce fut une note plus accentuée.

— C'était si commode et si facile de vivre, clamait une grande créature malpropre, vêtue d'une robe et d'un corsage voyants, couverts d'ornements et de taches ! M. Flaccaud faisait de grosses rentes pour l'argent placé chez lui, et quand on lui menait de la clientèle, il donnait une prime !

Elle ne faisait plus rien, et son mari allait un jour sur deux à l'atelier. On avait du bon temps et on se nourrissait bien... A présent, il fallait travailler... On n'y était plus habitué. Ah ! si on le tenait, le meurtrier, ce Pieyrat, ce gueux qui avait mis tout le monde et les curés dedans

avec ses dévotions de zouave du Pape !

Claude se leva et plaça une enveloppe sur la table.

— Mme Flaccaud vous envoie cette indemnité, prononça-t-elle. Vous avez tort de répéter des accusations absurdes contre un homme honorable.

— Honorable ! n'empêche que la justice l'a fourré en prison, et cela parce qu'elle flairait le crime.

Mlle Terron s'éloigna en proie à une sorte de vertige...

Son fiancé en prison !... Son oncle au bagne !...

Elle avait la conviction de l'innocence de l'un, la certitude de la culpabilité de l'autre... Et leur sort était le même !

Le même !...

Dans dix années, Gustave Terron serait libre...

Quand Marcel quitterait-il la prison ?

Et tout à coup, pour la première fois, une atroce vision passa dans son cerveau.

Comment et pourquoi en sortirait-il ?..

Et de nouveau, la cingla la désespérante pensée que c'était elle qui avait hâté le départ du seul homme dont le témoignage pouvait, en renversant l'entassement des preuves accumulées, soustraire Marcel Pieyrat à l'échafaud !

Chancelante encore sous l'empire de l'émotion éveillée brutalement en elle, Claude vint frapper à la dernière porte.. Enfin, le supplice allait être terminé !

Désireuse de se retirer au plus vite, elle remit l'argent après une explication brève.

— Ah bien ! par exemple, c'était tout ? Se moquait-on ?... Le banquier Flaccaud était un voleur, sa femme une accapareuse, qui allait encore écraser de son luxe les pauvres malheureux que son mari avait ruinés... Elle se donnait des airs de générosité et faisait l'aumône aux gens

avec l'or qu'on leur avait volé...

— J'ai épargné à ma cousine une cruelle humiliation ! songeait Claude, elle ne peut relever la tête sous les reproches.

Mlle Terron était tout enfiévrée lorsqu'elle rentra.

Mardy vint au-devant d'elle, escortée de Funny, qui, en entendant la voix de la jeune fille, avait aussitôt quitté le coin du feu devant lequel il allongeait son museau sur ses pattes encore bien faibles.

Claude le prit dans ses bras et alla s'asseoir pendant quelques instants auprès de son aïeul, avant d'ôter ses vêtements trempés par les premières neiges...

Les doigts effilés de la jeune fille, les doigts tremblants du vieillard se rencontrèrent sur la chaude fourrure dans le même geste caressant.

XIII

Marcel Pieyrat avait obtenu qu'un ami lui fit passer d'importants documents historiques régionaux traitant de la question sociale et ouvrière sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, et travaillait assidûment.

— Qui sait, pensait-il parfois, si la Providence ne m'a pas envoyé là pour le plus grand bien de tous ceux qui auront quelque profit à tirer de mes études ? Dans ma vie courante, je n'aurais jamais réalisé une solitude si complète, un repos si absolu.

Et la pensée lui vint d'ajouter à son oeuvre plusieurs chapitres traitant de l'influence des répressions sur les caractères qui nécessiterent de nouvelles recherches et un nouveau labeur.

Albert Max avait été autorisé à voir son beau-frère une fois par semaine.

Marcel l'interrogeait longuement au sujet de Claude Terron.

Cette partie de leur entretien était devenue pour le jeune médecin, presque un supplice.

Ni lui, ni Agnès n'étaient retournés à Saint-Meslin, et il ne voulait pas avouer au prisonnier combien leur eût été pénible tout voyage au pays natal... avant sa complète réhabilitation.

Pieyrat s'étonna d'abord, puis s'alarma de ne recevoir aucune lettre de Claude..

— Elle ne peut croire à ma culpabilité disait-il.

Tyès sincère, Max affirmait que l'ombre d'un soupçon n'avait jamais traversé l'esprit de la jeune fille.

— Est-ce par un excès de délicatesse ? S'imaginerait-elle que, parce qu'elle a perdu sa dot dans la faillite de ce malheureux Flaccaud ? Mais non ! elle me connaît trop bien, et ne serait-ce pas se contredire elle-même ? Ne m'a-t-elle pas reproché de n'être pas venu à elle quand j'étais pauvre, elle riche... Nulle question d'argent ne peut s'élever entre nous ! Mais pourquoi ne m'adresse-t-elle pas quelques lignes ?

Albert parlait de temps à autre d'une lettre de Claude reçue par Agnès... Si courtes, hélas ! ces missives, dans lesquelles Mlle Terron s'imposait une excessive réserve et ne laissait échapper qu'un peu de son intime souffrance.

Elle ne deviendrait jamais la soeur de Max et d'Agnès, et dans chaque billet s'annonçait plus brève et plus découragée l'immense peine de constater que Pascal restait introuvable.

— Qu'y a-t-il donc entre sa générosité et mon malheur ?

Telle était la question que Pieyrat se posait sans cesse quand il n'était pas absorbé par son travail... Et le tourment qu'il éprouvait lui rendait le labeur plus doux par l'oubli momentané...

Ecrire lui-même ! Non, il ne le voulait pas... Ce serait s'imposer à la pitié de la jeune fille et c'était sa tendresse qu'il voulait.

Max avait été autorisé à visiter également le pauvre bossu.

— Si je n'étais pas la cause de tout, Monsieur, lui dit celui-ci en sanglotant, je ne me plaindrais pas, puisque vous m'assurez que mon pauvre petit chien est en bonnes mains. Ici, je mange et je ne porte pas de fardeaux qui me font craquer les os ! On ne se moque pas de moi !... Mais savoir M. Pieyrat accusé, prisonnier, voilà ce qui me fait pleurer jour et nuit... Et je répète tout le temps qu'il n'est pas coupable, ni moi non plus ; les geôliers répondent que cela regarde le jury et les juges et que cela ne les regarde pas !

L'avocat de Marcel avait obtenu le renvoi de l'affaire à la session suivante, dans l'espoir qu'un fait nouveau se produirait, réapparition de Pascal ou de Flaccaud lui-même.

Et les jours s'ajoutaient aux jours, plus longs à s'écouler.

Agnès, si gaie, si enchantée de la perspective de sa vie nouvelle, se tenait à l'écart du régiment et de ses amies, ne faisant aucune visite, souffrant pour Albert, plus qu'Albert lui-même, de cette situation si pénible, si délicate.

Alarmée du laconisme de Claude, elle redoutait qu'au jour de la délivrance une immense déception ne se préparât pour son frère, auprès de laquelle, la terrible épreuve qu'il subissait n'eût rien été... Et Claude, parfois oubliant l'"obstacle" qui la séparait à jamais de Marcel, l'esprit tendu vers le but actuel : retrouver Pascal occupée par les démarches qu'elle faisait faire avec une inlassable persistance, éprouvait tout à coup une secousse douloureuse, un réveil atroce, en se souve-

nant qu'au jour où ses efforts seraient couronnés de succès, elle devrait briser le coeur de celui qu'elle aimait, et qu'elle préparait peu à peu à le voir s'écarter de sa route, disparaître de sa vie, par ce silence envers son infortune qu'elle s'imposait et qui la martyrisait elle-même.

La date fatale se rapprochait qui inutiliserait tout effort...

Elle n'ignorait pas que si l'honneur d'un homme peut être perdu en l'espace d'une seconde, il faut des années pour effacer la fêtrissure aux yeux de la société.

Elle redoublait ses prières et l'offrande de sa douleur.

Un matin, tardis que Claude préparait ses couleurs, Mardy vint la chercher avec un air mystérieux ; puis, quand elle l'eut emmenée dans le vestibule :

— Mademoiselle, aviez-vous de graves raisons de renvoyer Pascal ? interrogea-t-elle avec cette familiarité que les vieux serviteurs apportent dans leur dévouement.

Claude pâlit, puis une lueur d'espoir l'envahit.

— Sans cela, je ne l'aurais pas renvoyé d'un instant à l'autre ! répondit-elle.

— Avez-vous quelque chose à craindre de lui ?

Les mains de Mlle Terron se joignirent. N'avait-elle pas tout à espérer !

Elle affermit sa voix :

— Pascal est, pour M. Pieyrat, un témoin à décharge, prononça-t-elle. Je dois aider à son retour de tout mon pouvoir.

— Eh bien ! Mademoiselle, Jacquet, le garçon de métairie du Peyradoux, est en bas ; il causait avec Arsène et disait avoir vu Pascal, il y a deux jours.

— Où cela ?

— Dans le Lot... Il était allé au mariage de son cousin...

— Lui a-t-il parlé ?

— Il ne me l'a pas dit...

— Fais-le venir ! s'écria Mlle Terron.

Jacquet pénétra dans le vestibule. Il préférait sans doute la conversation d'Arsène à celle de "Mademoiselle" car il paraissait fort contrarié d'être appelé ainsi, et chercha à abréger l'entretien et à le réduire au plus complet laconisme.

Après avoir répondu par oui ou non aux questions adressées, il se dérida un peu.

— Et autrement, Mademoiselle, je n'ai pas grand'chose à vous dire ! Savoir si c'était Pascal... je n'en doute guère pourtant, mais je ne me sens pas disposé à le jurer, car je n'aimerais pas à m'expliquer en justice.

— Vous expliquer en justice ? reprit vivement Claude, et pourquoi ?

Jacquet secoua la tête mécontent d'avoir eu la langue si longue ; puis réfléchissant que Mlle Terron ne répéterait pas ce qu'il disait, il ajouta plus bas :

— Les vols ont recommencé dans l'église de Rocamadour !

— Pascal était donc dans les environs de Rocamadour ? Comment l'avez-vous vu ?

— C'est tout simple, Mademoiselle, j'ai été à la noce d'un de mes cousins à Gramat ; je traversais les Causses pour aller voir un vieux parent qui habite Rocamadour ; j'ai aperçu un homme qui marchait à travers la lande j'ai pensé : c'est Pascal, plus laid et plus barbu !

Il regardait autour de lui comme s'il avait eu peur qu'on le vît...

— Vous n'en savez pas davantage ? interrogea Mlle Terron.

— Non, Mademoiselle.

— C'est bien, je vous remercie.

Jacquet se retira en se demandant s'il n'avait pas trop parlé.

Claude gagna le fond du jardin et marcha de long en large dans l'avenue.

Pascal était là ! il pouvait porter le témoignage attendu qui détruirait la fable absurde et mensongère qui transformait un homme d'honneur en criminel. Mais Pascal était soupçonné de vol, quelle valeur aurait ce témoignage s'il était lui-même arrêté et conduit en prison ?

Il devait se tenir constamment sur le qui-vive ! Il échapperait aux gendarmes si on les mettait sur sa trace...

Après avoir mûrement réfléchi, Claude résolut de ne pas livrer cette piste à la police et d'agir promptement et sans bruit.

La première chose à faire était de mettre au courant de cette révélation Agnès et son mari, et de leur demander de l'accompagner à Rocamadour...

Elle avertit son grand-père en lui promettant de faire savoir de suite si son absence devait se prolonger.

Une rougeur couvrit ses joues lorsque le vieillard lui dit :

— Je devine le but de ton pèlerinage à Rocamadour que le ciel t'exauce, que Marcel recouvre sa liberté et que vous soyez bientôt l'un à l'autre.

Avait-elle donc laissé croire à son aïeul que le seul but de son voyage était un acte religieux ?

Elle ne pouvait le détromper, mais, avec une ferveur nouvelle, Claude plaça son entreprise sous la protection divine.

En descendant du train, Mlle Terron se rendit promptement chez Agnès. Un premier contretemps l'attendait.

Albert était parti la veille : le régiment ayant mobilisé à l'improviste, sa femme ignorait à quelle heure il reviendrait.

Dès les premiers mots d'explication, Mme Max avait bondi. Du découragement le plus complet elle passait immédiatement à la réalisation d'une espérance.

Il lui semblait déjà que son frère était sauvé. Elle voulut partir immédiatement.

— Pourrons-nous agir seules, ma bien chère ? fit observer Claude, plus réfléchie et calculant plus exactement la portée et la conséquence de chaque action.

— Albert nous rejoindra ! Mais nous pourrons déjà nous informer, nous rendre compte ! Nous prierons donc le sanctuaire et cela nous aidera à attendre...

Nous serons plus calmes à présent, il me semble que je ne pourrais rester ici une minute de plus !

— Mais Albert ne sera-t-il pas mécontent que vous partiez sans lui ?

— Si j'étais seule, peut-être !... Mais avec vous ! D'ailleurs, il s'agit de mon frère. Vous savez Claude, ce que Marcel est pour moi ! Il a suppléé les parents que j'avais perdus ! Mieux que personne vous connaissez l'étendue de ses sacrifices pour reconstituer ma fortune. Je lui dois tout !

Eclatant en sanglots, elle tomba dans les bras de son amie.

— Oh ! ma chère, ma chère soeur ! Ne soyez pas si sage ! Il y a des instants dans la vie où les sages ont tort et où les impulsifs ont raison !

Le coeur de Claude répondait à l'appel d'Agnès.

Elle serra la jeune femme contre sa poitrine, étouffant le douloureux soupir que provoquait en elle ce nom de soeur.

— Tout ce que vous voudrez ! Tout ce qui pourra sauver Marcel.

En quelques minutes Agnès eut fait ses préparatifs de départ et envoyé l'ordonnance au quartier, avec une lettre écrite en hâte pour avertir son mari et lui demander de venir la rejoindre le plus tôt possible à Rocamadour.

Quand les deux femmes arrivèrent à la gare des Bénédictins, elles apprirent que

le train qu'elles comptaient prendre ne s'arrêtait pas à Gramat. Forcé leur fut d'attendre.

Les minutes leur paraissaient des heures ; enfin, le train entra en gare ; elles montèrent aussitôt en wagon, s'énervant de l'arrêt prolongé ; un sifflement retentissait lorsque la portière s'ouvrit brusquement, et Albert, en tenue de campagne, se précipita auprès d'elles.

— Vous faisiez une folie ! dit-il ; vous deviez m'attendre ! Mais je comprends trop votre anxiété pour vous gronder comme je devrais le faire ! Heureusement, nous sommes seuls et vous allez pouvoir me donner les détails qui manquaient à la lettre laconique d'Agnès. Le régiment rentrait au quartier comme mon ordonnance y arrivait ; j'ai pu obtenir de suite une permission et vous rejoindre à temps. Mon récit est bien court, sans doute le vôtre sera plus long...

XVI

La nuit était tombée lorsque les voyageurs atteignirent Rocamadour et gagnèrent le couvent dans lequel ils devaient trouver un abri.

Claude demeura en arrière, au bas de l'étroit couloir en pente creusé à même le roc qui forme à la fois le soubassement du château et celui de la basilique.

Elle s'appuya contre la parapet et contempla le magique spectacle qu'elle avait sous les yeux.

La lune dans son plein, les étoiles éblouissantes, projetaient une lueur incisive sur le merveilleux amoncellement de rochers, de tours, de portiques et de degrés, se détachant les uns des autres, masses grises et masses blanches, s'élançant, s'effilant ou s'élargissant sous les larges touches de lumière.

A gauche, se dressait l'ogive blanche donnant accès sur la terrasse, de plein pied avec la chapelle de Notre-Dame, qui contient des trésors amassés depuis des siècles.

Gardant l'entrée du sanctuaire, s'étendait la longue forme de granit représentant saint Amador, couché dans l'excavation où fut retrouvé son corps.

En face de la chapelle, se dressait le large coffre de bois fixé au mur, destiné à recevoir les aumônes des pèlerins, et au-dessus duquel l'épée de Roland fut suspendue jadis par les compagnons d'armes de l'héroïque pèlerin de Rocamadour.

Malgré les pensées qui lui martelaient le cerveau, Claude ne se lassait pas d'admirer ce palais de l'Arioste, surgissant au flanc de la vallée de Josaphat !

Au-dessous, elle apercevait le précipice immense que l'entassement des rochers, des monuments, des maisons reliés par d'interminables escaliers de pierre, cherche en vain à combler.

Le ravin, tout au fond, restait dans l'ombre ; de l'autre côté de la vallée, l'abrupte pente de calcaire, fendue par des lignes droites, coupée çà et là par des arbres isolés, poussant sur des plaques de gazon ras, parsemé de mousses et de fougères naines, s'éclairait en transparence sous une buée bleuâtre.

La profondeur semblait doublée par la lueur intense suspendue au-dessus des ténèbres qui emplissaient les grands creux.

Au-dessus, le rocher à pic, les hautes murailles de la forteresse sur laquelle flotte l'étendard blanc que depuis les ducs d'Aquitaine les révolutions n'ont jamais abattu.

La solennité sainte du lieu, l'ensemble saisissant de l'oeuvre de la nature sur laquelle l'oeuvre de l'homme s'était greffée s'élançant du fond de l'abîme vers le ciel

inspiraient à Claude une ferveur nouvelle.

A la vue de ce firmament si pur, elle avait la ferme confiance que la justice divine ne laisserait pas l'iniquité s'accomplir.

Elle avait perdu la notion du temps...

Albert et sa femme la rejoignirent.

— Nous devons, paraît-il, dit Agnès, aller dîner dans une auberge du village, c'est la règle de la maison. Descendons tout de suite, si vous voulez ; demain, il faudra nous lever de très grand matin.

Quelques minutes plus tard, tous trois prirent place à une petite table, non loin de laquelle deux hommes étaient assis.

Claude se trouvait être plus rapprochée d'eux, et surprit quelques mots échangés à voix basse.

Elle crut d'abord s'être trompée et avoir entendu l'écho de ses propres pensées.

Mais non, ces hommes parlaient des tentatives de vol récemment commises à Rocamadour.

— Ah ! si l'on voulait, si l'on n'avait pas peur ! murmurait l'un des deux compagnons. Qui sait où est la tanière, qui sait où gît le renard !... Mais voilà... On n'ose pas.

Claude se pencha vers Max.

— Ecoutez, murmura-t-elle.

Les deux hommes avaient saisi ce mouvement, ils se turent, échangèrent un coup d'oeil et se levèrent pour gagner au plus tôt la porte.

En une phrase laconique, Claude mit Albert au courant ; il se précipita au dehors, mais en dépit de toutes ses recherches, de tous ses efforts, il ne put retrouver la trace des causeurs, qui, sans doute, avaient opéré leur retraite dans quelque maison voisine pour ne pas avoir à répondre aux interrogations qu'ils pressen-

taient.

Le jeune homme revint lentement, découragé...

Une chance trop rapide entraîne presque toujours un mauvais début ! prononça-t-il.

Claude garda le silence. Ainsi que toutes les fois qu'un contretemps ou un malheur se produisait, elle se répétait à elle-même.

— Si j'avais fait autrement ! Si j'avais parlé quelques secondes plus tôt.

Du regret, elle passait aux reproches qu'elle s'adressait à elle-même, et dans ce mutisme qu'elle gardait, elle s'exalta jusqu'à prendre la résolution d'agir seule et immédiatement...

A peine rentrée au couvent avec ses amis, Mlle Terron en ressortit, avertissant à la porterie qu'elle resterait un peu tard dans le couloir découvert qui mène à l'église.

La soirée était singulièrement tiède pour la saison, et son manteau de voyage suffisait à donner à tout son être cette sensation de chaleur douce qui, peu à peu, amène le calme et conduit du calme au sommeil.

Tous les bruits s'évanouissaient ; le cri d'une chouette s'envolant d'une ruine pour traverser la vallée troubla l'air...

Claude, entendant le sinistre hululement, frissonna, nerveuse, enfiévrée, puis l'accès prit fin, et elle retomba dans la torpeur.

Par instants, elle tentait de la secouer craignant de s'endormir. Elle était là pour veiller, pour guetter, pour avertir !...

Et cette fois, elle n'avertirait pas trop tard !

Mais l'épuisement gagnait de plus en plus son être, ses yeux se fermaient, pour se rouvrir machinalement sans même voir l'admirable vallée dont le charme, tout

d'abord, l'avait captivée, le sommeil allait la vaincre, lorsqu'elle se dressa tout à coup ; il lui semblait entendre un bruit de pas étouffés.

La frayeur la transit, elle ne l'avait pas prévue lorsqu'elle avait entrepris cette garde vigilante.

A peine relevée, elle chancela et dut s'appuyer au mur.

Une ombre passa brusquement entre elle et l'église.

Claude distingua un homme robuste et trapu, tel que celui qu'elle cherchait... Il s'arrêta pour écouter devant l'excavation du roc, comme s'il eût redouté de voir la statue s'animer, puis sans doute, rassuré par le calme immuable des choses de pierre, il s'élança, s'accrocha aux sculptures de la chapelle et commença à se hisser à la force du poignet.

Il tourna la tête, la lumière blanche et crue d'un rayon de lune tomba d'aplomb sur lui.

Claude eut peine à retenir le cri de déception qui lui montait aux lèvres

Ce n'était pas Pascal.

Un nouvel effroi la glaça toute.

A quoi bon s'exposer sans résultat ? Elle ne songea plus qu'au moyen de remonter le couloir sans être vue, lorsque, revenue de son saisissement, elle songea que cet homme s'apprêtait à commettre un sacrilège, et, sans calculer les risques auxquels elle s'exposait, elle s'élança en avant pour jeter un cri d'alarme ; en ce moment elle se heurta contre un autre homme qui, d'un mur, bondissait sur la terrasse et qui s'arrêta net.

Cette fois, c'était Pascal.

Claude, à présent, était pleinement dans l'action, toute terreur avait disparu.

Elle craintive, énervée tout à l'heure, avait maintenant l'œil en flamme ; debout sur les marches qui conduisaient du

parvis à l'église, semblant défendre l'entrée du sanctuaire, elle produisit sur Pascal l'effet d'une apparition...

Il ne put réprimer un mouvement d'effroi, mais comme il esquissait un geste de fuite :

— Restez ici ! cria-t-elle, la voix profonde chargée d'autorité.

Alors, brutalement, Pascal s'élança en avant, la saisit par le bras et la poussa dans un rayon de lumière plus intense.

— Mademoiselle Terron ! cria-t-il.

Toute crainte du surnaturel avait disparu ; il gouailla, pour se venger de la peur qu'il avait ressentie :

— C'est aimable à vous de vouloir me retenir auprès de vous. Il y a quelques mois vous étiez pressée de me voir partir.

Claude réprima un frisson, et surmontant sa répugnance :

— Je vous ai fait chercher de tous côtés, dit-elle.

— Et pourquoi donc ?

— Il faut que vous comparaisiez comme témoin dans une affaire criminelle. C'est moi qui vous ai envoyé au moment où votre témoignage pouvait sauver l'honneur d'un homme, c'est à moi de vous rappeler.

— J'aurais cru qu'il s'agissait de l'honneur d'une famille ! prononça le misérable avec un ricanement insultant.

Claude, blême, reprit :

— Dès demain, il faudra vous présenter devant le juge l'instruction de Limoges. Vous raconterez ce que vous avez vu dans la matinée du jour qui a précédé votre départ de Saint-Meslin, tandis que vous pêchiez au bord de la Vienne.

— Ah !... Et qu'ai-je donc vu qui vous intéresse ? Je ne tiens pas à me mêler des affaires des autres... Un truc pour me faire pincer et rattraper votre argent, n'est-ce pas ?

... Vous ne me demandez seulement pas des nouvelles de votre oncle, et si j'ai de lui un reçu en bonne forme... Cela vous est égal ? Eh bien ! vous ne le saurez pas ! Vous ne pourrez point m'accuser de chantage... Vous n'avez pas de preuves. Seulement, je ne vous croyais pas si rouée ! Ce n'est pas très honnête de m'avoir filé comme cela, Mademoiselle Terron.

— Je n'ai pas cherché à savoir ce que vous avez pu faire depuis que vous avez quitté la maison de mon grand-père. Je veux seulement que vous alliez dire la vérité sur le cas de M. Marcel Pieyrat accusé d'avoir précipité dans la Vienne le corps de M. Flaccaud.

— Ah ! ah ! on l'a accusé de cela ! Lui aussi ! Les bonnes familles de Saint-Meslin produisent d'extraordinaires rejetsons ? Et qu'en sais-je, moi ?

— Vous savez ce que contenait l'enveloppe de laine blanche projetée dans la rivière...

— On dirait que vous le savez aussi ! Racontez-le vous-même au juge d'instruction ! Je n'aime pas à perdre mon temps avec la justice !

Claude se contenait, sentait qu'il fallait tout sacrifier au salut de Marcel, et tandis que le regard de Pascal fouillait tous les coins obscurs pour y découvrir son compagnon, elle reprit, insistant :

— Faites votre déposition, contez avec tous les détails les plus précis le fait étrange dont vous avez été témoin... Vous ne serez pas inquiété.

Ces derniers mots brûlèrent ses lèvres loyales...

— Je ne serai pas si indiscret que cela. Non et non !

Il eut un mouvement de recul. Claude vit qu'il allait lui échapper, et ne ménageant plus rien, le désespoir triplant ses forces, elle le saisit aux poignets.

— Ah ! ça, vous m'ennuyez à la fin, rugit le bandit. A l'aide, camarade ! C'est qu'elle tient rude, la mâtime, mais je m'en débarrasserai.

La voix de Claude domina ce hurlement.

— Je vous livrerai à la justice...

Puis, dans un dernier sursaut, crispant ses doigts sur les doigts qui déjà glissaient entre les siens, elle jeta comme un appel suprême le nom d'Albert Max...

Ce cri fut si perçant, si pénétrant, que le jeune homme l'entendit dans son premier sommeil. Sans avoir l'exacte perception des faits, il se vêtit en hâte, et, saisissant son revolver d'ordonnance, se précipita au dehors...

Lorsqu'il eut franchi le couloir, il aperçut Claude à demi terrassée, mais luttant encore contre un homme qui la maintenait d'une main et cherchait à l'étrangler de l'autre...

Le complice avait disparu...

Le revolver était déchargé ; d'ailleurs, Max n'eût pu s'en servir qu'en risquant d'atteindre celle qu'il voulait secourir. Saisissant l'arme par le canon, il s'élança vers l'agresseur et lui asséna sur l'épaule un coup si violent que le bandit lâcha prise et roula sur le sol.

— Saisissez-le, c'est Pascal, clama en se redressant Mlle Terron.

Dans une course rapide, elle descendit les degrés et alla frapper à la demeure des gardiens.

Deux minutes plus tard, l'un d'eux venait aider le docteur à emporter le blessé, tandis qu'un autre, faisant tourner sur ses gonds la lourde porte, courait prévenir la gendarmerie.

XV

Les assises allaient s'ouvrir... Pascal avait été conduit à la prison de Limoges

par le même train qui ramenait Claude Terron, Agnès et Albert Max.

Accusé et témoin tout ensemble, Pascal avait été très affirmatif dans ses réponses au juge d'instruction et avait narré dans ses détails la noyade du serpent.

Néanmoins, le docteur était inquiet ; la déposition de l'ancien cocher ne serait-elle pas combattue par le ministère public ? Le témoignage d'un homme pris en flagrant délit pouvait-il être accepté comme valable ? Puis, certain regard louche, sournois, haineux, que lui avait lancé Pascal en le croisant dans le corridor du juge d'instruction, lui inspirait d'indéfinissables craintes.

Albert Max n'en laissait rien deviner à sa femme, qui chaque jour, tenait Claude au courant de ce qui se passait.

Mlle Terron en était arrivée au point le plus douloureux de ses longues souffrances morales ; à présent, la surexcitation des recherches anxieuses était tombée, sa tâche était accomplie ; elle demeurait faible, épuisée, avec, devant elle l'anéantissement de ses humaines espérances.

Marcel serait acquitté, elle n'en doutait pas ; il lui devait en partie, croyait-elle, sa liberté, puis, après, ce serait fini entre eux... à jamais... elle se tiendrait dans la morne obscurité du renoncement... tandis que lui suivrait sa route et que peut-être plus tard, une autre occuperait près de lui la place qu'il lui avait destinée...

Parfois, Claude prenait sa tête dans ses mains, et cette femme si forte si vaillante, se mettait à sangloter ; ses sanglots étaient sourds, comprimés, terribles, malgré la prière résignée qui, s'élevant de son cœur, montait à ses lèvres, et la force morale ne pouvait plus triompher de la faiblesse physique.

La veille des assises, Claude reçut une dépêche d'Albert Max qui lui demandait d'arriver immédiatement.

Le matin même, il avait eu connaissance des résultats de l'enquête faite dans "la tanière" de Pascal, excavation à ras de terre, à demi fermée par un mur en pierres sèches, et que la terreur inspirée par ses occupants avait défendue contre la curiosité publique.

Le complice de Pascal, témoin de la scène qui s'était passée entre celui-ci, le docteur et Mlle Terron, avait pris la fuite ; les gendarmes trouvèrent donc "la tanière" exactement dans l'état où Pascal l'avait laissée en partant avec son compagnon pour tenter un nouveau coup de main contre le sanctuaire de Rocamadour. Dans un trou, recouvert d'une grosse pierre, on avait mis la main sur un paquet composé de papiers gris, entassés les uns sur les autres et solidement ficelés ; au milieu une liasse de billets de banque de mille francs était cachetée.

Cà et là, épars, on trouva les débris de rapines récentes, vols en nature, objets et victuailles.

Les victimes de ce pillage attestèrent que jamais aucune somme ne leur avait été dérobée.

D'où provenait cette fortune ? Lorsque Pascal fut interrogé, loin de nier, il s'en déclara nettement possesseur.

— Où avez-vous dérobé ces billets de banque ? demanda le juge d'instruction.

Pascal répondit, ironique :

— Nulle part ! On me les a donnés...

— Qui vous les a donnés ?

— Une dame.

— Quel est le nom de cette dame ?

— Quant à cela, c'est un secret entre elle et moi !

— Vous le direz.

— Je ne vous le dirai pas ! Une affaire

et une autre affaire sont deux affaires différentes ! Vous pouvez me poursuivre parce que je me suis approprié, sans demander l'autorisation des possesseurs, quelques objets, mais vous ne pouvez pas me condamner pour avoir accepté un don gracieusement offert.

Puis regardant le juge d'un air sournois :

— Il ne faut jamais révéler au grand jour les secrets de famille, mon président ! Je vous appelle mon président, parce que l'on est toujours content de monter en grade ; mais je sais bien que vous n'êtes pas plus président que moi !...

— Que signifie cette attitude ? Il y a au dossier une lettre de M. le Dr Terron, qui, après avoir déclaré ne rien avoir à vous reprocher au sujet de la probité, ajoute que vous étiez très taciturne.

— J'ai été taciturne chez le Dr Terron parce que j'avais peur de dire quelque chose qui me fit mettre à la porte... Tandis que je sais bien que vous, vous ne m'y mettez pas ! Il y aurait trop de gens attrapés si je bavardais, même avec vous ! Il ne faut jamais embrouiller les affaires des autres par des racontars, surtout quand elles ne sont déjà pas trop claires.

— Pourquoi êtes-vous parti de chez M. Terron ?

— Parce que Mademoiselle m'a renvoyé !

Un trait de lumière passa dans l'esprit du juge.

— N'est-ce pas alors que vous avez dérobé cette somme ?

— Nullement... Mais enfin, puisque vous tenez à tout savoir, à pénétrer les secrets de famille et que vous m'accusez injustement, je vous dirai la vérité. C'est Mlle Terron elle-même qui m'a fait don de cette somme.

Le juge perdait maintenant tout le fil

de cette étrange affaire. Rien n'avait démenti les bruits qui couraient d'un projet de mariage entre Pieyrat et Mlle Terron... Celle-ci aurait acheté à "prix d'or" le silence du seul témoin à décharge.

Et comment aussi expliquer l'agression de Pascal contre la jeune fille. Une seule explication était possible ; il avait voulu tenter un chantage.

Le magistrat se tourna vers le coupable et imposa :

— Rappelez exactement vos souvenirs ; la question que je vais vous poser est de la plus haute importance. Tâchez d'y répondre nettement. Dites-moi la date exacte du jour où Mlle Terron vous a remis cette somme.

Pascal feignit de ne pas se rappeler tout de suite ; il cherchait, la tête à demi renversée, comptant sur ses doigts, murmurant des phrases entrecoupées, puis tout à coup, avec un regard de méchanceté triomphante :

— J'y suis ! s'écria-t-il, Mlle Terron m'a certainement remis l'argent en question le soir du jour où M. Pieyrat et le bossu ont jeté le paquet à l'eau... Je suis parti dans la soirée qui a suivi la noyade.

Il ferma à demi les yeux, jouissant de ce coup de théâtre, préparé de longue main, et de l'agitation du magistrat à cette révélation.

Le juge insista.

— Vous allez me déclarer dans quel but cette somme a été remise entre vos mains par Mlle Terron.

— Quant à cela, non ! s'écria Pascal en levant les yeux au plafond. Je lui ai juré de ne jamais le dire et je lui tiendrai parole ! Je n'en parlerai pas, d'ailleurs, c'est assez, je ne me sens pas bien.

Il marmota entre ses dents :

— Elle n'avait qu'à se tenir tranquille !

L'incident était clos. Pourquoi se mêler de mes affaires ?

Et, suivant intérieurement le fil de sa pensée :

— Ce que c'est que de me flanquer des coups de crosse derevolver ; en voilà un médecin qui s'entend à démolir ses patients... Mais je suis bien vengée, car tous ces gens-là se tiennent. Il n'en a pas fini avec son beau-frère, ce satané docteur... Et cette demoiselle qui court après moi pour m'empêcher d'augmenter la forte somme dont son très estimable oncle ne verra jamais un sou, avec ce trésor qui ne sert à personne, sera bien obligée de tout dire au juge, où devant le tribunal et de raconter à quel sujet elle a acheté mon silence ! Qu'elle tire son fiancé de la mare stagnante où il se débat en pleine vase ! A mon tour de leur asséner à tous les deux des coups de trique sur la tête ! Je suis pincé, mais je les roule tous !

— Vous ne voulez pas parler ? interrogea de nouveau le juge d'instruction. Vous rendez, de mauvaise qu'elle est, votre affaire détestable ! Vous auriez tout avantage à éclairer la justice.

— Je ne suis pas assez vaniteux pour croire cela ! mon président.

— Trêve d'échappatoires et de plaisanteries...

— Je voudrais bien savoir par où je pourrais m'échapper, et ensuite comment vous pouvez croire que j'ai envie de plaisanter quand ma tête est en jeu !

— Vous la risquez par vos dérobades !

— Mon président, je vous ai dit que je n'étais pas bien portant. J'ajoute que je ne répondrai plus un seul mot... Mes forces m'abandonnent...

Effectivement, Pascal était très pâle et semblait défaillir. Toute instance pour aujourd'hui eût été inutile ; le juge d'instruction le fit emmener, et, aussitôt

qu'il fut seul, prit sa tête entre ses mains cherchant à coordonner ses idées.

— La somme versée par Mlle Terfon l'a donc été dans un double but, pensait-il ; acheter à volonté ou le silence ou le faux témoignage ? Tout d'abord, elle a fait disparaître cet homme parce qu'il avait tout vu... Puis elle a reconnu qu'il pouvait constituer au contraire, un témoin à décharge. L'argent servant à payer le départ immédiat souderait le mensonge. Elle et le beau-frère de l'accusé ont donc alors mis tout en oeuvre pour retrouver cet extraordinaire serviteur, et l'ont surpris en plein acte de banditisme. La connexité de ces deux affaires embrouille tout... Enfin, j'ai pu amener ce Pascal au seuil des demi-aveux... Il est naïf. Et en ne le brusquant pas, j'obtiendrai de lui tous les éclaircissements dont j'aurai besoin. Aux autres, à présent !

Un quart d'heure plus tard, Albert Max était appelé dans le cabinet du juge. Le récit que lui fit celui-ci le stupéfia... Il sentait qu'un coup redoutable était porté à la défense et que, sous les apparences polies, l'attitude du magistrat qu'il avait déjà vu à différentes reprises paraissait favorable à la cause de Marcel ; cependant, avec un semblant de cordialité, tous deux tombèrent d'accord sur ce point : la présence de Mlle Terron était indispensable.

Claude arriva le lendemain à Limoges et se rendit au Palais, où une nouvelle inattendue lui fut aussitôt communiquée.

Pascal avait été pris de fièvre durant la nuit ; les douleurs causées par le coup de crosse du revolver de Max avaient augmenté au point de ne lui permettre de faire aucune mouvement.

Après avoir ainsi exposé la situation, le

juge ajouta, s'adressant au jeune médecin :

— Il paraît que vous n'avez pas la main légère...

Albert regarda froidement.

— Veuillez m'excuser, Mademoiselle, reprit le magistrat en se tournant vers Claude avec une excessive déférence, comme pour mieux faire remarquer l'intention qu'il avait eue d'être désagréable envers son compagnon. J'aurais voulu vous épargner l'entrée dans ce triste lieu... mais je dois vous confronter avec l'accusé dès aujourd'hui, et, puisqu'il ne peut pas venir dans mon cabinet, force m'est de vous mener à l'infirmerie de la prison.

Claude tressaillit toute ; ce mot de "prison" évoquait en elle tant de sentiments de désespoir, de révolte et de regrets !

Elle se trouva si faible qu'elle fléchit et dut, en sortant du cabinet du juge, prendre le bras d'Albert Max. Ils se rendirent tous deux ensemble au Champ de foire. Les lèvres comprimées, Claude pénétra sous la voûte.

En longeant un couloir, le docteur lui désigna d'un geste une porte close.

Elle devina.

Tremblante, elle faillit tomber. Il fallait boire le calice jusqu'à la lie... C'était en renonçant à Marcel qu'elle lui témoignait son estime et sa fidèle affection !

Un instant plus tard, elle se trouvait en face de Pascal, qui la regarda, railleur et féroce, les yeux brillants de fièvre.

Le terrible réalisme de l'affaire s'empara dès lors de l'esprit de Claude.

Le magistrat prit la parole :

— Pascal déclare, dit-il, ne pouvoir révéler pour quelle cause vous lui avez remis trente mille francs au moment où il est sorti de chez vous, étant lié par un serment ; c'est à vous, Mademoiselle, de

l'en délier, à vous de parler...

Claude porta la main à son front ; un vertige s'emparait d'elle avec une telle force qu'elle perdit, pendant un instant, la conscience de l'endroit où elle se trouvait.

Le juge, en répétant sa question, la rappela à elle-même... Et, lentement, elle prononça :

— Ne suis-je pas libre, Monsieur, de disposer de ce qui m'appartient sans en rendre compte à la justice ? Si, pour des raisons particulières, j'ai dû chasser cet homme dont je connaissais la misère, n'étais-je pas en droit de le mettre au-dessus de toute nécessité ?

— Sans entrer plus avant dans les choses qui vous concernent, Mademoiselle, permettez-moi de vous dire que ceci est étrange, répondit le juge. Vous avez fait don d'une somme réellement exorbitante à ce domestique chassé par vous, il est vrai, mais qui était assez jeune et assez vigoureux pour travailler. Ce don ne peut être qualifié d'indemnité.

Max, les lèvres serrées, écoutait, lui aussi, ne comprenant pas ; de terribles alarmes passaient dans son esprit.

Le juge d'instruction continua :

— Permettez-moi d'aller plus loin, Mademoiselle, et de vous faire observer que Pascal est à la fois témoin et accusé... Or, par une coïncidence inexplicable, il a reçu la somme énorme que vous convenez lui avoir versée, le soir même du jour où il a vu M. Pieyrat au bord de la Vienne. Or, si j'en crois la rumeur publique vous aviez tout intérêt à innocenter M. Pieyrat... Et... il y a des gens qui font payer cher leur témoignage... ou leur silence...

Claude restait debout, inerte, foudroyée tandis qu'Albert, au comble de l'inquiétude, la regardait, stupéfié... muet.

Si elle avait acheté le témoignage de Pascal, elle était donc certaine de la culpabilité de Marcel ?

Mlle Terron était poussée dans ses derniers retranchements. Quand elle put enfin réfléchir, elle entrevit la profondeur de l'abîme creusé autour de Marcel, abîme creusé par elle-même... Et tous ses efforts, ses recherches, les risques mortels qu'elle avait courus, tout venait échouer là, misérablement...

A présent, il lui fallait choisir, ou perdre Marcel ou divulguer le honteux secret de famille qui empoisonnerait les derniers jours de son aïeul. Elle savait ce que deviendrait ce secret livré à la curiosité et à la malignité publiques...

Elle interrogea sa conscience, écouta l'inspiration de la droiture et de la justice.

Haute, fière, elle se redressa, et, sans hésiter, car elle sentait qu'un seul moment de tergiversation lui ôterait sa force et sa dignité :

— J'ai remis, prononça-t-elle, entre les mains de cet homme trente mille francs, et cela au moment même qu'il a indiqué

Elle s'arrêta pour reprendre sa respiration, car elle étouffait. Le geste et la voix saecadés, elle continua :

— Le jour même où, cédant à un mouvement de compassion, M. Pieyrat aidait le malheureux bossu à se libérer du supplice qui lui était imposé et épargnait à tous d'inutiles terreurs. Pascal s'est révélé à moi comme le détenteur d'un secret de famille que je devais cacher à mon grand-père pour la paix de ses vieux jours... J'ai cédé devant un chantage que je m'abstiens de qualifier puisque j'en ai accepté les conséquences matérielles. Une des conditions que j'ai imposées était un éloignement immédiat. Aujourd'hui je déclare qu'en apprenant que Pascal avait

vu de la rive opposée de la Vienne, M. Pieyrat et le bossu jeter le serpent à l'eau, j'ai tout fait pour le retrouver, parce qu'étant la cause de la disparition d'un témoin à décharge, je devais contribuer à son retour. Je n'ai pas besoin de revenir sur ce qui s'est passé à son retour. Je certifie seulement que cet homme n'a pas menti en affirmant que les trente mille francs dont il était possesseur lui avaient été remis par moi...

Un sourire méchant passa sur les lèvres de Pascal.

— Vous défendez ma véracité, Mademoiselle ! dit-il, mais ce n'est pas désintéressé de votre part ! Que diriez-vous, si à présent, je déclarais comme les deux jardiniers de la rive droite, que j'ai vu jeter à l'eau... une forme humaine ?

— Je dirais, reprit Claude avec mépris, que vous ne devez pas rester plus long-

— Pourquoi insulter un pauvre être malade et févreux, incapable de se défendre ? gouailla nerveusement Pascal.

— Venez, Claude, dit Albert Max, l'avis de M. le juge d'instruction est certes que vous ne devez pas rester plus longtemps ici...

Le magistrat s'inclina, en acquiesçant.

— Cette scène, prononça-t-il avec un peu de raideur dans la voix, se prolonge d'une manière pénible ; d'ailleurs, je n'ai rien de plus à attendre de cette confrontation et je comprends la hâte que doit avoir Mlle Terron de sortir d'ici.

XVI

Lorsque le Dr Max et Claude se trouvèrent sur la place, le jeune homme murmura :

— Quel est donc le secret qui peut exister entre vous et ce misérable ? j'en recevrai la confiance avec la ferme pro-

messe de ne le jamais trahir, mais il y a un danger pour vous à le partager avec ce personnage ! Vous en avez la preuve, et je pourrais dire même la preuve mortelle !

— Ce secret, mon ami, je lutterai jusqu'au bout pour le garder ; de quel droit puis-je réclamer le silence de cet homme si moi-même je parle ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est Pascal qui me l'a révélé et que je l'ai fait taire à prix d'or. Mais si j'ai voulu ce mutisme, c'est pour laisser mon grand-père vivre en repos, sinon en joie, jusqu'à ses derniers moments, et que, en raison de ce secret, je ne serai jamais la femme de Marcel.

Max s'arrêta net, cloué au sol par une nouvelle stupéfaction.

— Ah ! Claude, que dites-vous ! C'est impossible ! impossible !

D'un geste, Mlle Terron lui fit comprendre qu'ils ne pouvaient rester là sans risquer d'attirer l'attention.

— Allons chez vous, prononça-t-elle, nous pourrons y causer en liberté. Il faut que je parle à votre femme.

Ils marchèrent sans articuler un mot.

Albert sentait qu'il ne pourrait se contenir et que sa voix porterait trop haut et trop loin.

Tous deux arrivèrent enfin près d'Agnès qui les attendait, anxieuse.

En quelques mots, Albert la mit au courant de ce qui venait de se passer dans la prison et de la détermination de Claude.

Agnès l'entoura de ses bras.

— Je ne veux pas vous arracher ce secret que vous tenez tant à voiler, dit-elle mais ayez pitié de Marcel !

— C'est parce que je place Marcel si haut dans mon estime que je ne veux pas devenir sa femme ! prononça Claude très sombre.

— Claude ! Claude ! s'écria Agnès ; Marcel nous a parlé de l'entretien qu'il avait eu avec vous au Mas Rignac et de la générosité avec laquelle vous lui aviez reproché la délicatesse trop ombrageuse qui l'avait empêché de venir à vous à l'heure à laquelle les obstacles se dressaient encore entre lui et la fortune. N'allez-vous pas, vous aussi, entrer dans la même voie ?

Claude, pour toute réponse, embrassa Agnès qui reprit :

— Vous ne dites rien ! laissez-nous l'espoir, non, mieux que l'espoir, la certitude que vous vous confiez à Marcel.

Mlle Terron secoua la tête.

— Même confié à lui, affirma-t-elle, ce secret ne serait plus le mien.

Une rougeur très vive empourpra les joues de la soeur de Pieyrat.

— Vous préférez partager ce secret avec un misérable qui a voulu vous tuer ! s'écria-t-elle en proie à une inexprimable exaspération.

— Agnès ! imposa son mari.

— Oh ! pardon, pardon, Claude, je vous en prie ! implora la jeune femme. C'est que je souffre ! Oh ! ne prononcez pas un mot pour votre défense ! C'est moi, moi seule qui dois me défendre, car c'est moi qui vous ai injustement attaquée ! Mais Claude, laissez-vous persuader ! Laissez-nous espérer !

Et, tout à coup, ayant recours à l'argument suprême :

— Marcel croira que vous ne voulez plus de lui, parce qu'il a subi cet horrible emprisonnement !

— Il ne le croira pas ! s'écria Claude impétueuse, il sait que rien ne peut ébranler ma foi en son honneur, je me résignerai, mais jamais, jamais, entendez-le bien, tous deux, vous que j'aurais tant voulu appeler mon frère et ma soeur, je ne

consentirai à le placer entre ses sentiments pour moi et son devoir envers les siens et envers lui-même ! A présent, mes bons, mes chers amis, épargnez-moi !... Ne vous dressez pas entre Marcel et moi ! Je lui écrirai, je ne le reverrai pas quand l'heure de la délivrance aura sonné pour lui, je m'assombrirai pas sa joie par la déception... Vous attendrez avant de lui remettre ma lettre, vous une troublez pas votre première minute de réunion par mon souvenir, puis, ensuite, vous lui répétez que rien ne changera ma résolution et que je le supplie de me donner un grand témoignage d'estime et d'affection ; je vous charge de lui demander ceci : qu'il ne doute pas plus de moi que je ne doute de lui, et qu'il ne cherche pas à me revoir !

Agnès se jeta dans les bras de Claude en sanglotant.

— Apprendre ces choses cruelles à mon frère ! Or ! c'est trop dur ! Claude, avez-vous songé que Dieu vous créa l'un pour l'autre, Marcel et vous !

Claude baissa la tête :

— Oui, dit-elle, je le sais si bien que je l'ai attendu pendant tant d'années ! Mais nous trouverons une consolation plus tard, quand ces heures sombres seront loin, très loin, dans le passé ; l'amitié chrétienne acquise et purifiée dans le sacrifice nous restera !

Et, d'un pas ferme, Claude se dirigea vers la porte.

— Nous allons vous reconduire à la gare, dit Max vivement.

Elle l'arrêta d'un geste.

— Non, prononça-t-elle avec résolution. C'est ici que nous devons nous séparer. Au revoir !

— Je ne puis croire que tout soit fini entre eux ! s'écria la soeur de Marcel à

travers les larmes... Ils sortirent plus grands de cette épreuve ! Mais ils en sortirent unis pour toujours !

°VII

Si les fins limiers de la police lancés à la recherche de Flaccaud ne s'étaient pas attachés à l'idée que la première pensée d'un banqueroutier est de passer la frontière, ils auraient exploré peut-être avec plus d'attention certaine petite ville du Nord-Est... Depuis longtemps, Marcel Pieyrat et l'infortuné Ragel auraient été mis en liberté ; et c'en eût été fini des absurdes propos d'une partie des habitants de Saint-Meslin, soigneusement travaillés par le sorcier, qui, ne se souciant pas de se mettre en avant, suggérait sans cesse de nouvelles preuves, de plus en plus indiscutables, de la culpabilité de l'avocat.

Flaccaud finissait par trouver l'existence qu'il menait lamentable. Habitué, grâce à sa fortune et à une grande intelligence des affaires, à primer au milieu de ses concitoyens, il était pris entre le désir de refaire une situation et la crainte de trahir son identité.

Il connaissait mieux que personne l'étendue de ses malversations, le nombre de ses dupes, les faux entassés depuis des années, les pressions exercées, l'usure de ses prêts, adroitement dissimulée ; il n'ignorait pas le châtement qui l'attendait.

Son arrivée ayant passé à peu près inaperçue n'avait soulevé nul commentaire redoutable. Il risquait fort d'être remarqué dans une bourgade, et dans une grande ville la police serait plus vigilante, mieux organisée que dans le pauvre chef-lieu de canton dans lequel il s'était réfugié.

Sa fuite s'était opérée sans difficulté ;

tant d'heures s'étaient écoulées sans que l'on songeât à le poursuivre.

Il lui avait suffi de grimper le talus opposé à la gare, d'escalader la barrière, de monter à contre-voie dans un wagon de première classe et de descendre également à contre-voie à la dernière station précédant Limoges, puis de couper au court et à travers la campagne et de prendre un billet de troisième dans une petite gare située sur la ligne de Paris. Il avait procédé ainsi, tirant parti des bifurcations, ne faisant que de courts trajets et changeant toujours de classe.

Ses ressources, à présent, s'épuisaient, et il regrettait de n'avoir pas franchi la frontière avant qu'il fût possible de l'inquiéter ; il aurait pu gagner sa vie, pensait-il en donnant des leçons de français ou en s'employant dans quelque maison de commerce où il aurait pu perfectionner le peu qu'il savait d'allemand et d'anglais ; il était trop tard, on l'avait certainement signalé. Maintenant, il avait quitté un logement modeste, mais assez confortable, pour s'installer dans une auberge, rendez-vous habituel des forains et autres nomades ayant quelque argent dans leur poche.

Tout d'abord, le banquier s'alarma. Il allait évidemment détonner dans ce milieu interlope, et on le remarquerait. Par prudence, il prit rapidement le ton et les manières de son nouvel entourage, et l'étonnement causé par sa présence ne fut pas de longue durée.

Deux personnages, bientôt, apportèrent un peu de diversité dans sa vie et lui firent oublier, par instants, les visions brèves dans lesquelles passaient devant ses yeux les commissaires, les agents de police, la gendarmerie, la prison et parfois aussi ses victimes...

L'un remuant, agité, les cheveux roux,

la barbe rare, dirigeait une troupe foraine qui interprétait des mélodrames rapetissés à sa taille, l'autre, son acolyte, grand brun, posant pour l'homme tragique, et qui n'était autre qu'Akantaros, avaient tout de suite cherché à entrer en conversation avec l'ancien banquier ; tous deux étaient des dévoyés ; ils avaient reçu, jadis, une instruction tronquée, et leur conversation bizarre, dans laquelle l'argot voisinaït avec les citations, amusa le banquier, et leurs avances finirent par avoir raison des défiances de Flaccaud, qui devint, faute de mieux et pour s'étourdir, un spectateur assidu de la troupe Gallut, tel était le nom de l'impresario aux cheveux roux qui était en même temps le protagoniste et le metteur en scène.

Gallut, malgré les représentations variées qu'il donnait chaque soir, s'aperçut que les recettes baissaient : évidemment la population était blasée, le départ fut résolu ; il espérait mieux ailleurs.

La veille au soir, il pria Flaccaud de dîner avec lui et son camarade. Celui-ci, arrivé le premier, était plongé dans la lecture d'un journal qui semblait l'intéresser au plus haut point.

Gallut, par manière de plaisanterie, passa derrière lui, et le lui enleva brusquement ; l'autre bondit de sa chaise et voulut ressaisir la feuille, mais déjà Gallut lisait d'une voix retentissante :

Cour d'Assises de la Haute-Vienne.

Flaccaud, instinctivement, tressaillit.

— Eh bien ! reprit l'impresario, c'est cela qui t'absorbait au point de ne pas m'entendre venir ? Tu as été assez surpris !... Voyons un peu cette histoire.

Il lut à haute voix tout le récit de l'affaire Pieyrat, l'accusation, les preuves.

les témoignages, puis l'arrestation de Pascal et ses causes joints au compte rendu en raison de leur connexité.

Flaccaud, livide, avait tourné sa chaise de façon à ce que nul ne pût voir l'expression de son visage. Il ne pouvait revenir de sa première surprise.

— Mauvaise affaire ! prononça Gallut, qui jadis avait fait quelques études de droit ; mais, d'après ce que l'on dit du passé de ce Marcel Pieyrat, il est impossible qu'il ait tué le banquier. Le banquier a filé et on le retrouvera comme on retrouve tous ses congénères qui ne sont pas tués ! Seulement, il y a des coïncidences accablantes pour les accusés.

— Si jamais je me serais douté que le nom de Ragel serait inscrit dans un journal ! murmurait Akantaros. Tout cela se relie-t-il ? Le serpent disparu, le bossu ayant filé ! Celui-ci emportant celui-là. Je ne vois plus bien clair dans ces histoires ; ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Pieyrat a vu Ragel, sans cela il ne m'eût pas envoyé cinq cents francs pour avoir Funny ! Et si ces imbéciles n'avaient pas été détérioré le pauvre chien, j'aurais reçu le double ! Quand on est un si honnête homme, on n'assassine pas son prochain. Si j'y pouvais quelque chose ! C'est ce Flaccaud, surtout, qui devrait se montrer ! Cela couperait court à tout ! A cause de lui, deux hommes innocents peuvent monter sur l'échafaud ou être condamnés aux galères !

Le banquier tressaillit.

Il n'y a pas d'être complètement pervers ; dans les natures les plus rebelles aux sentiments élevés, la voix de la conscience résonne à travers les brumes, et parfois elle est écoutée.

Une angoisse étreignit Flaccaud, et cette fois, ce ne fut pas la terreur du gendarme, mais l'horreur d'être la cause de la

mort de deux hommes !

Il se redressa tout chancelant.

— Je suis malade, déclara-t-il, je suis fâché de ne pas me joindre à vous,

— Qu'avez-vous donc ? interrogea Gallut, vous êtes blême !

— Je ne sais pas ! Une sorte de vertige ! J'y suis sujet !

Flaccaud remonta dans sa chambre et s'étendit sur son lit.

— Qui aurait pu croire, pensait-il, qu'en disparaissant pour me soustraire aux poursuites judiciaires, je faisais courir de pareils risques à un homme tel que Pieyrat ? Certes, je le haïssais, car je savais que c'était pour attendre qu'il la demandât en mariage que Claude avait refusé deux fois de m'épouser, et, d'un jour à l'autre, nous pouvions nous dresser face à face en adversaires politiques ! Mais de là à porter la main sur moi, ou moi sur lui !... Que pense de tout cela Claude Terron ? Si pourtant elle croyait Marcel coupable ?

Et tout à coup, grinçant des dents, la haineuse amertume remontant à la surface, il murmura :

— Je serais bien vengé !

Il enfonça entre ses épaules carrées sa tête épaisse, grinçant des dents ; l'accès de rage prit fin dans ce paroxysme.

— Si je venais prendre sa place sur le banc des accusés ? Les cabotins l'insinuaient ! Quel triomphe pour Marcel ! Eh bien ! non ! je ne suis pas assez vertueux pour me sacrifier ainsi ! Si j'étais resté à Saint-Meslin, cherchant à remonter la maison au lieu de perdre la tête et de m'enfuir, ma situation eût été préférable mille fois à celle dans laquelle je me trouve... Ce qui est fait est fait... Je ne me livrerai pas ; Marcel Pieyrat est avocat, il est bien capable de se défendre lui-même !...

En ce moment, le son des cloches ébranla l'air ; des coups secs, à intervalles réguliers, résonnèrent.

Flaccaud appliqua ses mains sur ses oreilles...

— Le glas, murmura-t-il... Cela me donne le frisson ! Et pourtant la vie que je mène ne vaudrait guère un regret ; pourquoi est-ce que j'y tiens tant ? C'est que je ne sais pas trop ce qu'il y a après ?

Qui donc vient de mourir ? un vieillard ? une femme ? un homme de mon âge ? S'il m'en arrivait autant ? Si Dieu existait comme je le croyais quand j'étais enfant ? Si Marcel et son pseudo-complice étaient condamnés parce que je n'aurais pas dit à temps : "Je suis vivant !" ?

Si je disparaissais subitement de ce monde, et que l'on m'enterrât sans connaître mon identité (et j'ai bien pris toutes mes précautions pour cela), ne serait-ce pas un crime que j'aurais commis ? Mais, non, après tout, cela n'est pas de ma faute si on accuse ces deux hommes ! Il y a là-dessus une machination dont je ne suis pas responsable et que je ne puis comprendre ! Comment ces histoires absurdes ont-elles pu être crues ?... Les apparences ? Elles y étaient ! Le zèle exagéré de la police qui veut découvrir un crime sensationnel ? Mais moi, moi, je n'y suis pour rien...

Flaccaud enfiévré, se tournait et se retournait sur son matelas. Enfin, se redressant, il s'écria :

— J'ai trouvé ! J'écrirai ; puis je filerai ailleurs ! Mon écriture est connue là-bas ! On ne récusera pas mon témoignage, mais c'est tout ce que je me sens capable de faire... Et il me semble que cela apaisera un peu l'orage que je sens gronder en moi... le remords, peut-être.

XVIII

Les deux premiers jours des assises furent pris par une horrible affaire : le meurtre de trois enfants confiés à une de leurs parentes.

La coupable prétendait avoir pour complice un personnage très connu dans la ville qui avait un intérêt particulier à supprimer les trois innocentes créatures. Fable ou vérité, cette version trouva des croyants ; elle flattait ce sens imaginaire du peuple et pouvait servir les antipathies et les haines.

Les insinuations plus ou moins voilées devenaient, pour certains esprits vulgaires, un jeu malsain.

En réalité la meurtrière espérait aimer le jury vers les circonstances atténuantes, et intimider les magistrats en faisant entrevoir d'accablantes révélations propres à causer un scandale inouï. L'effervescence était grande sur le parcours de la prison au tribunal ; la foule, massée sur le Champ de foire, hurlait sur le passage de l'accusée. La condamnation à mort fut accueillie par une recrudescence de cris.

Marcel entendait tout ; ce n'était pas la moindre partie de ses tourments. Il éprouvait une affreuse répulsion à la pensée que son affaire allait être jugée à la suite de celle de l'abominable créature, que leurs noms allaient se suivre dans les colonnes des journaux se confondre peut-être dans quelques bouches.

Enfin l'aube se leva, terne, morne, l'aube du jour où Marcel Pieyrat, lui auquel les Athéniens de Limoges ne pouvaient reprocher que d'être appelé le juste, pénétra dans le prétoire au milieu duquel sa voix éloquente n'avait défendu que des causes honnêtes, chargé d'une accusation

de meurtre et introduit par deux gendarmes.

On se pressait en silence ; l'assistance semblait accablée sous un intolérable poids.

La première audience n'apprit rien à personne. Ceux qui connaissaient Marcel le retrouvaient là, tel qu'ils l'avaient toujours vu, le visage émacié seulement, pâli par la réclusion.

L'assistance se retira lassée, troublée, perplexe ; les jurés semblaient plus abatus que l'accusé.

A 2 heures, exactement, commença la deuxième audience.

On devait entendre la déposition de Pascal...

Il apparut laid, hirsute, l'attitude provocante, en jetant du côté où il aperçut Albert Max un coup d'oeil de défi. Soudain, un remous se produisit dans la foule, une rumeur passa de proche en proche ; le président des assises venait de recevoir un télégramme !

La hâte fiévreuse de savoir ce qu'il contenait se manifesta avec tant de violence que les gendarmes durent rétablir l'ordre.

La dépêche avait été communiquée au chef du jury ; elle contenait ces mots :

« Surseoir au jugement de Marcel Pieyrat. Flaecaud vivant, envoie lettre dont on authentifiera l'écriture.

Une détente générale se produisit, des soupirs de soulagement s'échappaient de toutes les poitrines tous prenaient leur part de la délivrance espérée : seuls, quelques sectaires, venus de Saint-Meslin, soi-disant esprits forts qui ne se doutaient pas être les porte-paroles du sorcier du Thaurion, murmuraient, parce qu'ils n'osaient pas le clamer trop haut, leur souhait d'apprendre que la dépêche émanait

de quelque sinistre farceur. »

L'audience fut suspendue. Le lendemain une lettre de Flaecaud arrivait, contenant des détails circonstanciés, conçue en termes précis.

Les anciens employés de la banque, les experts en écriture, et Mme Flaecaud que l'on avait appelée aussitôt, furent unanimes à reconnaître l'authenticité de la pièce.

Le jury, après avoir délibéré pour la forme, prononça un verdict d'acquittement, au milieu d'un ouragan d'acclamations enthousiastes.

Pascal rugit de colère en apprenant cette nouvelle. Sa vengeance lui était soustraite ; il avait compté entremêler dans sa déposition un récit circonstancié des causes qui avaient amené Mlle Terron à exiger son départ à prix d'or. L'occasion était manquée ; maintenant, il avait à répondre de sa tentative de meurtre et sans doute plusieurs mois s'écouleraient avant qu'il fût jugé.

XIX

Lorsque Marcel se trouva entre sa soeur et son beau-frère, il demanda si Claude n'avait pas songé à venir se joindre à eux, car sans nul doute elle savait que son acquittement allait être prononcé ? Pas une lettre, pas un télégramme, pour suppléer à sa présence ? Rien, rien d'elle ?

— Et vous-mêmes, dit-il, vous semblez atterrés parce que je vous parle d'elle ?

Claude ne voudrait-elle plus de moi ? Elle aurait un instant, un seul instant, douté de mon innocence ? Mais cela ne se peut ?

Le regard que Marcel fixait sur Albert et sur Agnès était si douloureux, si angoissé, que les deux jeunes gens n'eurent pas le courage de lui répéter les pa-

roles que Claude les avait chargés de lui transmettre ; ils gardèrent le silence.

— Elle ne veut plus de moi parce que j'ai subi une peine imméritée, la honte de la prison ! Mais les martyrs et les confesseurs en ont-ils été déshonorés ? insista-t-il.

— Oh ! ne suppose pas cela ! s'écria Agnès.

— Je croyais être si heureux aujourd'hui, prononça Marcel à voix basse...

Le pressentiment d'un mystère passait en lui...

— Repose-toi, je t'en prie, supplia sa soeur, Albert télégraphiera au Dr Terron. Il doit être le premier averti...

Et, malgré l'inquiétude et l'angoisse qui l'étreignaient, la jeune femme entrevoyait une lueur d'espérance.

XX

L'aïeul de Claude avait ouvert la dépêche un peu avant que sa petite-fille revînt de l'église où elle avait passé une partie de la journée en prière.

— Acquitté ! s'écria-t-il joyeusement en la voyant entrer dans sa chambre.

Claude chancela... L'heure avait sonné où elle serait hors de l'existence de Marcel... où, après avoir tant vécu de sa pensée, risqué sa vie à l'instant critique d'où, croyait-elle encore avait dépendu sa liberté, elle devrait passer près de lui comme une étrangère...

Et cependant, le bonheur qu'elle éprouvait était immense... Il était, lui, réhabilité aux yeux de tous, tandis qu'elle s'effondrait sous le poids de la faute d'autrui !

Son grand-père la considérait avec une tendresse émue.

— Je suis si heureux ! dit-il en lui tendant les bras : dans peu d'heures, j'en

suis certain, Pieyrat viendra me demander ta main, et le grand désir de toute mon existence sera réalisé !

Claude cacha son visage sur l'épaule du vieillard.

— Ne parlez pas de cela ! murmura-t-elle. Par pitié !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que Marcel ne vous demandera jamais ma main...

— Croirait-il que je m'opposerais à votre union parce que...

Claude lui ferma la bouche.

— Non ! dit-elle... Mais garde le silence... Oublie... Je t'en conjure !...

— Tu pleures ! Tu souffres ! s'écria M. Terron en saisissant la belle tête blonde entre ses deux mains pour plonger son regard dans les yeux humectés de larmes.

— Je pleure, parce que je suis émue...

— Mais cette dépêche... signée de son beau-frère ?

— N'y voyez qu'un acte de déférence pour un vieil ami, pour le patriarche... et non pour l'aïeul.

Le docteur garda le silence... Le rêve heureux de sa vie s'était dissipé... Et n'osant plus songer à l'avenir... sa pensée retourna en arrière... dans l'ombre des souvenirs douloureux.

Toute la nuit, Claude resta étendue sur un lit, éveillée, et se leva avec l'aube. Elle appréhendait ce qu'allait être cette journée...

Le naufrage ou le néant ! Le naufrage ! Le néant !

Quelle tentation de désespérance se dressait donc en face de sa foi ! Non ! ni l'un ni l'autre !

Plus que jamais elle utiliserait sa vie, multiplierait ses occupations. Si la femme souffrait du déchirement de son coeur, la chrétienne n'aurait pas le temps de pleurer !

Vers dix heures, un coup de sonnette retentit...

Claude tressaillit et vint au bas de l'escalier...

Si c'était Marcel ? Si on allait l'introduire près de M. Terron avant qu'elle eût pu lui parler ?

C'était lui, déjà il pénétrait dans le salon... La jeune fille ne put réprimer un geste désespéré...

Elle avait compté sur l'intervention d'Albert et d'Agnès... Ils n'avaient donc rien dit.

Alors, elle sentit la cruauté de la tâche qu'elle leur avait imposée ! De quel droit pouvait-elle exiger d'Agnès, qui devait tout son bonheur à Marcel, qu'elle-même portât le coup qui briserait le cœur de ce frère tant aimé ?

Claude s'arma de tout son courage et trembla sur le bouton de la porte ; elle l'ouvrit avec effort et entra.

Marcel était devant elle, les mains tendues en la voyant ainsi, droite, rigide, il éprouva une impression si violente qu'il recula en murmurant un seul mot :

— Claude !

Elle pâlit, et s'avançant :

— J'ai eu tort ! prononça-t-elle, d'insister pour que votre soeur et que votre frère se chargeassent de vous parler en mon nom ! Marcel, je n'ai pas voulu assombrir davantage les heures sombres de la prison, éteindre l'espoir de cette vie à deux que nous avions rêvée noble et belle.

— Vous me repoussez ! s'écria Marcel véhément.

— Je ne vous repousse pas mon ami ! Depuis le jour heureux où nous entrevoions l'avenir commun de nos destinées, je n'ai pas cessé de penser à vous et de servir votre cause, comme l'on sert une cause juste, une cause sainte.

— Mais alors, pourquoi ? pourquoi ?

Et comme elle se taisait, il s'irrita :

— Me jugez-vous déshonoré ? demanda-t-il.

— Marcel, vous me connaissez trop pour songer que j'aie pu douter de vous ! Je m'écarte de votre route, parce que des circonstances que je vous supplie de me laisser tenir secrètes, que je veux cacher à tous, même à vous, s'opposent à notre union !

— Je veux, moi aussi ! s'écria Pieyrat, je veux savoir ! Vous n'avez pas le droit de reprendre votre parole pour une raison que vous me laissez ignorer !

— Marcel, si vous n'étiez pas l'homme courageux, le juste que je connais, je n'aurais pas agi de même !... J'aurais menti à mon propre cœur en vous disant : je me suis désaffectionnée de vous ! Vous vous seriez retiré froissé, avec des indignations douloureuses... Au bout de quelque temps, vous m'auriez oubliée... Mais je vous estime trop et je m'estime assez pour ne pas recourir aux subterfuges ! Ne nous abaissons pas, parce que le malheur nous frappe ! Que l'épreuve nous grandisse, et parcourons d'un pas ferme le chemin de la vie, hélas ! chacun d'un côté différent.

— Claude, voilà donc ce que signifiait l'attitude désolée d'Agnès et de son mari ? Mais si quelque danger vous menaçait, si vous êtes victime de quelque défaillance survenue autour de vous, de quelque calomnie... Vous tressaillez ? Est-ce la vérité ? Eh bien je veillerai sur vous, je serai votre appui, votre recours.

— Marcel, imposa Claude, ne pensez qu'une seule chose, c'est que je vous aime assez pour ne pas vouloir être votre femme ! Abrégeons, je vous en conjure, un instant si douloureux ; ma résolution est irrévocable.

Et, le laissant anéanti, elle se retira,

monta l'escalier en fléchissant sur les genoux, gagna sa chambre où elle tomba épuisée...

— L'avoir tant fait souffrir ! murmura-t-elle.

Les larmes coulèrent enfin, brûlant ses paupières.

— Je veux qu'il soit vaillant ! murmura-t-elle enfin... Il le sera !

Et se redressant :

— Et moi, je vivrai forte et active, je réparerai la faute d'autrui, et, dans mon célibat désolé, je serai la dernière d'une race d'honnêtes gens !

XXI

La physionomie générale de Saint-Meslin avait singulièrement changé. La ruine avait frappé tant de maisons ! Flaccaud restait introuvable, et les affaires de la banque se débrouillaient avec difficulté et au plus grand dommage des intérêts de chacun. Mme Flaccaud avait quitté le deuil, désintéressé quelques créanciers dont le dénuement était complet, et finalement abandonné le pays où elle ne pouvait plus vivre à sa guise sans provoquer des murmures.

Pascal avait été condamné à dix ans d'emprisonnement.

Dans la crainte d'une aggravation de peine il avait gardé un silence absolu sur tout ce qui concernait la famille Terron, comptant que, devant cette réserve, Mlle Terron ne réclamerait pas les trente mille francs eseroqués.

Claude, en effet, ne les réclama pas ; elle voulait le silence ! mais souvent à la tombée du jour, aux heures sombres, elle se demandait quel était le sort du malheureux qui, dans sa destinée, avait emporté la sienne.

Elle priaït ardemment pour que, jus-

qu'à sa dernière heure, son aïeul soit épargné et que le fils prodigue se repentît.

La santé du vieillard déclina rapidement malgré les soins assidus de sa petite-fille ; mais l'esprit, resta toujours vif, présent, ouvert aux tendres sollicitudes.

Le docteur ne se fit aucune illusion sur son prochain départ pour l'au-delà ; le jour même où il s'entretint avec son contereur, en toute ignorance de la mort, ces

— J'aurais tant aimé, lui dit-il, que des cris joyeux d'enfants aient retenti ce matin encore dans ma vieille demeure et que de petites bouches roses, épanouies d'un sourire, aient prononcé, sans alarme, sans terreur, en toute ignorance de la mort, ces simples paroles : "A dieu, grand-père!"

Claude cacha sa tête dans ses mains. Le soir même, l'aïeul s'endormit dans la paix du Seigneur.

Marcel Pieyrat s'occupait sans cesse ; les intérêts politiques et sociaux du pays le réclamaient et remplissaient tout le temps que lui laissait l'étude de ses plaidoyers.

Tout d'abord, dans un moment de lassitude découragée, il avait abandonné la surveillance de ses propriétés, mais peu à peu, il s'était ressaisi.

Les terres étaient des biens de famille dont il devait compte à la génération suivante ; les enfants de sa soeur se substitueraient à sa propre descendance : des ouvriers agricoles vivaient sur ses domaines, il devait songer à eux. A quoi bon faire en public des conférences sur les questions sociales d'ordre universel, s'il négligeait ses devoirs effectifs dans l'ordre particulier ?

Il ne perdait pas de vue Ragel, qui connaissait enfin la douceur de vivre dans une métairie où il s'occupait à divers travaux. Claude lui avait envoyé le petit

Funny, et les effusions entre le pauvre père et l'animal avaient ému tous ceux qui en avaient été témoins.

La nomination d'Albert Max à Lille, alors qu'il espérait avancer sur place, mit une nouvelle tristesse dans l'existence de Marcel, et une ombre dans le bonheur d'Agnès.

Pieyrat, plus que jamais, dut se multiplier pour gérer les propriétés de son beau-frère et de sa soeur.

Il surveillait tous les travaux de métairies ; parfois, il aidait les travailleurs, surtout lorsque l'un d'eux ne lui paraissait pas assez fort pour accomplir la tâche qui lui avait été dévolue.

Un jour, craignant qu'un jeune ouvrier à peine rétabli d'une longue maladie, ne fût sérieusement incommodé par l'excessive chaleur de juillet, Marcel voulut le rejoindre sur le faite du hangar en construction ; ses compagnons étaient déjà partis, l'échelle, par un d'aplomb, chancela. Pieyrat voulut s'accrocher au rebord du toit qu'il venait d'atteindre, mais ses pieds étaient engagés dans le dernier échelon ; il fut entraîné dans la chute de l'échelle et tomba d'une hauteur de vingt pieds sur le sol... on le releva sans connaissance. Le médecin, appelé aussitôt, trouva l'état du blessé tellement grave qu'il télégraphia à Albert Max d'arriver au plus vite.

Après d'angoissantes heures passées avec Agnès au chevet de Marcel, le jeune médecin nota enfin quelques symptômes d'amélioration.

Agnès reprenait espoir. Son mari ne voulait pas le lui ôter ; mais, à présent, une crainte terrible lui venait... Des lueurs de raison et d'intelligence se manifestaient dans le regard, tout d'abord atone, la vie cérébrale allait reprendre, mais l'existence physique était anéantie. Ce

serait désormais la survie de l'âme dans un corps inerte, et le malheureux allait rester seul, livré aux soins des uns et des autres. Parfois une lourde colère amenait aux lèvres d'Albert Max le nom de Claude Terron... Pourquoi s'était-elle écartée de lui dont elle devait être la compagne des bons et des mauvais jours ? Il se demandait ce qui se passait dans l'âme de Claude depuis le moment où sans nul doute, elle avait appris le terrible diagnostic des médecins.

Un jour, à l'entrée de la métairie où Pieyrat était resté depuis le terrible accident, Albert s'entretenait avec Agnès au sujet du sombre avenir de Marcel.

Il ne vit pas venir par l'allée latérale la forme svelte de Claude.

Mlle Terron se répétait les termes précis de la lettre que le matin même, elle avait reçue du Brésil, annonçant que Gustave Terron était mort à l'infirmerie du bague, dans les bras de l'aumônier qui avait reçu ses suprêmes aveux et s'était chargé d'exprimer aux siens le profond repentir des fautes qu'il avait commises.

Claude avait longuement prié.

L'opprobre était enseveli dans la tombe, le ciel avait pardonné...

Un grand devoir maintenant s'imposait celui d'apporter aide, secours, protection à l'homme qui jadis les lui avait offerts et ne pouvait plus les lui donner.

Et comme Albert Max achevait ces mots :

— Qui donc, lorsque nous serons loin d'ici, soignera Marcel et veillera sur lui ?

Une voix prononça résolument :

— Sa femme !...

EPILOGUE

De longs mois se sont écoulés depuis le jour où Claude Terron, voilée de blanc comme dans les illusionnantes visions de la période douloureuse, s'est agenouillée près de Marcel Pieyrat étendu sur son lit d'infirmes, et tenant dans sa main fine, à l'énergique pression, la main inerte et morbide de l'homme foudroyé, a reçu la bénédiction nuptiale qui unissait un semblant d'existence à l'intensité de sa vie!

Un son presque impossible à saisir, un faible oui a passé sur les lèvres décolorées... Le regard, interprète de la pensée, où se mêlait la douleur à la reconnaissance, semblait lui demander à cette fiancée filiale... la raison des refus d'hier, du sacrifice d'aujourd'hui... La raison des souffrances d'alors et de ce bonheur présent ressenti à travers les impressions embrumées...

Marcel fut installé à Saint-Meslin dans la patriarcale demeure des Terron et occupa la chambre de l'aïeul, située de plain pied avec le jardin, entouré de soins vigilants, prodigués par l'incessante tendresse de celle qui était venue réclamer sa place à l'heure de la crise suprême.

La bouche éloquente était close, l'ouïe oblitérée... Mais bientôt une perpétuelle communication s'établit entre les deux époux.

Claude plaçait devant les yeux de Marcel, soit un livre sur lequel elle souhaitait avoir un avis, soit un papier où de sa large écriture elle avait tracé le sujet de l'entretien qu'elle voulait avoir avec lui. Et les idées s'échangeaient par l'expression du regard, le vacillement des paupières...

Et ce fut ainsi que tous deux disposaient de leur fortune, et que la sagesse, la générosité, la prudence de l'un et de l'autre créaient à ce mort vivant une nou-

velle existence plus féconde encore que la première, plus efficace, plus utile au bien de tous, l'existence de deux âmes dont les complexités matérielles se trouvaient bannies...

La maison deux fois séculaire des Pieyrat s'ouvrit pour recueillir des religieuses sans abri, hospitaliser des enfants sans pain, et l'ingéniosité charitable multipliait cette famille nombreuse de déshérités.

Le rendement des principales métairies, surveillé avec une haute intelligence de la culture, déjà mise en oeuvre par Marcel, fournissait à Claude le moyen de subvenir à l'entretien d'une fondation placée sous le vocable de Saint-Jean, patron de son père, tombé au champ du devoir.

Ce fut ainsi que, de jour en jour, Claude et Marcel devinrent, suivant l'expression d'un illustre religieux, les créanciers de la Providence.

La Providence paye toujours les dettes contractées envers ceux qui s'efforcent de secondar son action.

"Si Dieu faisait tout par miracle, a dit Saint Augustin, il ne ferait plus rien par miséricorde."

Le miracle, d'ailleurs, n'est pas toujours le fait intensif, fulgurant, qui jette les foules à terre, prosternées; il est parfois la guérison très lente, par voie d'amélioration progressive qui maintient longtemps encore, la persévérance des supplications, les épreuves de l'attente.

L'inlassable prière qui s'élevait des coeurs de Marcel et de Claude, unis dans la pureté et la résignation, retombait en menues gouttes de rosées sur leur foyer...

La sollicitude de Claude, son initiative la science d'Albert Max, dont Pieyrat était le constant souci, recevaient des inspirations soudaines qui venaient de

plus haut que les déceptions de leur esprit et de leur intelligence.

Plusieurs fois déjà, entre les lèvres, les sons gutturaux formèrent des syllabes.. Les doigts engourdis frissonnèrent comme si un courant vital passait en eux.

Au malade, il fallait l'air vivifiant de la campagne sans nul déplacement, sans aucune fatigue.

Une partie des bâtiments du Mas Rignac inutilisés jusqu'alors, avaient été rendus habitables pour un séjour d'été, sans que les réparations enlevassent leur cachet antique, leur aspect vétuste.

Sous le merveilleux ciel limousin des derniers jours de mai, c'était une fête de verdure et de fleurs...

Des pluies récentes avaient gonflé les ruisselets, barré les prairies de filets d'argent, qui tout à coup, sur les pentes, cascadaient au milieu des mousses sombres. des herbes claires et des fougères menues!

Les marguerites, les myosotis azurés, les silènes roses tout frangés émaillaient les prés... Majestueuse, sur la rive de la Vienne, l'osmonde royale déroulait ses longues crosses.

Dans la grande avenue de hêtres, Marcel et Claude étaient installés... C'était là que, pour la première fois, ils s'étaient révélé l'un à l'autre leurs plus secrètes et plus chères pensées, sans trouble, sans surprise, car ils savaient ne rien ignorer du mystère de leurs coeurs ! C'était là aussi qu'avait retenti pour eux la cloche d'alarme, l'avertissement de la disparition de Flaccaud, sonnant le glas de la paix heureuse qui venait de se transformer en inexprimable bonheur... et qui aussitôt allait s'évanouir".

Etendu sur un siège roulant surmonté d'une sorte de pupitre, Pieyrat lisait... Depuis une semaine, ses doigts tremblants

parvenaient à tourner les pages... Assise près de son mari, Claude, bien souvent, suspendait son travail d'aiguille pour suivre avec lui quelque passage que la pauvre main amaigrie lui désignait, et, tout haut, elle se commentait, rendant, avec la sienne, l'impression ressentie par l'être si cher auquel elle refaisait une seconde existence d'homme de bien, de catholique militant dans l'immobilité de sa matériel-le inertie.

L'harmonie de sa voix se détachait sur le gazouillement des oiseaux et le susurrement des petites sources striant le gazon ras de la châtaigneraie.

Ni Marcel ni Claude ne perçurent le bruit sourd de pas feutrés qui se rapprochaient, et, quand ils relevèrent leurs têtes perchées, ils virent à trois mètres d'eux un homme qui les considérait, un homme de taille moyenne, aux épaules ployées, à la poitrine rentrée comme si un habituel embonpoint eût tout à coup fait défaut ; un même signe physiologique était marqué par les creux profonds d'un visage aux traits épais, entouré d'une barbe d'un gris jaunâtre et terne'..

Les vêtements élimés dénotaient une origine de luxueuse inélegance.

Appuyé sur sa canne, un modeste bâton recourbé, l'étranger semblait prêt à ouvrir la bouche, mais on eût dit qu'une force contre laquelle défaillait la volonté tenait cette bouche close..

Le regard de Marcel était rivé sur le regard de cet homme ; Claude, avec une angoisse inexplicquée, demanda :

— Que voulez-vous, Monsieur ?

L'inconnu s'avança, puis s'arrêta à deux pas... Ses lèvres hachaient les mots, la voix était blanche, impersonnelle.

— J'ai voulu... oui... j'ai voulu... venir.

Était-ce un fou ? un halluciné ?

Un effroi s'empara de Claude ; elle était trop loin de l'habitation, trop loin des champs dans lesquels travaillaient les ouvriers agricoles, pour qu'un appel pût être entendu.

Aucune menace ne passait dans les yeux de l'étranger.. Néanmoins, ils évoquaient pour elle l'impression d'un danger.. plus qu'un danger redouté... un danger réalisté...

Peu à peu, sur ce visage que, tout à l'heure, elle avait cru voir pour la première fois. Claude trouvait la réminiscence d'un autre visage ; mais les yeux arrogants dont elle se souvenait étaient-ils les mêmes que ces yeux voilés et tristes ; la bouche dure, ironique, avait-elle pu s'affaisser ainsi aux commissures, en un pli de souffrance, comme si elle eût été prête à la supplication.

Non... elle ne se trompait pas... L'homme qui avait été l'instrument destructeur de sa vie et de celle de Marcel était debout devant eux... Mais si "autre !"

Et cet autre homme songeait :

— C'est là cet énergique, ce conquérant de sympathies, cet être de volonté raisonnée qui accomplissait tant de choses, et que, pour cela, je jalousais au point de le détester. C'est là cette femme restée si jeune et si belle au seuil même de la maturité. Je suis la cause de cette apparence de vieillesse prématurée... de cet effondrement !...

C'étaient ses actes de folie ambitieuse, sa passion pour les gains hasardeux, l'indélicatesse de ses agissements, sa brutale confusion de son argent avec l'or des autres, la lâcheté de sa fuite en face des ruines qu'il avait amoncelées et du châtiement qu'il avait mérité, qui avaient été les premiers facteurs de la catastrophe dans laquelle avaient sombré ces deux ex-

istences...

Devant Marcel Pieyrat qu'il avait haï comme un adversaire et comme un rival, Flaccaud, harcelé par les remords, venait se présenter comme un pénitent devant un confesseur.

Son nom, murmuré par Claude, le fit tressaillir comme un appel devant la justice.

— Vous m'avez reconnu, dit-il la voix très basse, malgré que j'aie transformé ma figure.

Il découvrit son front devenu chauve.

— J'ai erré à travers Saint-Meslin sans que nul s'en doutât. J'ai appris que ma femme avait quitté la maison... que l'on me honnissait... et qu'un malheur nouveau était advenu depuis que je croyais avoir satisfait ma conscience... J'ai senti que l'étendue de mes fautes dépassait cette heure de repentir inachevé... Je suis venu ici, devant vous, pour prononcer un mot qui coûte tant à mon orgueil, que je ne sais si je pourrais faire davantage pour apaiser mes remords... Pardon !

Claude, cette femme si forte et si compatissante, d'action si virile, se taisait... Mais une voix s'éleva, une voix plus jamais entendue depuis de longs jours, mâle et précise :

— Oui, pardon !

Un cri s'échappa de la poitrine de Claude, d'une telle intensité de joie, qu'il donna la mesure de l'inexprimée douleur passée et de la reconnaissance infinie, pour le divin bienfait accordé au pardon suprême de l'âme de miséricorde !

Le jour était venu auquel le Seigneur allait ordonner à son fidèle de se lever dans le triomphe de la résurrection, et ce jour était venu dans la charité du Christ.

FIN.

LA MACHINE PENSANTE

Comment aimeriez-vous avoir une machine qui penserait pour vous ? Une machine qui déciderait ce que vous devriez faire, si parfois, vous étiez dans le doute pour savoir s'il serait préférable de dépenser votre argent ou pour acheter un ameublement de maison ou une automobile ; ou si vous devriez entreprendre ce voyage à la

Floride projeté depuis longtemps ? Ou encore, si votre fille eut quatre prétendants, et qu'elle ne put pas décider lequel elle devrait épouser, vous n'auriez alors qu'à agiter fortement la boîte, et cette dernière vous annoncera celui qu'elle devra choisir pour époux.

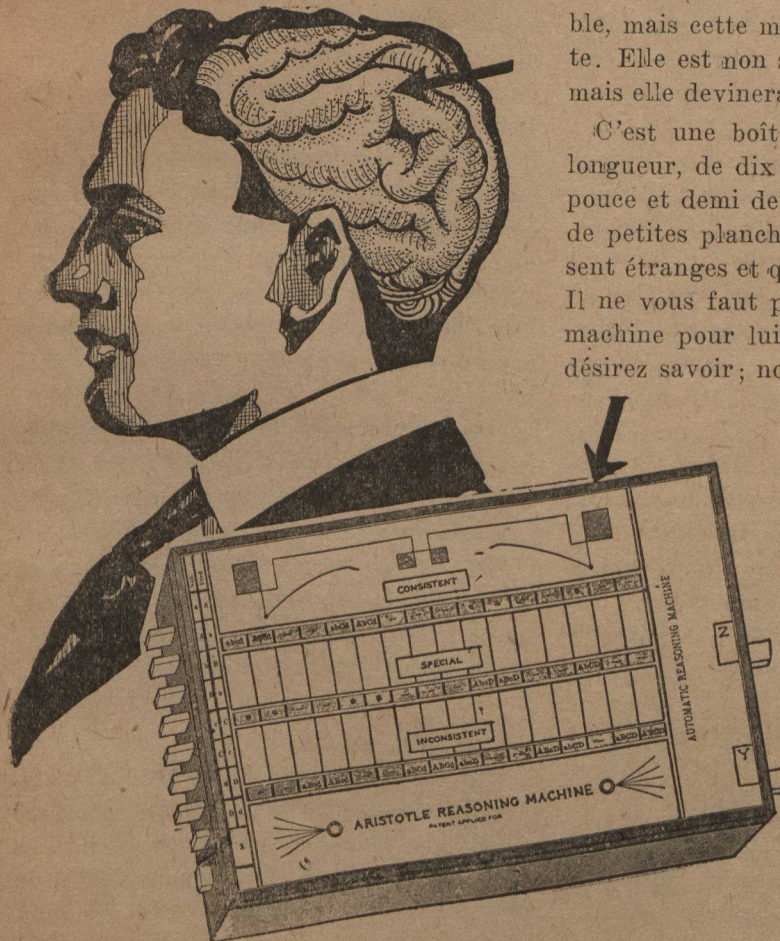
Eh bien, ceci est non-seulement possible, mais cette machine est même en vente. Elle est non seulement sur le marché, mais elle devinera même toutes ces choses.

C'est une boîte carrée, d'un pied de longueur, de dix pouces de largeur et un pouce et demi de profondeur, avec un lot de petites planches à coulisse qui paraissent étranges et qui traversent cette boîte. Il ne vous faut pas crier à tue-tête à la machine pour lui demander ce que vous désirez savoir ; non, il vous faut produire

toutes les circonstances, toutes les conditions, en termes algébriques. Alors elle vous dira tout, et ne se trompera jamais.

Mais, probablement, vous agirez comme bon vous semblera, que ce soit d'une manière ou d'une autre.

C'est une machine sérieuse et scientifique et elle est en usage dans presque toutes les plus gran-



LES ASTRES ET LA GUERRE

des universités du monde. Sa première invention date du temps des anciens Grecs qui possédaient des connaissances très grandes dans les mathématiques, et qui inventèrent une foule de théories et de choses pour tracasser les écoliers pendant tout le reste de l'existence du monde, ce fut alors qu'un de leurs anciens camarades inventa une machine pensante, mais elle fut un sujet de risée pour le monde entier; cependant le plus fameux mathématicien d'aujourd'hui, après avoir étudié les principes de cette machine, s'aperçut que c'était une merveille, il s'appliqua alors à la perfectionner, la mit ensuite en vente, et l'on s'empressa de l'introduire dans un grand nombre d'universités importantes où elle est en honneur aujourd'hui.

Telle est la merveilleuse invention qui nous arrive en droite ligne de chez nos voisins. Faut-il y croire ou faut-il l'accueillir avec le sourire du doute?

Je crois que ce serait plus prudent de la reléguer parmi les conceptions bizarres et irréalisables autour desquelles on mène grand bruit de temps en temps.

Si la chose était vraie, voilà une machine qui rendrait de fameux services à quelques-uns et qui ferait rapidement la fortune de son inventeur mais, entre nous, j'ai plus de confiance encore dans le cerveau aussi fruste soit-il du premier "habitant" venu que dans la "machine à penser" la plus perfectionnée.

— o —

La plus grande horloge de Rouen a calculé le temps et sonné les heures et les quarts-d'heures pendant plus de 500 ans, marchant tout ce temps sans interruption; et elle tenait parfaitement le temps.

La question de décider si les astres ont une influence quelconque sur les événements humains est loin d'être résolue pour un grand nombre d'esprits même cultivés. Il faut avouer que certaines coïncidences se manifestent à l'appui de cette antique croyance...

Une éclipse totale de soleil s'est produite le 21 août, visible de l'Europe entière et de l'Asie, avec la zone de totalité traversant la Russie.

Une comète qui gardera le nom de "comète de la guerre" a régné toute l'année dans le ciel. Découverte en décembre 1913, par M. Delavan, à l'observatoire de la Plata, elle est encore observable en ce moment et le sera pendant cinq ans encore. Cette longue apparition cométaire ne s'est pas encore vue.

Un troisième signe céleste s'est ajouté aux deux précédents: le passage de Mercure devant le soleil, le 7 novembre dernier.

Des bolides sont-ils apparus? Des pierres sont-elles tombées du ciel? Oui. Est-ce tout? Non. Un tremblement de terre formidable a secoué l'Italie.

Est-ce tout encore? Non. Pluies sans fin, débordements de la Seine, de la Marne, de l'Oise, de l'Aisne, de la Saône, de la Tamise, du Rhin, inondations.

— o —

Les nouveaux cuirassés de la marine anglaise sont non seulement protégés contre les bombes aériennes, mais ils sont aussi munis de canons spéciaux pour tirer sur les dirigeables et les aéroplanes.

UN NOUVEAU MOYEN D'EXISTENCE

Chaque jour on entend parler de choses qui n'existaient pas auparavant ou qui étaient inconnues jusqu'ici; mais voici qu'il existe dans le monde une quantité de fonctions étranges remplies par des personnes tout aussi singulières, et l'une des plus extraordinaires est sans doute celle qui consiste à ne faire rien autre chose que de se raser soi-même pour gagner sa vie.

Ceci vous paraît singulier, n'est-ce pas, mais c'est en réalité ni plus ni moins qu'un voyageur faisant des démonstrations. Cet homme voyage pour une certaine marque de rasoirs de sûreté, il y en a tant qui ont été mis sur le marché dans les récentes années. Cet homme a une épaisse barbe noire, ou plutôt il la posséderait s'il la laissait croître. Quand il est bien rasé, sa figure est presque d'un bleu-noir, et s'il se rase le matin, il lui faut se raser de nouveau le soir s'il désire aller au théâtre ou paraître en public.

A présent il voyage toujours dans des chardoirs. Il attend que la chambre de toilette soit tout à fait remplie, et que les quatre petits lavabos et miroirs soient en usage. Alors il débute, fredonnant une chanson en lui-même, emprunte une tasse de l'un des lavabos occupés, et sans le secours d'un miroir, il commen-

ce à se raser lui-même.

"Que je ne vous dérange pas," dit-il à haute voix. "Je ne me sers jamais d'un miroir et je ne prends que quatre minutes à me raser. Je me sers d'un"—et il nomme la marque de son rasoir. Il ne manque jamais d'intéresser les quatre hommes, et généralement tous les autres qui sont entrés dans la chambre de toilette attendant leur tour.

Il se rendra ensuite à un hôtel, et dans la chambre de toilette, il se rasera lui-même, déclarant à tous qu'il y a foule chez le barbier et qu'il ne peut pas attendre; en même temps il exprimera en termes très clairs qu'il se sert d'un rasoir d'une marque spéciale, et qu'il ne peut même jamais s'en passer.

Et c'est tout ce qu'il fait, absolument tout, ne cherchant qu'à se rendre aimable envers tous, et se rasant aussitôt que l'occasion s'en présente.



Cet homme gagne sa vie en se rasant deux fois par jour.

— 0 —

Les ballons sont employés pour faire sécher la toile dans les buanderies parisiennes. Des cadres de bambou sont attachés au ballon captif, et le linge est attaché à ces cadres. Le ballon fait six ascensions par jour à une hauteur d'environ cent pieds.

LE COTON DANS LES OREILLES

Ne vous mettez pas de coton dans les oreilles. Le coton, dit M. Henry de Vari-gny, ne vaut rien. On le met, le plus sou-vent, pour calmer les maux de dents ou éloigner des névralgies dentaires. C'est parfaitement inutile. Jamais le coton dans les oreilles n'a exercé la moindre ac-tion sur la carie dentaire. Il faut aller chez le dentiste au plus vite. D'autres en font usage parce qu'ils se sentent devenir sourds. Pareillement, Gribouille se met-tait à la rivière pour évier la pluie. Ils se rendent plus sourds encore, tout sim-plement, en obturant le conduit auditif, ce qui diminue l'acuité de l'oreille. Celle-ci a besoin de travailler pour conserver ce qui lui reste d'efficacité; le silence et le repos qui en résulte ne lui valent rien. Le sourd a besoin d'exercices acoustiques, et il est connu que l'oreille entend moins le matin, après le silence de la nuit.

Enfin, le coton est malpropre: il expose à des éruptions, des abcès. Il n'est admis-sible que si le tympan est crevé et si le sujet est exposé à des bruits excessifs."

A L'ORIGINE DES BALLONS

Puisque les ballons détiennent en ce moment le record de l'actualité, il y a peut-être intérêt à rappeler que, lors des premiers essais aérostatiques, qui remon-tent maintenant à plus d'un siècle, le gouvernement crut devoir publier un "avertissement au peuple", afin de ras-surer les braves gens qu'aurait pu ef-frayer l'apparition de ces astres d'un nouveau genre.

Dans ce document, daté du 3 septem-

bre 1783, il était dit entre autres choses:

"Chacun de ceux qui découvriront dans le ciel de pareils globes, qui présentent l'aspect de la lune obscurcie, doit donc être prévenu que, loin d'être un phénomène effrayant, ce n'est qu'une machine toujours composée de taffetas ou de toile légère recouverte de papier, qui ne peut causer aucun mal, et "dont il est à pré-sumer qu'on fera quelque jour des appli-cations utiles aux besoins de la société".

Cet avertissement, qui porte la signa-ture de M. de Sauvigny, est vraiment sa-vooureux. N'est-ce pas une jolie préface à l'histoire de l'aéronautique?

Ce que M. de Sauvigny n'avait toute-fois pas prévu, c'est l'application des bal-lons non pas aux besoins de la société, mais au massacre des femmes et des en-fants...

LES BIENFAITS DE LA SOLITUDE

M. Hobhouse, directeur général des postes anglaises, parlant dans une réunion à Bristol, a raconté le curieux fait sui-vant:

"Un volontaire anglais qui se trouve dans les tranchées en France et qui n'a pas de famille en Angleterre souffrait beaucoup de sa solitude. Pour y remédier, il fit une annonce dans les journaux, de-mandant des adresses de personnes qui voudraient bien correspondre avec lui. Trois jours plus tard, ce solitaire désolé recevait 3,000 lettres, 6 sacs de petits co-lis et 90 grands colis."

M. Hobhouse ajoutait que si beaucoup de soldats en faisaient autant, le service postal ne pourrait plus fonctionner.

CANTON

LA GRANDE VILLE CHINOISE

(Ecrit spécialement pour "La Revue Populaire", par Auguste Fortier, notre collaborateur qui se trouve actuellement dans le sud de la Chine.)

Après Pékin, Canton est la ville la plus considérable du vaste empire de Chine. Sa population est d'environ deux millions et demi. Sur ce nombre il y a à peu près trois cents Européens, ou Américains. En fait de Canadien-français, je crois que je suis le seul qui aie l'honneur de fouler le sol de la populeuse cité chinoise.

Canton est situé sur la rive est de la rivière à la Perle, à 80 milles de la mer. Quand vous remontez la rivière soit en "sampan" soit en bateau, vous apercevez soudain, à un léger contour de la rivière, une immense agglomération de petites embarcations chinoises qui bouche le passage. A votre droite, au pied d'une colline, s'élève Canton.

Si les lecteurs de "La Revue Populaire" veulent avoir une idée de ce qu'est la fameuse cité chinoise, qu'ils se représentent un instant la ville de Montréal entourée d'une muraille de brique rouge, haute de 25 pieds, épaisse de 20 pieds et percée de

douze portes. A Canton, la rivière à la Perle est à peu près de la largeur de la rivière des Prairies, vis-à-vis le Sault aux Récollets. En face de Canton est l'île Hon-An, que je comparerai à l'île Ste-Hélène, qui est en face de Montréal, mais à une île Ste-Hélène couverte de pagodes et de monastères. On calcule qu'il y a sur l'île Hon-An près de 2,500 moines et nonnes chinois, dont 2,000 environ appartiennent à la religion bouddhiste, les autres appartiennent à la religion de Confucius.

Ce ne fut qu'en 1842 que l'on permit aux étrangers de résider à Canton, et on

leur assigna un petit îlot de 2,895 pieds sur 976 pieds et appelé "Shameen". La Shameen est séparée de la ville chinoise par un canal de cent pieds de large. Nul Chinois n'est admis dans la Shameen, à moins qu'il ne puisse prouver qu'il y a affaire. Dans la Shameen résident les consuls, les agents de grandes maisons européennes. Cependant si



Une dame chinoise.

vous pénétrez dans la ville chinoise vous y trouverez des missionnaires catholiques ; en effet, au milieu des Chinois, les frères Maristes ont ouvert une école qui est fréquentée par plus de 400 élèves, tous Chinois.

Il y a environ sept cents rues à Canton. Ici on appelle cela des rues, mais à Montréal, on appellerait cela de sales ruelles ; quelques-unes n'ont que six pieds de largeur. Les maisons sont en bois ou en briques rouges et en général n'ont pas plus de deux étages.

Ici, plus on est gras, plus on passe pour riche. Quand un Chinois voit la fortune lui sourire, sa première préoccupation est de se faire engraisser. Je conseillerais aux Canadiens-français, qui auraient l'idée de venir en Chine, de se faire gras autant que possible. Cela donnerait un bon renom au Canada. L'autre jour, je montrais à un lettré de Canton, le portrait de notre grand Canadien, Sir Wilfrid Laurier. Le lettré fit une moue et demanda :

— Vous ne payez donc pas vos hommes politiques au Canada ?

— Mais oui, fis-je.

— Pourquoi donc alors votre grand Canadien est-il si maigre ? A quoi dépense-t-il son argent ?

Quand je vis cela, je montrai le portrait de l'honorable Rodolphe Lemieux.

— A la bonne heure, s'écria mon Chinois, voilà un monsieur qui doit gagner beaucoup d'argent.

Si donc le Canada est appelé à envoyer un représentant en Chine, qu'il ait la précaution d'envoyer un Canadien aussi gras que possible. Feu Louis Cyr aurait fait un représentant idéal.

A Canton, si vous avez de l'argent, il ne tient qu'à vous de vous engraisser.

Les "chefs" du "Windsor", du "Ritz" et de l'hôtel "Place Viger" pâliraient s'ils voyaient le menu d'un grand restaurant de Canton. Il y a de tout, depuis du cheval jusqu'à du rat, en passant par le chien et le chat, sans compter des oeufs conservés dans du fumier, des oeufs qui ont dû être pondus bien avant que ne parût le premier numéro de "La Revue Populaire". Ne vous imaginez pas que ces oeufs sentent l'eau de Cologne. J'en ai mangé par curiosité, mais je ne conseille pas à nos maîtresses de pensions de Montréal, de servir ces oeufs sur leurs tables. Cela leur ferait perdre tous leurs pensionnaires, c'est certain.

Le Chinois est un gourmet mais un gourmet à sa façon. Dernièrement je passais dans une rue de Canton accompagné d'un nommé Mo-Hing. Soudain il s'arrêta en contemplation devant un gros chat, un matou de la plus belle qualité.

— Qu'avez-vous donc à regarder ce chat ? demandai-je à Mo-Hing.

Il me répondit :

— Je pense que ce matou serait rudement bon, cuit en ragoût, et servi avec des oeufs marinés !

A Montréal, on entend dire souvent que les Chinois mangent des nids d'hirondelles. Etant en Chine, j'ai voulu savoir ce qu'il y avait de vrai dans cela. Il est bien vrai que les Chinois mangent des nids, mais ce ne sont pas des nids d'hirondelles, ce sont les nids d'un tout petit oiseau nommé par les Chinois "Hai-T'san" et par les Européens "swift". Cet oiseau construit son nid dans des grottes au bord de la mer. Ce nid est le produit de la salive de l'oiseau, mêlée à de tous petits bouts d'algues marines, et ressemble quelque peu à ces gros nids de guêpes, que l'on trouve dans nos campagnes de la provin-

ce de Québec. Il y a de différentes qualités de nids de swifti. Dans la meilleure qualité il n'y a presque pas d'algues marines, il n'y a qu'une matière gélatineuse secrétée par l'oiseau lui-même. Cette qualité se vend environ vingt de nos dollars canadiens la livre. Ce mets est accommodé en soupe, et dans tous les grands banquets on tient à honneur à servir de la soupe aux nids de Hai-T'san.

C'est une soupe très difficile à préparer.

teurs de "La Revue Populaire", il n'en est pas un qui n'ait entendu parler des "lettrés Chinois". Voyons donc un peu ce que sont ces fameux lettrés.

Deux millions de Chinois se présentent, chaque année, pour obtenir un titre, ou un degré, et en moyenne deux pour cent réussissent, c'est-à-dire que sur deux millions il n'y en a que quatre mille qui ont le titre convoité. Il n'y a aucune limite d'âge pour être admis aux examens. II



La ville de Canton et la cathédrale catholique.

Les Chinois la recommandent aux riches malades comme stimulant. Mais, laissez-moi vous dire une chose, j'aime autant une bonne soupe aux pois, comme on en fait dans nos campagnes Canadiennes ; c'est plus soutenant et surtout ça coûte moins cher!...

Il est un autre sujet sur lequel je désire entretenir mes compatriotes Canadiens, c'est celui qui concerne les "lettrés Chinois". Parmi les milliers de lec-

n'est pas rare de voir le père et son fils se présenter en même temps pour obtenir le même degré, ou titre.

Dans chaque province de Chine, il y a des endroits spéciaux où les candidats subissent leurs examens. A chacun de ces endroits, on a bâti une cinquantaine de petites cabanes (voir gravure) de 5 pieds 9 pouces sur 3 pieds 8 pouces et de 7 pieds de haut. C'est là qu'on renferme les candidats. Ces derniers emportent avec

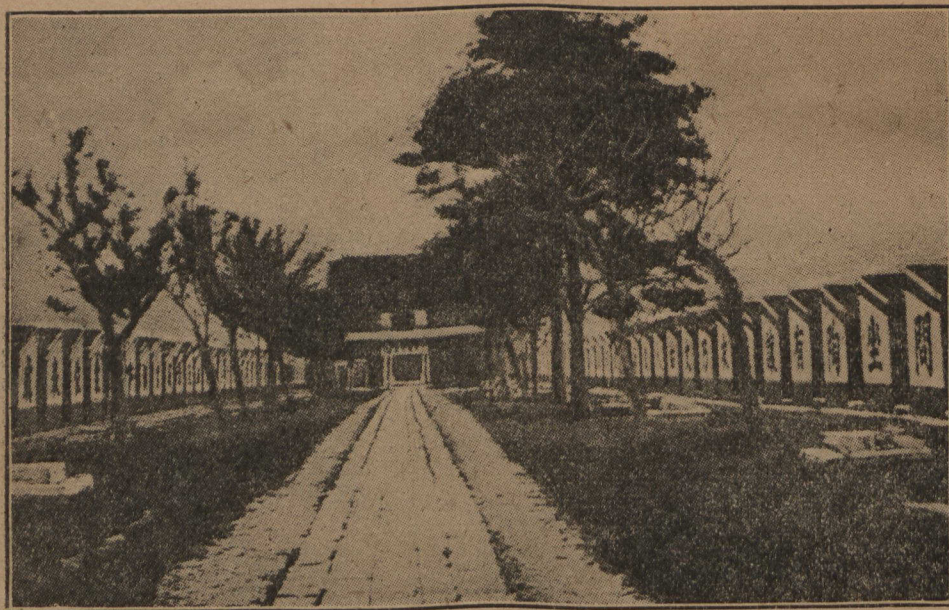
eux un matelas et de la nourriture. Avant de faire entrer les candidats on les fouille, après quoi on les enferme à clef, et on met le nom du prisonnier,—pardon, du candidat—sur la cabane.

Le premier titre que peut obtenir un Chinois est le "Sui-Tsai", ce qui signifie "Génie à son aurore".

L'examen dure vingt-quatre heures, c'est-à-dire un jour et une nuit. On exige que le candidat fasse une poésie d'envi-

chaque province. S'il réussit il aura le titre de "Chu-yu", ce qui signifie "étudiant promu", titre qu'il se hâte de mettre sur sa porte, et il ajoute aussi un bouton d'or à son bonnet.

Au-dessus de ces deux titres, il y en a un autre que le candidat doit aller conquérir à Pékin même, qui est, comme vous le savez, la capitale du vaste pays de Chine. Ce n'est qu'après avoir obtenu ce troisième titre que le lettré Chinois peut



L'endroit où se passent les examens.

ron trente-cinq vers, et une composition en prose sur un sujet donné, qui est presque toujours "la grandeur de l'Empire Chinois". Si le candidat réussit, il a droit de mettre sur la porte de son domicile une enseigne rouge, avec son nom et la date de son examen, écrits en caractères jaunes. En outre il a droit de porter un bouton d'or à son bonnet chinois. De plus il peut se présenter à un autre examen qui se tient tous les trois ans au chef-lieu de

prétendre à un emploi dans le gouvernement de sa patrie; cet emploi est celui de magistrat.

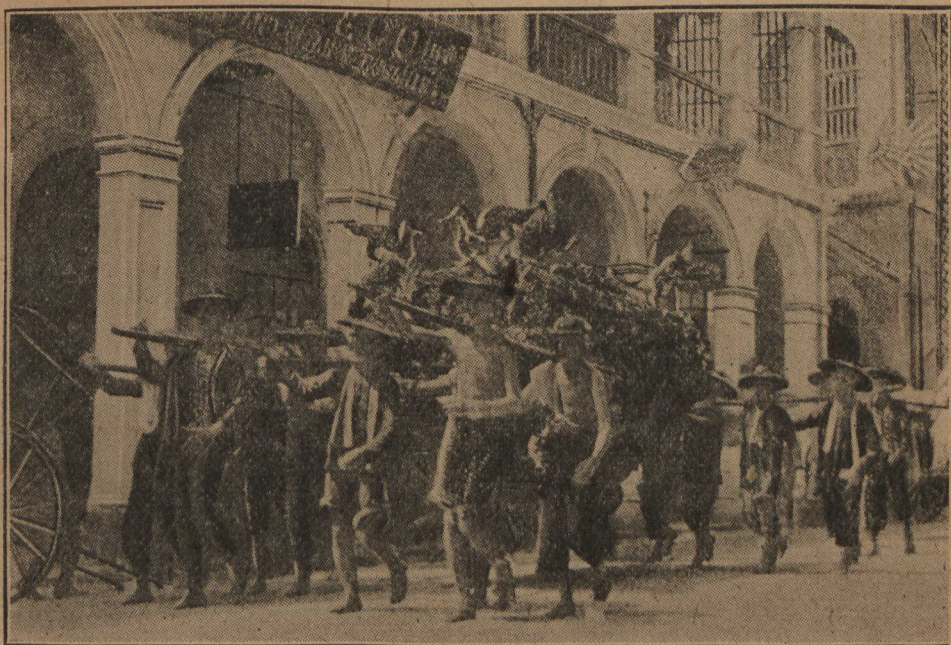
Plus haut que ces trois titres, il y en a un autre, celui de "poète", ou "d'historien de l'Empire de Chine". Celui qui obtient ce titre a le droit de mettre sur sa porte une enseigne jaune avec lettres rouges, indiquant le titre et la date à laquelle il l'a obtenu. Le candidat qui est sorti le premier à cet examen est amené devant

une assemblée qui comprend tout ce que le pays a de plus distingué, de plus savant; autrefois cette assemblée était présidée par l'Empereur lui-même. Là, on mettait à épreuve la mémoire du candidat. S'il répondait d'une manière satisfaisante, on le "décorait", séance tenante du titre de "Chuang-Yuen", c'est-à-dire "Laureat".

En Chine, comme dans tous les autres pays, il y a des candidats qui ne réussissent jamais dans leurs examens, qui ont

vieillard de soixante-dix ans.

Il y a quelques semaines, tout le village de Tai-pu, dans la province de Canton, était convié à une procession que l'on faisait en l'honneur d'un de ces "bloqués perpétuels". Après un nombre incalculable de bloquages et de rebloquages, on venait d'accorder à ce Chinois de Tai-pu le degré,—par faveur,—de "génie à son aurore". Cet illustre lettré qui avait subi tant de Waterloo, accueillit comme un



Un enterrement chinois.

beau se présenter sept ou huit fois et qui échouent toujours. Du temps des Empereurs, c'est-à-dire avant que la Chine ne fut devenue république—c'était la coutume, tous les cinq ou six ans, de choisir le candidat qui avait le plus de "bloquages" à son actif, et de lui décerner, comme une faveur, le titre tant convoité. Ainsi il arrivait parfois que l'on décernait le titre de "génie à son aurore" à un

bien suprême ce titre après lequel il avait soupiré pendant plus de quarante ans. Aussitôt, il mit un bouton d'or à son bonnet, et posa une enseigne sur sa porte, après quoi il s'en fut se ballader dans les rues de son village, afin de recevoir les félicitations de ses amis.

Voilà donc ces fameux lettrés Chinois dont les Canadiens entendent si souvent parler. Leurs examens ne portent que sur

les lettres. On n'exige des candidats aucune notion de ces sciences si utiles et si pratiques, telles que les mathématiques, la chimie, la physique, etc. Disons cependant que depuis que la Chine est devenue république, les choses changent un peu. Le président Yuan-Shi-Kai veut que son pays marche avec le progrès.

Quand quelqu'un meurt en Chine, on fait venir l'astrologue qui indique l'en-

taire du terrain était l'astrologue lui-même. N'ayant jamais pu rien faire de ce terrain inculte, il lui était venu à l'idée de dire à ses compatriotes riches, que c'était là, et non ailleurs, qu'ils devaient enterrer leurs morts.

Avant d'être découvert l'astrologue avait eu le temps de faire plusieurs jolies spéculations. Vous voyez qu'il n'y a pas seulement à Montréal qu'il y a des spé-



Groupe de jeunes chinoises.

droit où le mort doit être enterré. Cette coutume donne lieu parfois à des fraudes. Ainsi, il y a deux ans, à Canton, l'astrologue que les familles à l'aise faisaient venir, indiquait toujours le même terrain. C'est là que devaient être enterrés tous les gens à l'aise qui mouraient, cependant le propriétaire du terrain en question, ne consentait à céder des lots qu'à un prix exorbitant. Mais ne voilà-t-il pas qu'un jour on découvre que le véritable proprié-

culations de terrains.

Dans les villes où les Européens ont la haute main, comme à Hong-Kong, il y a des cimetières et les Chinois sont obligés d'aller y enterrer leurs morts, à moins qu'ils ne préfèrent aller les enterrer dans les villages où ces morts sont nés. C'est ce qui se fait toujours, lorsqu'il y a possibilité.

Seuls, les Chinois mariés et pères de famille, et les mères de familles, ont une

procession à leurs funérailles. Le vieux garçon est enterré comme un chien à la tombée de la nuit. Est-ce que cette coutume ne devrait pas être introduite à Montréal?

La Chine, cependant, se transforme rapidement, et avant longtemps plusieurs des anciennes coutumes auront disparu, surtout cette coutume stupide et barbare de mutiler les pieds des femmes chinoises.

vieilles coutumes. Dans notre province de Québec, même, n'avons-nous pas de vieux habitants qui, en ce siècle d'automobiles et d'électricité, continuent à se servir de ces antiques "barouches" qui datent du temps de Papineau?

Ces habitants ont de l'argent, ils pourraient acheter des voitures plus commodes, mais non, ils croiraient déroger, s'ils faisaient autrement qu'ont fait leurs pè-



La peine du carcan.

Les Européens,—pas plus que les Canadiens—n'ont jamais pu comprendre ce qu'il y a de beau dans ces pieds difformes tels que ceux que possèdent les Chinoises. Les Chinois instruits et qui se piquent de suivre le progrès, ont déjà renoncé à cette mutilation qui depuis tant de siècles, a fait souffrir tant de jeunes filles. Dans tous les pays néanmoins il y a des familles qui tiennent à conserver les

res.

En Chine, c'est la même chose, vous retrouvez encore dans certains quartiers de Canton, des familles qui se font un point d'honneur de mutiler les pieds de leurs filles. Ces familles regardent avec mépris les femmes Chinoises qui ont des "pieds Européens", et les traitent de "renégates". La vieille noblesse tient "mordicus" aux petits pieds chez la femme, et

elle affiche un dédain très prononcé pour celles qui ont osé s'affranchir de ce sot martyre.

A Canton, comme dans toutes les villes à demi-barbares, la femme est regardée comme un être inférieur. On lui fait faire les travaux les plus pénibles; c'est elle qui décharge les navires; elle sert de portefaix, de manoeuvre, etc.

La galanterie est une chose que neuf Chinois sur dix semblent ignorer. Dans les "sampan" vous croyez peut-être que ce sont les femmes qui ont les meilleures places? Détrompez-vous. Les hommes s'assoient confortablement, et s'il reste des places libres, les femmes peuvent les prendre.

Il y a quelque temps, passant dans une rue de Canton, je vis un rassemblement. Au milieu d'une cinquantaine de Chinois, une jeune fille Chinoise discutait avec un conducteur de rickshaw. Voici de quoi il s'agissait. La jeune fille avait engagé un conducteur de rickshaw pour se faire conduire à un certain endroit. Le prix avait été convenu et même payé d'avance, mais le conducteur de rickshaw, après avoir fait à peu près la moitié du chemin avait arrêté sa voiture et essayait à soustraire de l'argent à sa faible cliente. Sur

une cinquantaine de Chinois qui étaient témoins de cette tentative d'extortion, pas un seul n'intervenait pour prendre la part de la gentille voyageuse. Au contraire, plusieurs faisaient des remarques très blessantes pour la petite Chinoise. Me rappelant que j'étais Canadien-français, que j'appartenais à une race où l'honneur et la galanterie sont de tradition, et en outre, sachant que les Chinois, ceux de la basse classe surtout, ont une peur bleue de l'Européen, c'est-à-dire du blanc, je fis ce que tout Canadien-français eût fait à ma place, je fis monter la jeune Chinoise dans ma rickshaw, dont le conducteur était fiable, et ordonnai à ce dernier de conduire la demoiselle là où elle voulait aller. Après quoi, brandissant ma canne, j'en menaçai le coolie malhonnête et lui commandai de disparaître au plus vite, sinon que j'allais le faire arrêter par la police du Consulat Anglais à Canton. Quel est le lecteur de "La Revue Populaire" qui n'aurait pas fait ce que j'ai fait, surtout si au lieu d'une petite Chinoise il se fut agi d'une charmante Montréalaise?

Auguste FORTIER.

Canton (Chine) Février 1915.

— 0 —

LA PEINE CAPITALE

Supplices de Jadis et d'aujourd'hui

Il y eut, au cours de ces dernières années, dans certains tribunaux d'Europe, ce que je pourrais appeler une "épidémie de sensiblerie". Les juges, sous le prétexte d'humanité, n'avaient pas assez de douceurs pour les criminels et ils s'ingéniaient de leur mieux à réduire la peine qu'ils méritaient, peine d'ailleurs très adoucie par le régime des prisons plus confortables que bien des intérieurs de pauvres ouvriers.

Assurément, je ne suis pas partisan du système du découpage en petits morceaux tel qu'il se pratique encore en quelques pays éloignés mais je suis d'avis qu'une rigueur inflexible est encore ce qu'il y a de plus efficace pour l'amélioration des apaches et autres vermines de la société.

Huit coups de fouet en place de huit jours de prison sont d'un effet moral incomparable. Les Russes appliquent encore le "knout", fouet terrible dont les nombreuses lanières sont armées à leur extrémité de fil de fer recourbé en forme d'hameçon. Une punition de cent coups et au-dessus équivalait à une condamnation à mort. Ivan Petrolawitch, supplicié vers le milieu du XVI^e siècle, mourut au cent cinquantième, ce qui, d'après les annales criminelles de son pays, constitue un record.

En voilà un qu'on ne se disputera pas.

Nos pères intellectuels, les Romains et les Grecs, ne répugnaient pas au supplice;

celui-ci était même si bien entré dans leurs moeurs qu'ils le pratiquaient comme divertissement, le jour des fêtes.

En Grèce, les condamnés de marque, tel Socrate, étaient contraints à boire la ciguë, tandis que les criminels ordinaires étaient enfermés dans un tonneau hérissé de pointes, qu'on abandonnait ensuite sur la pente d'une colline. Les condamnés aux travaux forcés ramaient sur les galères de l'Etat; de là le nom de "galérien", employé encore aujourd'hui comme synonyme de forçat.

Qui connaît la vie de Néron n'ignore rien des supplices dont les Romains étaient friands. L'époque la plus sanglante de leur histoire marque d'ailleurs leur décadence. Il fallait à ce peuple des émotions violentes: il jetait les criminels en pâture aux bêtes féroces; à défaut de bandits, il prenait des chrétiens. A Rome, un supplice spécial punissait les crimes de parricide ou de matricide.

Préalablement fouetté jusqu'au sang, le coupable était enfermé dans un sac de cuir avec un chien, un singe, un chat, un coq, une vipère et jeté à la mer. Les Egyptiens enfonçaient des roseaux pointus dans toutes les parties du corps du parricide et le jetaient en cet état sur un monceau d'épines où l'on mettait le feu; en France, autrefois, il était condamné à avoir le bras droit coupé, à faire amende honorable, à être rompu vif, puis brûlé. Les cendres étaient jetées au vent. Dans

notre législation actuelle, le parricide monte à l'échafaud en chemise, pieds nus, la tête couverte d'un voile noir.

Certains supplices légaux dont s'ornait le vieux Code pénal français furent abolis seulement vers la fin du XVIIIe siècle.

Les magistrats d'alors dispensaient largement tortures et supplices; malheur à celui sur qui pesait une accusation! Les juges d'instruction du "bon vieux temps" savaient conduire un interrogatoire! Les "bracelets" et les "brodequins" avaient vite raison des récalcitrants, de ceux qui protestaient de leur innocence; les poignets brisés par deux anneaux de fer, les pieds lentement broyés sous quatre planches qu'on resserrait à volonté, les pauvres bougres avouaient tout ce qu'on voulait. Ils se seraient volontiers accusés de toutes les forfaitures des générations à venir,

Jusqu'en 1832, les condamnés à des peines infamantes étaient soumis à la "marque, impression juridique du fer chaud sur l'épaule, les mains ou le front. Ce stigmate malheureux faisait des parias et en fin de compte des bandits.

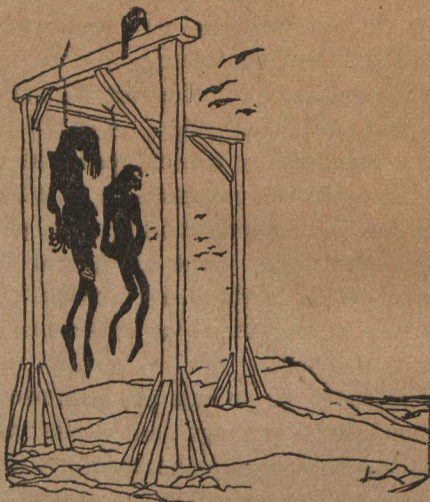
Avant la Révolution, on brûlait les sorciers, les empoisonneurs, les faux monnayeurs.

Le supplice de la "roue" punissait tout attentat à la vie d'autrui; il fut supprimé en 1790 et remplacé par la guillotine. On rompaît les bras, les jambes, les reins au supplicié et on l'attachait sur une roue.

Ceux qui avaient attenté aux jours du roi étaient écartelés. On procédait ordinairement à cette besogne en attelant un cheval à chacun des membres du condamné. Ravailiac, qui finit ainsi, tint cependant les quatre chevaux en échec et le grand historien Michelét nous apprend qu'un homme d'armes à grands coups de

sabre dut faciliter l'écartèlement.

Quelquefois, on attachait les jambes du patient à deux peupliers qu'on avait courbés et ployés avec un grand effort, puis on les lâchait. Les arbres, en se redressant, déchiraient affreusement le corps du criminel.



La potence.

Le supplice du "cheval", dont mourut Brunehaut, reine d'Austrasie, était réservé aux ennemis vaineux. L'exécution avait lieu devant le front des troupes victorieuses, qui excitaient de leurs cris la bête affolée. C'était alors la guerre sans quartier; on échangeait parfois des chefs prisonniers, presque jamais des hommes; ceux-ci étaient tués lâchement. Pendant les guerres de religion qui ensanglantèrent la France vers le milieu du XVIe siècle, les protestants obligeaient les catholiques prisonniers à se précipiter du haut d'une tour sur les piques des soldats; les catholiques, de leur côté, rompaient vifs leurs ennemis.

La guerre actuelle nous a montré que la civilisation n'avait point mis de géné-

rosité dans le cœur de l'homme de guerre. Les massacres, les odieuses mutilations qui ont marqué d'un sceau sanglant certaines phases du conflit en sont le meilleur témoignage.

Louons-nous cependant de ce que les supplices et tortures légaux tendent à disparaître. La peine de mort, il y a quelques siècles, consistait à arracher la vie au condamné lambeau par lambeau avec ses chairs, comme, en songe, aujourd'hui, on fait passer un homme de vie à trépas.

En France, en Allemagne, en Autriche, en Russie, au Japon, on décapite la méthode seule varie; l'Angleterre et la Turquie préfèrent la potence; les Yankees, plus modernes, électrocutent. La Chine, pays des traditions par excellence, opère comme il y a mille ans; l'art du supplice y est pratiqué avec un délicieux raffinement. Depuis le vulgaire coup de matraque jusqu'à la peine capitale, les Chinois ont inventé toute une gamme des tortures avec des variantes à l'infini.

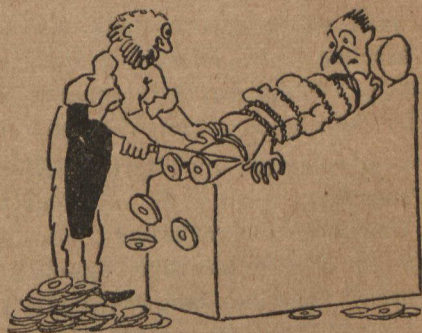
La "cangue", par exemple, est très portée chez eux. C'est une sorte de carcan fort lourd qui pèse nuit et jour sur les épaules du condamné, meurtrit ses chairs, lui paralyse le haut du corps, le ploie et l'écrase définitivement malgré le stimulant dont n'est point chiche le fouet du gardien. C'est la punition des petits délits. Les crimes sont toujours punis de mort; ces gens-là ne connaissent pas les circonstances atténuantes. Suivant le choix du juge, le criminel est décapité ou soumis à la "strangulation;" ce dernier supplice est surtout terrible par les tortures morales qui l'accompagnent; l'appareil en est fort simple. C'est une sorte de cage en bois à larges elaires-voies, dont deux des montants supérieurs se referment ainsi qu'une mâchoire sur la nuque et sous le

menton du condamné, lequel serait accroché à quelques centimètres du sol si le bourreau n'avait pris le soin diaboliquement cruel de placer sous ses pieds quelques fines briques qu'il retirera, une à une, chaque matin. La dernière pierre enlevée, la pointe des pieds effleure la terre. Douleuse situation! Le malheureux touche du bout du doigt le salut sans le pouvoir saisir.

Sous le poids du corps et par la violence des soubresauts, les dents se brisent, la mâchoire se déforme horriblement, les vertèbres cervicales se rompent; l'homme est mort.

Fin terrible. Mais que dire du supplice des "cent morceaux?" Si nous en croyons le récit d'un explorateur qui a assisté à une exécution de ce genre, le condamné est mis en pièces, comme on fait d'un poulet:

"Sous le couteau du bourreau, écrit-il, les doigts des mains et des pieds tombent un à un, phalange par phalange, les mollets sont enlevés, les biceps déchirés, les

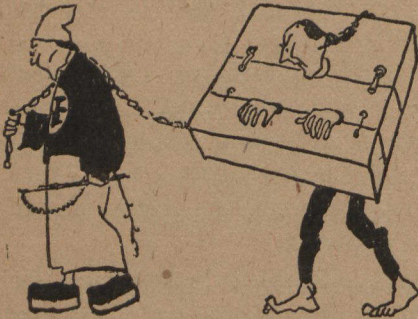


Les "cent morceaux"

pectoraux arrachés. Le malheureux, qui s'était évanoui aux premières atteintes de l'acier, se réveille sous la douleur; il crie, les lèvres tombent, les oreilles et la langue sont coupées, les orbites vidées, le

nez tranché. La mort a sans doute fait son œuvre, car le corps n'est plus qu'une immense plaie. Qu'importe. Le bourreau enfonce sa lame au hasard, désarticule bras et jambes et s'arrête enfin. Il ne reste plus sur le poteau d'exécution qu'une masse de chairs sanguinolentes: le tronc, que les chiens errants se disputent la nuit. Justice est faite!"

Triste peuple, dira-t-on, que celui dont les moeurs s'accommodent de ces horreurs. Sans doute, mais n'oublions pas



La cangue.

que notre histoire n'est pas vierge de ces souillures sanglantes.

On peut même encore, dans nos colonies, assister à des exécutions qui ne le cèdent en rien, quant à la cruauté, aux supplices que nous venons d'énumérer.

Le minéralogiste américain J. Klepp, dans un voyage qu'il fit en pays noir vers 1860, eut l'occasion rarissime d'assister à ce supplice que les sauvages appellent la "gnourrh" dans leur langue bizarre. Voici le drame tel qu'il le raconte lui-même :

"L'heure du supplice venue, le condamné, solidement ficelé, est livré nu aux femmes. Ces horribles créatures poussent des hurlements de joie en dansant autour de lui une "gigue" désordonnée et obscène qui se termine par une ronde où cha-

cune d'elles, tour à tour, laboure de ses griffes aiguës la face du malheureux. Les femmes s'écartent; un jeune guerrier s'avance; prestement le fil de son poignard fait le tour des poignets et des chevilles du patient, et comme on fait aux iapins, lui pèle les pieds et les mains. Le supplice commence. Avec la peau d'un chien fraîchement abattu, deux chaussons, deux gants et un masque viennent d'être rapidement confectionnés; on les passe au supplicié après avoir versé du sel à l'intérieur, puis on serre fortement avec des lianes.

"Les mains attachées derrière le dos, il est alors traîné dans le désert et abandonné. Sous les feux du soleil, la peau se rétrécit et lui broie atrocement la tête, les mains et les pieds sont ramenés à l'état de moignons; chaque grain de sel est une pointe de feu qui le torture. Impossible de crier, de marcher; il tombe. Et comme, par miracle, de ce sable brûlant où rien ne semble vivre, jaillissent bientôt des myriades de bestioles affamées; le vautour aux aguets dans le ciel a jeté son cri d'appel; la troupe accourt. L'homme est dévoré par les fourmis rouges et les oiseaux de proie."

Incontestablement, il y a là de quoi satisfaire les amoureux de sensations fortes.

A vrai dire, les siècles n'ont rien changé au cœur de l'homme.

Abandonnez un criminel à la foule: en moins d'un quart d'heure, il sera bastonné, étranglé, écorché, tordu, scalpé, écartelé, morcelé et jeté en pâture aux chiens.

On ne faisait pas mieux il y a mille ans!

— o —

Il est estimé qu'au nombre de la population totale du globe, environ 90,000 meurent chaque jour.

LA PLUS PARFAITE POMPE DU MONDE

C'EST LE COEUR HUMAIN

La pompe la plus parfaite du monde est aussi la plus âgée, parce qu'elle est aussi vieille que l'homme lui-même.

Cette pompe est si petite et si légère qu'elle pourrait être portée dans une poche de pardessus. De plus, elle marche jour et nuit sans arrêt, sans même y faire attention, attirant et poussant deux onces et demie de liquide soixante-dix fois à la minute. Dans une minute elle pompe 175 onces; dans une heure, 656¼ livres; dans une année 5,748,750 livres. Sa vie normale est d'environ soixante-dix ans, et pendant ce temps elle pompe 402,412,500 livres, ou un peu plus de 201,206 tonnes.

Pour transporter cette immense pesanteur de liquide qu'elle pompe, il faudrait 6,700 chars à fret de capacité ordinaire. Ce qui signifie 223 trains de trente chars

chacun et autant d'engins pour les tirer. Mis sur une seule ligne, avec aucun intervalle entre chaque train, ils couvriraient une longueur de quarante-sept milles.

Cette petite pièce de mécanisme est connue comme pouvant maintenir ce travail sans un simple arrêt pendant plus de cent ans.

Elle bat 4,200 fois en une heure, 100,800 fois en une journée, 36,792,000 fois dans une année. Elle n'a aucun tourillon ou coussinet à huiler, aucune cheville à resserrer, et aucune tension à adopter. Elle est construite de manière à ce que toutes ses parties soient automatiquement réparées, tout en poursuivant son chemin. Mais avec tout ceci, il y a une très sérieuse caractéristique, inséparablement en rapport avec cette pompe, c'est qu'une fois arrêtée, elle ne peut plus être mise en mouvement, hormis que des procédés soient immédiatement pris par un expert. Même, ceci échoue généralement. Ainsi son propriétaire doit faire usage de son jugement, et prendre beaucoup de précaution pour la conserver. Il n'existe aucune autre machine que nous connaissions qui puisse être comparée avec celle-ci. Comment peut-elle accomplir toutes ces choses, son Inventeur seul le sait.

Et cette pompe, c'est le coeur humain.

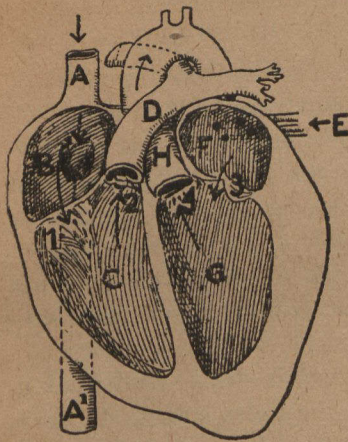


Diagramme du coeur humain.
A, A1—Tuyaux à travers lesquels le sang est attiré du corps; B, oreillette droite, dans laquelle le sang est reçu et de laquelle il passe à travers la valve 1 dans C, le ventricule droit. Ce dernier le pompe de la valve 2 dans le tuyau D qui le transporte aux poumons. Il revient des poumons à travers les tuyaux E pour entrer dans l'oreillette gauche, d'où il passe à travers la valve 3 dans G, le ventricule gauche, lequel le pompe à travers la valve 4 dans H, l'aorte, la principale artère qui le partage de nouveau dans tout le corps.

LES APPETITS FEROCES

Les plaisirs de la table sont largement appréciés par un grand nombre de personnes mais généralement aujourd'hui, on préfère la qualité à la quantité.

N'empêche qu'il se rencontre parfois encore de beaux appétits...

Toutefois nos ogres modernes n'auraient certes pas pu rivaliser avec les possesseurs d'appétits que l'on rencontrait souvent dans l'antiquité. On raconte, par exemple, que Théagène de Thasos mangea dans un jour un boeuf tout entier. Un autre fameux athlète, Astydamas de Milet, soupant chez le satrape



Bon appétit !

Ariabarzane, dévora tout seul le repas que l'on avait préparé pour neuf convives. L'excès de nourriture fatiguait tellement les athlètes qu'ils étaient obligés de passer la plus grande partie de leur vie dans un sommeil profond; et il ne faut pas s'étonner quand Aristote nous dit qu'un embonpoint excessif défigurait tous leurs traits.

Dans l'île de Madagascar (colonie fran-

gaise), les indigènes composent des menus qui ferait reculer à dix pas le tramp le plus affamé. En voici un certifié véridique:

Mouton mêlé de pain dedans

Boule pomme de terre à carotte

Pieds de cochon crottés

Cerveau de boeuf à melon

Huile propre

Tripoilamo deca (traduisez: tripes à la mode de Caen)

Ratatouille canard

Canard aux sardines

Marmelade à l'amer Picon (pouah!)

Il y a dans toute cette "ratatouille" de quoi faire éclater l'estomac d'un chrétien assurément mais il paraît que ce n'est pas là encore le plus complet exemple de glotonnerie.

Si l'on veut savoir ce que c'est que la voracité, il faut étudier la vulgaire araignée.

Un savant anglais qui a étudié minutieusement ces bestioles avant et après leurs repas a tiré les conclusions que voici de ses nombreuses observations: pour ingurgiter la même quantité de nourriture que l'araignée, à poids égal, un homme adulte devrait absorber deux boeufs entiers, treize moutons, dix pores et quatre barils de poissons en vingt-quatre heures.

Décidément, auprès de l'araignée, c'est bien peu de chose qu'un homme, fût-il Malgache ou athlète grec!

— o —

LES PETITS JEUX DE SOCIÉTÉ

LES BULLES DE SAVON

Qui n'a fait des bulles de savon ?

Qui ne s'est amusé à gonfler d'air ces sphères légères et fragiles irisées sous les jeux de la lumière, qu'un souffle suffit à faire bondir et que détruit le moindre heurt ?

C'est un jeu charmant, gracieux... et tout à fait digne de n'être pas réservé aux seuls enfants.

Nous avons dessein de vous donner ici quelques conseils qui vous permettront de devenir de véritables maîtres dans l'art charmant de souffler la bulle.

Apprenez donc, avant toute chose, qu'on ne fait pas de bulles de savon avec une paille, mais avec une pipe en terre de deux sous.

Puis sachez composer selon les règles la mixture qui vous servira à exécuter les merveilles que nous reproduisons et bien d'autres encore.

Mettez dans un vase quelconque un peu d'eau à peine tiède et faites-y dissoudre du savon blanc râpé. Agitez le tout jusqu'à ce que vous obteniez une mousse résistante.

Retirez cette mousse avec une cuiller et soumettez votre liquide à l'épreuve suivante : trempez-y le fourneau de votre pipe en terre et soufflez une bulle dont le diamètre atteigne environ 3 pouces. Trempez alors votre index dans le liquide et enfoncez-le dans la fragile sphère.

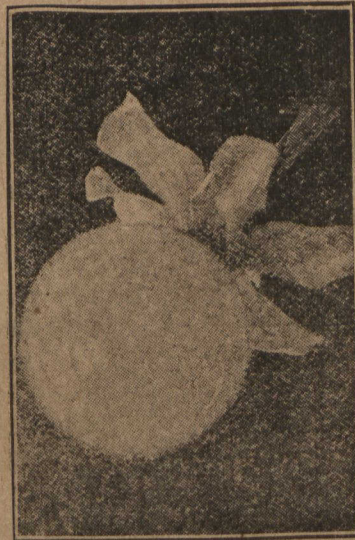
Si elle n'éclate pas, c'est que la solution est à point. Dans le cas contraire, ajoutez un peu de savon et procédez à de nouveaux essais jusqu'à ce que vous ayez obtenu le résultat désiré.

Alors vous êtes en possession de tout ce

qui vous est nécessaire et vous pourrez tenter les expériences dont nous allons vous parler.

Nous vous conseillerons encore de prendre la précaution de tremper dans votre eau savonneuse, avant de vous en servir, tous les objets auxquels vous aurez recours : chalumeaux, pipes, fils de fer, etc.

Vous pourrez préluder à de plus savants exercices par l'expérience suivante : après avoir soufflé une grosse bulle avec la pipe, vous débouchez le



Une fleur ornée d'une bulle de savons

tuyau. Vous verrez alors la bulle se dégonfler et expulser l'air. Après quelques tentatives, vous réussirez ainsi à éteindre la flamme d'une bougie.

Voici, maintenant, qui demande un peu plus de dextérité :

La colonne de bulle.—Dès que la première bulle s'est détachée du fourneau de votre pipe, soufflez-en une deuxième qui se soudera à la première et ainsi de suite.

La bulle cloche.—Posé sur une plaque de verre humectée de solution, un petit objet peut être enfermé dans une bulle en forme de cloche soufflée au moyen d'un entonnoir de verre qu'on enlève ensuite lentement en plaçant le doigt sur l'ouverture pour empêcher la fuite de l'air.

Le moulin prisonnier d'une bulle.—Après avoir soufflé une bulle sur un petit tourniquet de papier épinglé sur un bouchon, vous introduisez un chalumeau avec précaution à travers la bulle pour souffler sur ce moulin improvisé qui s'agite éperdument sous la cloche irisée.

Une série d'hémisphères.—Au moyen du même chalumeau, lancez sur le verre enduit de savon une première bulle ayant la forme d'une hémisphère à laquelle vous pouvez, avant que la dissolution s'épuise, superposer d'autres bulles qui la recouvriront.

Voici maintenant la partie artistique du jeu :

Les bulles en guirlandes.—Groupez des fleurs artificielles de même format et de même grosseur, enduisez-les de solution et, à l'aide de votre chalumeau, soufflez une bulle sur chaque fleur.

La fleur qui s'ouvre.—Découpez une corolle de fleur en papier. Fixez-la avec une épingle sur le bouchon d'une petite bouteille et enduisez-la d'eau savonneuse. Placez une bulle sur cette corolle et vous

obtiendrez un bouton de fleur. En introduisant votre chalumeau dans la fleur que vous venez de faire, vous obtiendrez une fleur ouverte ou fermée suivant que vous soufflerez l'air ou l'aspirerez.

La boule enfumée—Insufflez dans votre bulle de la fumée de tabac au lieu d'air et vous obtiendrez une bulle brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mille autres préparations où se peuvent exercer l'adresse, l'ingéniosité, la patience et le goût, sont possibles au parfait souffleur de bulles...

— o —

UN BON METIER

En Amérique, les romanciers gagnent bien leur vie... M. Arthur W. Page donne à ce sujet quelques données sur le tirage et la vente des auteurs à succès et sur leur génie souvent fantastique.

Ainsi rien que pendant trois années, entre 1910 et 1912, treize auteurs de langue anglaise ont eu la satisfaction de voir leurs romans tirés à plus de 100,000 exemplaires.

Deux romans américains—l'un de M. Florence L. Barclay, l'autre de M. Genne Stratton-Porter—ont eu pendant ces trois années les tirages les plus élevés : l'un fut tiré à 500,000 exemplaires et l'autre à 250,000.

Le prix courant d'un roman en Amérique varie entre \$1.00 et \$1.50. L'auteur touche généralement de 10 à 20 % sur le prix de la vente.

On peut donc évaluer de \$10,000 à \$30,000 le gain du romancier dont le roman a été tiré à 100,000 exemplaires.

On cite certains romanciers américains qui gagnèrent en peu de temps plus de \$80,000 avec un seul livre.

UN CLUB EXTRAORDINAIRE

Il est incontestable que les gens âgés aiment évoquer le beau temps de leur jeunesse et se rappeler mutuellement les bonnes farces qu'ils organisaient, les jeux auxquels ils se livraient quand ils étaient des enfants.

Mais peu de vieillards s'entendent à faire renaître leurs souvenirs comme l'association des "Old boys" dont le siège social est à Brisbane, en Australie.

Quand nous parlons de vieux garçons, ne croyez pas qu'il s'agit d'un groupement de ces célibataires égoïstes que plusieurs Etats songent à écraser sous un impôt vengeur. Le président de la société est un vénérable grand-père qui possède de nombreux petits-enfants et la plupart des membres adhérents sont de braves pères de famille.

Les "vieux garçons" pourraient se dénommer plus justement les "vieux petits garçons".

Ils ne se réunissent qu'une fois par an, le 20 septembre et voici quel est le but de leur association.

Anciens camarades de collègue, ils ont résolu de revivre pendant toute une journée, chaque année, le bon temps de leur jeunesse.

Foin des préoccupations ordinaires et du souci des affaires. La gravité que devrait leur conférer leur âge et leur situation est abolie pour vingt-quatre heures. Il s'agit de rire sans contrainte, de retrouver l'espièglerie et même, si possible, l'agilité d'autrefois.

On se réunit à la campagne aux envi-

rons de Brisbane, et avant le déjeuner, durant lequel les farces les plus saugrenues sont admises, on va faire un tour dans les bois.

Les promeneurs qui ignoreraient l'existence de cette société originale entre toutes seraient bien surpris de voir alors de joyeux compères au dos voûté, aux barbi-ches grises, danser et chanter en se fai-



Les jeux au club.

sant des niches... quand ils ne jouent pas à saute-mouton ou au cheval fondu.

Les uns ont emprunté à leurs petits-fils les sacs de billes qui leur permettront de faire de longues parties comme au bon vieux temps; les autres essayent en tirant à la fronde, de retrouver leur adresse d'antan.

Il en est même qui s'exercent à grimper dans les arbres comme à l'époque où ils dénichaient des nids. Mais l'heure du dé-

jeuner est venue. On le sert en plein air et il offre cette particularité que les dames, non plus que les enfants, n'y sont invités. Il faut faire partie de la société, c'est-à-dire avoir été élevé au collège Saint-Patrick et posséder au moins cinquante ans d'âge, pour avoir le droit de s'asseoir à table.

Après le repas, fort gai, nous l'avons dit, un peu de repos est nécessaire à ces bons-vieillards et en fumant leurs pipes, ils font la sieste sur l'herbe, évoquant le joyeux passé.

Vers trois heures, ils partent en promenade et quand la chaleur est tombée, ils disputent dans une prairie, une bonne partie de cricket.

L'an dernier on put voir les vétérans (à eux six ils réunissaient le joli total de trois cent quatre-vingt-sept ans!) disputer une course à pied d'un demi-mille, tandis que le président battait tous les concurrents au saut en longueur.

C'est à croire qu'il n'y a plus de vieillards en cet heureux pays.

Un journal australien avait bien entrepris de tourner en ridicule ces vieux messieurs qui, disait-il, plus malicieusement que charitablement, retombaient en enfance, mais il fut si vertement blâmé par tous ses confrères que personne ne s'est plus avisé de blaguer les "Old boys".

Comment, en effet, oserait-on dénier à ces braves gens le droit de s'amuser comme ils l'entendent? Nous ne sommes pas absolument persuadés qu'ils prennent un plaisir extrême à jouer encore comme des gamins, mais du moins se donnent-ils l'illusion de rester jeunes et c'est le principal.

Le soir, ils sont bien un peu fatigués, mais c'est le coeur content qu'ils se quittent en se souhaitant de se retrouver tous

au rendez-vous l'année suivante.

Et c'est un peu comme un bain de Jouvence qu'ils ont pris durant cette journée charmante.

A revivre un peu de son passé on songe moins à l'avenir et l'avenir n'est pas toujours gai à envisager quand on est sexagénaire...

— o —

PLUS D'HOMMES QUE DE FEMMES

La population totale du monde est maintenant estimée à 1,700,000,000. Ceci est basé d'après les plus récents recensements que toutes les contrées civilisées prennent aujourd'hui; avec une estimation sérieuse du nombre d'habitants des terres non civilisées. La proportion des sexes est connue comme étant 1,038,000,000 sur ces terres, le rapport étant 1,000 hommes pour 990 femmes. Le rapport varie considérablement dans différentes places. En Europe, il y a 1,000 hommes pour 1,027 femmes; en Afrique, 1,000 hommes pour 1,045 femmes, en Amérique, 1,000 hommes pour 964 femmes; en Asie, 1,000 hommes pour 961 femmes; en Australie, 1,000 hommes pour 937 femmes.

La plus grande part proportionnelle de femmes se trouve dans l'Ouganda, où il y a 1,467 femmes pour 1,000 hommes. La plus basse proportion est dans l'Alaska et les Etats Malais, où il y a, dans la première, 391, et dans les derniers 389 femmes pour un millier d'hommes.

Cette statistique qui avait la justesse très relative de toutes les évaluations de ce genre sera certainement profondément modifiée après la fin de la guerre européenne et, pour peu qu'il arrive encore quelques cataclysmes de ce genre, la proportion inverse pourrait fort bien avoir lieu.

NE SOYEZ PAS TROP GRAS

A crier chaque jour les journaux dans les rues de Londres ou bien à ouvrir les portières à l'entrée des théâtres, Jim Barklett et James Lever n'avaient pas fait fortune. Mais si nos deux jeunes Anglais étaient pauvres, ils étaient également ambitieux et très désireux de sortir de la condition précaire où le sort et les événements les avaient fait tomber.

Le goût des aventures et l'attrait de l'imprévu aidant, nos deux jeunes candidats londonniens s'embarquèrent donc un beau jour pour le Pérou. Ils savaient qu'on y trouve de l'or. Ils n'ignoraient pas les difficultés qui les y attendaient et pensaient bien que la tâche serait rude, mais ils étaient courageux. Ils partirent donc comme soutiens à bord d'un paquebot.

Parvenus au terme de leur voyage, ils se mirent bravement en route pour des pays inconnus. Ils escaladèrent des montagnes presque inexplorées, longèrent des précipices sur d'étroits sentiers et arrivèrent enfin à un placer qu'ils se mirent à exploiter.

La mine était riche; ils vendirent de l'or, et, petit à petit, amassèrent une grande fortune. Elle ne fait pas leur bonheur, à l'heure actuelle, car ils ne peuvent plus revenir et sont, pour ainsi dire, cloués au rocher qui les a enrichis.

Mme Harret Chalmers-Adam, qui les a rencontrés au cours de son voyage d'exploration dans l'Amérique du Sud, en fait cette description: "L'un d'eux, Jim Barklett est très maigre et a bon air; l'autre,

James Lever, est aussi gras que Falstaff, avec une énorme et joyeuse face de lune. Ses jambes semblent avoir de la peine à le porter".

De là, justement, vient tout le malheur, car c'est précisément cette malencontreuse obésité qui le retient dans les montagnes.

Pour sortir de son placer, il faut prendre un sentier frayé dans les flancs d'une montagne abrupte, à plus de 1,000 pieds



Les deux amis.

au-dessus d'un précipice.

"Ce sentier est si étroit, dit M. Chalmers-Adam que l'on y passe sur une mule, la main gauche frotte contre le roc, tandis que la main droite et la partie droite du corps sont suspendues au-dessus de l'abîme."

L'exploratrice elle-même, bien qu'elle

ne pèse que 121 livres, faillit se rompre le cou.

Pendant les trois ans qu'il resta au placier, si James Lever travailla beaucoup, cela ne l'empêcha pas de grossir d'une façon inaccoutumée. Jamais il ne quitta l'endroit où, avec son associé, il s'enrichissait chaque jour davantage.

Aussi, un beau matin, quand notre gros James Lever voulut aller un peu jouir de la vie des cités et du commerce de ses semblables, les guides lui assurèrent qu'il courait à une mort certaine s'il s'aventurerait sur le sentier.

Désespéré, dans l'espoir de maigrir, il s'imposa alors beaucoup d'exercices, courut, sauta du matin au soir, et ce millionnaire se remit même au travail avec ardeur.

A ce jeu, il accrut encore ses richesses, mais ne parvint pas à perdre une seule des 320 livres de son poids.

Depuis lors, sa ronde face est empreinte d'une perpétuelle mélancolie. Il songe toujours à sa "Merry England" qu'il ne reverra probablement jamais et il regrette le temps où, mince et sans un sou vaillant, il parcourait les rues de Londres, cherchant une occasion de faire fortune.

Jim Barklett, moins gros, et par conséquent plus heureux que son ex-associé, aurait pu s'en aller jouir en paix dans sa patrie du fruit de ses travaux et de ses privations. Par une touchante preuve d'amitié, il a voulu rester près de James Lever.

— o —

S'il n'y avait seulement qu'une patate dans le monde, un cultivateur soigneux pourrait en reproduire 10,000,000,000 en dix ans: ce qui fournirait le monde entier de semences une fois de plus.

UN MOYEN RADICAL

Au cas où votre mari, gentille lectrice, aurait la détestable habitude de tacher la nappe en mangeant et ferait fi de vos observations, laissez-nous vous indiquer un moyen original en même temps que radical de le corriger.

Il nous est donné par un confrère espagnol qui relate le fait suivant:

Mme L. P. G..., avait beau demander à son mari de faire attention, en mangeant, à ne pas tacher la nappe, celui-ci faisait toujours la sourde oreille.

Résolue à lui donner une leçon, Mme G... s'était armée d'un revolver et, un beau jour, comme, suivant son habitude, son mari avait renversé une tasse de café, elle lui tira trois coups de revolver.

Affolé, le mari s'en fut conter sa mésaventure au plus prochain poste de police, où le rejoignait peu après son épouse, qui expliqua qu'elle avait tiré avec des cartouches à blanc, simplement pour effrayer son mari, afin qu'il perde l'habitude de renverser son café sur la nappe.

On la relâcha aussitôt, et il paraît que, depuis cette aventure, Mme G... constate avec plaisir que son époux ne renverse plus rien sur la nappe...

— o —

Voulez-vous être bien servi? Montrez-vous content de ceux qui vous servent et trouvez, quelquefois, que personne ne ferait mieux qu'eux le travail qu'ils ont fait. Voulez-vous être aimé? Faites comprendre que vous savez qu'on vous aime, et que cette affection vous rend heureux.

Abbé Sylvain.

Un Canadien Solidement Bati



IMPOSSIBLE sans doute de trouver, même sur toute la terre, une douzaine seulement d'hommes comme Cadet-Blondin en fut un.

On raconte qu'un jour un batailleur de renom vint lui chercher noire. Il voulait trouver "chaussure à son pied", disait-il. On indiqua à l'acrobate la résidence de Cadet-Blondin.

Celui-ci était au milieu de son champ à creuser un fossé. Voyant venir cet

homme vers lui, Cadet, qui avait l'esprit perspicace, soupçonna quelque chose d'extraordinaire dans cette visite.

Aussitôt il se mit à "piquer à pleine ferrée" et à lancer les mottes de terre glaise extraites du fossé à la distance respectable d'un arpent avec une rapidité de succession étonnante: "l'une n'attendait pas l'autre." Cependant notre batailleur ne se laisse pas décourager pour si peu; d'un pas ferme et lesté il s'avance à travers cette "pluie" de grosses pelletées et arrive bientôt auprès de Blondin.

—Est-ce vous qui êtes M. Cadet-Blondin.

—Oui, monsieur, et à votre service.

—Je cherche l'homme pour me battre; on m'a dit que vous êtes un bon et je voudrais en tâter un peu avec vous.

En attendant cette demande, Cadet saute sur la levée du fossé et d'un seul coup y enfonce sa bêche jusqu'à la poignée?

—C'est bien! je suis votre homme. A quelle heure la rencontre demain?

—A sept heures du matin.

—Accepté. Donnez-moi la main en signe de consentement.

Les deux fiers-à-bras se crispent leurs dextres et Cadet-Blondin, voyant pâlir son adversaire, lui répondit plusieurs fois: A sept hures! puis il lui retira sa révérence; et, preuve qu'il avait serré un peu fort, c'est que son antagoniste avait la main réduite en charpie!

Cadet-Blondin, de son véritable nom Modeste Leblond, était un colosse qui pesait 500 livres; il avait dû se faire faire une chaise de fer car il écrasait toutes les autres au bout de peu de jours d'usage.

CE QUE DISENT LES STATISTIQUES

Le célibat est néfaste. Divers savants ont déjà émis cette théorie. Le professeur Wilcot, tout dernièrement, vient encore de le prouver de façon irréfutable, paraît-il. Les gens mariés ont plus de chance de vivre vieux que les célibataires, et pour tout âge, la mortalité de ceux-ci est plus grande que celles des premiers.

Aussi entre trente et quarante ans, la moyenne de la vie humaine, le pourcentage des décès n'est que de 9,5 chez les mariés, et il est de 2,5 chez les célibataires.

On peut donc s'étonner après cela que ces derniers soient si nombreux et que, volontairement, ils abrègent ainsi leur existence alors qu'il leur serait si facile de faire autrement en même temps que serait enfin trouvé le remède tout indiqué contre la dépopulation...

Oui, mais si les savants, après maintes observations, des opinions que l'on ne saurait contester, les psychologues de leur côté, émettent des avis dont il sied de tenir compte. Or, bien que le physique et le moral soient intimement liés, savants d'un côté et psychologues de l'autre n'en émettent pas moins pour cela parfois des avis diamétralement opposés.

C'est le cas dans la question qui nous occupe.

— Pourquoi, demandez-vous à un célibataire endurci, ne vous mariez-vous pas, alors que la science vous démontre par A plus B que vous avez tout à gagner, à commencer par une vie plus longue ?

— Mais si je me marie jamais, c'est pour être heureux, vous répondra-t-il. Or, monsieur, de ménages heureux, il n'y en a pas ; le bonheur est un article qui n'existe pas en ménage. Alors, pourquoi me marier ?

Et il vous mettra sous les yeux le dernier travail d'un psychologue doublé d'un statisticien et qui est sans doute en même

temps un aimable humoriste.

Après de longues et minutieuses observations, il est arrivé à cette conclusion que 1,000 ménages pris au hasard donne comme moyenne générale la répartition suivante :

Ménages infernaux 43 ; mauvais 147 ; médiocres 270 ; passables, 430 ; heureux en apparence, 99 ; relativement heureux, 11 ; vraiment heureux, 0.

Nous nous bornons à exposer les deux théories : A chacun de conclure à son gré...

—o—

L'AGE DES BETES

Combien vivent les bêtes ? On est généralement peu fixé sur ce point, mais voici ce qu'en pensent les plus notoires naturalistes :

Crocodiles, 200 à 250 ans ; éléphant, de 150 à 200 ans ; carpe, de 100 à 150 ans ; aigle, 100 ans ; cygne, 100 ans ; corbeau, 100 ans ; rhinocéros, 60 ans ; lion, 60 ans ; perroquet, 50 à 80 ans ; chameau, 50 ans ; brochet, 40 à 50 ans ; vautour, 40 ans ; taureau, 30 ans ; cerf, 30 ans ; âne, 25 à 30 ans ; cheval, 25 ans ; chardonneret, 25 ans ; pinson, 20 à 25 ans ; porc, 20 ans ; boeuf, 18 à 20 ans, chat, 18 ans ; rossignol, 16 ans ; alouette, 16 ans ; renard, 15 ans ; linotte, 15 ans ; brébis, 12 ans ; brème, 12 ans ; grillon, 10 ans ; serin, 10 ans ; chèvre, 10 ans ; moineau, 10 ans ; poule, 10 ans ; fanche, 10 ans ; lapin, 8 ans ; lièvre, 7 ans ; écureuil, 7 ans ; araignée, 7 ans ; abeille, 1 an.

La moyenne de la vie de l'homme est, paraît-il, 33 ans ; nous nous classons donc entre le vautour, le taureau et le cerf, pas loin de l'âne...

QUAND ON A UN AUTO

Il y a deux espèces d'individus :

1o Ceux qui ont des autos ;

2o Ceux qui n'ont pas d'auto.

Depuis quelques années, toutes les personnes assez fortunées pour avoir un automobile en ont un—ou deux.

Ce qui signifie que les plus vieilles gens, qui considéraient l'automobile comme on considère un sport, c'est-à-dire avec un peu d'effroi et avec peu de confiance, en ont enfin reconnu l'utilité, l'agrément et parfois la nécessité.

Et c'est à l'aviation, sans doute, que nous devons ce bouleversement.

Vous allez me comprendre.

Je l'espère, du moins.

Les vieux, qui sont vieux, comme leur nom l'indique, n'applaudissent jamais à l'amélioration de quoi que ce soit. Ils voient d'un mauvais oeil l'avenir.

Cela tient à ce que, pour eux, l'avenir est chose incertaine.

Ils disent qu'ils ont été heureux "comme ça" toute leur vie, et qu'il faut les laisser tranquilles.

Ce n'est pas uniquement par raison de santé qu'ils disent cela. Et leur crainte de l'inconnu est tout autant morale que physique.

La nouveauté bouleverse les vieux en art, en mécanique, en médecine, en tout.

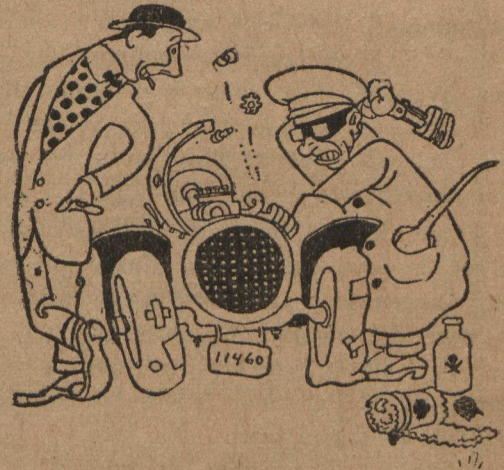
C'est dommage, parce qu'ils ne font, en somme, qu'ajourner leur plaisir et leur confort. Une chose nouvelle cesse vite d'être une chose nouvelle, et ils l'adoptent toujours,—un peu trop tard.

Ils reconnaissent l'utilité d'une inno-

vation lorsque celle-ci, par le fait d'une innovation plus récente, est déjà démodée.

Ils renoncèrent aux lampes à huile, lorsqu'on se servit du gaz, et ils achetèrent des lampes à pétrole.

Ils voient, à présent, que les jeunes hommes s'enthousiasment aux progrès éblouissants de l'aviation, et ils en con-



Un propriétaire d'auto.

cluent que l'automobile n'est plus un sport et que c'est un mode de locomotion assez désuet pour eux.

Il ne faut pas nier le charme enivrant de l'auto.

Regardez-les, tous ceux qui conduisent. Ils ont dans les yeux, en dépit de la fatigue et de la poussière, cette flamme or-

gueilleuse, ce contentement de soi-même, et ils ont tous cette volubilité dans le récit d'une journée sans panne.

Ils n'ont lutté contre personne et, cependant, ils sont vainqueurs.

Ils avaient dit, en partant :

—Avec une voiture aussi vite que la mienne, mon cher, on ne peut pas avoir d'accident !

Ils disent, en rentrant :

—Je peux m'estimer heureux de n'avoir pas eu d'accident avec une voiture aussi vite que la mienne !

Et n'avez-vous pas remarqué le prestige dont jouit le chauffeur parmi les autres domestiques ?

Il transforme la cuisine en un petit royaume. Il y disserte avec autorité. Il est, dit-il, le maître de ses maîtres ; on le sert avant le vieux valet de chambre, et, s'il aidait un soir à essuyer la vaisselle, on parlerait pendant huit jours de sa complaisance et de sa simplicité.

Et ne niez pas, non plus, le chagrin résigné de celui qui n'a pas d'auto et qui fait tristement fonctionner la corne de la voiture de son ami. Et comme il ment, lorsqu'il dit qu'il ne croit pas que ça l'amuserait de parcourir les routes comme un fou, sans rien voir.

—Venez faire un tour, dit son ami.

—Soit.

Et l'on s'aperçoit alors que celui qui n'a pas d'auto a, du moins, le cache-poussière le plus pratique et les lunettes les plus agréables.

Il attendait qu'on vînt le chercher.

Celui qui a un auto emmène l'autre en quatrième accélérée, 'pour qu'il voie un peu'. Et l'autre est enchanté.

C'est ainsi que, d'ordinaire, se termine le conflit. Car le plus grand plaisir de celui qui a un auto est tout de même d'é-

blouir celui qui n'en a pas. A condition, bien entendu, que la promenade n'ait pas de but.

Lorsque, au bout de cinq milles, celui qui n'a pas d'auto dit :

—Voulez-vous vous arrêter un instant ? Je voudrais dire bonjour à mon oncle, qui habite là, à gauche...

Alors, celui qui a un auto est furieux, parce qu'il n'aime pas qu'on se serve de sa voiture.

— o —

LES FEMMES QUI CHANGENT DE PEAU

—

Lectrices qui prétendez au sceptre de la coquetterie, n'allez point défailir en lisant ces lignes. Elles vous apprendront qu'en Abyssinie, le grand chic pour une femme est de changer de peau à l'occasion de son mariage.

Passe pour une jeune fille d'être ébène : une femme mariée qui se respecte doit être café au lait.

A cet effet, ces dames s'enferment pendant trois mois entiers dans une pièce et, la tête exceptée, se recouvrent d'une étoffe de laine sous laquelle brûlent à petit feu des branches vertes et odorantes.

La fumée qu'elles produisent détruit l'épiderme et alors apparaît une peau plus claire que la première.

Tout le temps que dure l'opération, la famille veille à alimenter la jeune femme, qui ne doit point sortir de dessous sa couverture, en lui faisant manger des boulettes nutritives.

— o —

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil**, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le **Réformateur** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée univeselle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE

Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent



une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux —j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

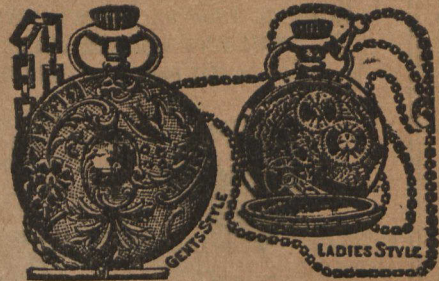
Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

552 Mont-Royal Est, Montréal.

The Canadian Advertising

L I M I T E D
AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal

LES DINERS PITTORESQUES

Beaucoup de gens n'éprouvent aucune joie à vivre comme tout le monde. Leurs esprits blasés réclament des plaisirs qui sortent du commun; il faut, pour faire naître en leur cœur une sensation, des excentricités ou des extravagances. Les Milliardaires Yankees, sans en avoir le monopole, offrent souvent des exemples d'une grande originalité. On sait que les Américains s'occupent beaucoup du sort des prisonniers, et il y a là-bas des geôles modernes, qui pourraient, sur des écriteaux, se vanter d'avoir tout le confort moderne. Les Américains ont souvent pris ou l'intérieur de véritables cellules, ou le décor imaginaire d'une cour d'un pénitencier, pour y organiser des fêtes coûteuses. En 1909, une dame de Chicago donna un souper dans une cave de sa maison. La cave avait reçu une décoration qui la faisait ressembler à une cellule. Les hôtes n'avaient pour s'asseoir que des bancs de bois. Ils mangèrent dans des écuelles d'étain et burent dans des gobelets faits d'os. Les domestiques étaient habillés en forçats. Pas de cuillers, pas de fourchettes, pas de couteaux. Il fallait manger avec ses doigts et mordre dans les morceaux de viande... Une lucarne laissait voir un coin de ciel, des lanternes sourdes projetaient sur les riches costumes et les habits noirs une lumière indécise. Jolie distraction.

Dans un restaurant de New-York, un millionnaire très connu fit servir à ses hôtes un dîner équestre. Dans un immense jardin, trente-deux chevaux de prix attendaient les trente-deux invités. Devant chaque selle il y avait un plateau ser-

vant de table. Des domestiques habillés en gardes-chasses faisaient le service. Le jardin était merveilleusement modifié en une forêt qu'illuminait, grâce à un habile arrangement de lumières électriques, un soleil artificiel.

Un Anglais, qui avait fait fortune dans l'Afrique du Sud, donna à ses amis un dîner rouge. Tout était rouge à ce dîner; les murs du salon, les nappes, les assiettes, les fleurs; les maîtres d'hôtel avaient des habits rouges. Le menu était imprimé en rouge. Le dîner se composa de dix-huit services et revint à 75 dollars par tête.

Mais les Français, aussi, savent faire des excentricités à l'occasion. Il y a cinq ou six ans, une actrice fort connue de Paris donna chez elle une grande réception suivie d'un souper, à laquelle les invités devaient venir portant un "fac-similé" de leur particulière aversion. On vit des chauve-souris, des grenouilles, des souris, des rats, des serpents. Mais une dame invitée voulut faire de la satire, elle vint avec une poupée habillée en homme.

Toujours en France, à la Ciotat, il y eut, il y a quelques années, un grand banquet, offert par des constructeurs, où les invités durent prendre place dans le caisson qui avait servi aux ouvriers à construire des travaux sous-marins. Le caisson était merveilleusement décoré et éclairé à profusion par des lampes électriques. Des pompes puissantes fonctionnaient pour ne pas laisser pénétrer l'eau. Un concert suivit le banquet. Quelques invités avaient bien un peu peur. Mais ils ne le montrèrent pas.

Tout cela ne vaut pas un bon repas frugal fait à la lisière d'un bois un jour de vacance.

— o —

L'INDUSTRIE DE L'IVOIRE

On sait, du reste, sans que nous le répétions, à combien d'usages sert l'ivoire : on en fera tout aussi bien des billes de billard que des manches de parapluies ou de couteaux, des porte-plumes, des couvertures de missels, des broches, des boutons de portières de voitures, etc. Et cela par suite de la dureté de cette matière, de son joli aspect, du poli qu'elle peut prendre, etc. On cherche d'ailleurs depuis bien longtemps, à cause du prix qu'il atteint, à lui trouver des succédanés, et souvent on essaye de faire passer pour de l'ivoire des objets en celluloïde, ou de vendre sous le nom d'ivoire également, des manches de couteaux, par exemple, qui ne sont qu'en os.

Dans ces conditions, on ne doit pas s'étonner si le commerce de l'ivoire est fort important. En général, quand on dit ivoire, on a surtout en vue l'ivoire fourni par les défenses d'éléphants. Mais on utilise l'ivoire donné par les petites défenses du morse, par l'épée du narval, non moins que par les dents de l'hippopotame et par la corne du rhinocéros. Ces ivoires sont toutefois bien plus durs et moins élastiques que l'ivoire d'éléphant. Et ce sont seulement les éléphants qui sont assez nombreux pour répondre à peu près au besoin que l'on a d'ivoire pour tous les usages qui en sont faits.

L'ivoire qui provient principalement d'Afrique et d'Asie, est introduit en Europe presque exclusivement par trois ports : Londres, Liverpool et Anvers. Il y a une vingtaine d'années, on n'aurait eu à citer que les deux premiers, et encore c'était Londres surtout qui recevait l'ivoire employé en Europe. Aujourd'hui Anvers tient la première place à cause de ses relations si considérables avec le Congo Belge, qui est le producteur par excellence d'ivoire. On voit parfois arriver, en

une année, près de 360 tonnes d'ivoire rien qu'à Anvers ! Actuellement, on peut dire que ce dernier port reçoit à peu près 230 tonnes de cette matière ; Londres un peu moins, et Liverpool une trentaine de tonnes seulement.

En l'espèce, on ne parle pas par centaines de milliers ni, à plus forte raison, par millions de tonnes comme pour tant d'autres substances. C'est que l'ivoire est une matière précieuse, peut-on dire sans exagération. Le bel ivoire, qui ne valait guère plus de \$2.00 la livre jadis, se vend maintenant couramment \$7.00 et plus.

En France tout particulièrement, on ne tire des colonies qu'une bien faible partie de l'ivoire consommé. Et pourtant il y a là une industrie très importante pour la mise en oeuvre et la taille de cet ivoire. Tout d'abord les objets en ivoire se fabriquent toujours en masse à Dieppe ; puis la tableterie d'ivoire, la taille des montures d'éventails, etc., se pratiquent sur une grande échelle à Méru, à Crèvecœur, à Andeville, au Déluge, qui sont des villages de Seine-et-Oise. Et, en dépit des imitations d'objets en ivoire que l'on fabrique au moyen de celluloïde, cette jolie matière si fine de grain et de ton continue d'être appréciée comme elle le mérite.

LE SERPENT COMESTIBLE...

Manger du serpent, cela ne vous dit rien ? Eh bien, il paraît que c'est tout simplement délicieux. Les émigrés allemands des Etats méridionaux de l'Amérique raffolent du "beignet de serpent". Voici la recette :

Choisir de préférence les serpents non venimeux, les couper en petits morceaux après les avoir laissés s'attendrir au soleil pendant trois heures. Rouler dans la farine et tremper dans une pâte liquide faite avec de l'eau-de-vie et de la pâte de maïs. Jeter dans la graisse bouillante de mouton et servir chaud.

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
 M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

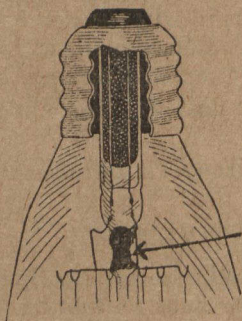
Adresse

NOUVELLE LAMPE ELECTRIQUE

Un électricien vient d'inventer une lampe électrique à incandescence que l'on ne peut utiliser sans qu'il y paraisse.

Le but de l'invention est d'empêcher que les fabricants ne soient victimes de clients peu scrupuleux. En effet, il arrive encore assez fréquemment que des marchands retournent au fabricant des lampes dont ils se sont servi pendant un certain temps, ou bien ces lampes sont vendues comme neuves.

C'est que, en vérité, il n'est pas bien facile de reconnaître qu'une lampe électrique a été déjà utilisée, à moins qu'elle ne l'ait été pendant assez longtemps, auquel cas le verre est légèrement noirci et, en outre, la lumière fournie, est plutôt jaunâtre.



La flèche indique la substance chimique (après usage de la lampe).

Avec la nouvelle invention, plus de supercherie possible. Un simple coup d'oeil vous dira si la lampe que l'on veut vous vendre est entièrement neuve ou non; voici comment:

A la base de la lampe à incandescence se trouve un tube de verre au travers duquel sont passés les fils conducteurs. Dans ce tube, une substance chimique influencée seulement par la lumière électrique est déposée.

Tant que la lampe n'a pas servi, la substance chimique contenue dans le tu-

be reste blanche, mais dès que l'on allume cette substance commence à prendre une teinte légèrement grisâtre et qui devient de plus en plus foncée, selon que l'on garde plus ou moins longtemps l'électricité allumée.

Cette faculté de la substance chimique de prendre une teinte de plus en plus foncée, permet de se rendre compte si la lampe a été longtemps utilisée ou si on n'a fait que l'essayer pour voir si la lumière qu'elle pouvait fournir était bonne.

— o —

A QUI LA BALLE

Les plus grands événements ont toujours des à-côtés curieux et inattendus. C'est ainsi que la guerre balkanique va devenir la cause d'un procès véritablement unique non pas dans son principe, puisqu'il soulève l'éternelle question du tien et du mien, mais au moins dans ses détails et ses circonstances.

Pendant les récents engagements qui eurent lieu dans la presque île de Gallipoli, un soldat fut atteint par une balle à l'épaule qu'on ne put extraire aussitôt. Le malheureux blessé fut dirigé vers l'arrière et arriva quelque temps après à l'hôpital.

Là, un habile chirurgien se chargea de l'opération, arriva à extraire la balle et la mit dans sa poche.

Le soldat, aujourd'hui presque entièrement guéri réclame avec insistance la balle qui a falli le tuer: "Ce sera pour



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Le Spécialiste BEAUMIER

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15¢ par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

VOULEZ-VOUS MAIGRIR?

— LES —

Tablettes LeRoy

SONT EFFICACES

Pour combattre l'Obésité ou l'excès d'Embonpoint et tous les Maux qui accompagnent l'Obésité

TELS QUE :

MALADIES DU FOIE, CALCULS, GRAVELLE, DIABETE, RHUMATISME ET TROUBLES DE L'ACIDE URIQUE.

RESULTATS CERTAINS; JAMAIS D'INSUCCES ! Quantités de Médecins de divers pays, entre autres un de Montréal, recommandent ce Traitement.

Les femmes et les hommes de tout âge, souffrant d'obésité, ont un remède sûr contre l'excès de graisse avec les célèbres TABLETTES LEROY qui ont obtenu des milliers et des milliers de guérisons, souvent dans les cas les plus désespérés.

CE TONIQUE MERVEILLEUX EST EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Les Tablettes LeRoy sont vendues en bouteilles. Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **Gratis**, contre 4 cents pour frais postaux, par

M. JULES LeROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, Montreal, Que.

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964e NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.
Téléphone Lasalle 1186



VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS AUSSI CHARMEURS QUE LES MIENS ?

LE CILOGENE épaisit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. Absolument inoffensif. Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LeROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, MONTREAL, Can.

Distributeur: Pharmacie Delisle, 3964e, Notre-Dame Est, (Mercier) Montréal, Qué. Téléphone Lasalle 1186.

moi, dit-il, un précieux souvenir de la campagne en même temps qu'une amulette porte-bonheur. Je veux l'attacher à une chaîne d'or et la porter désormais continuellement suspendue à mon cou."

Le chirurgien, de son côté, déclare avec force que c'est également pour lui un souvenir précieux d'une opération délicate et il refuse de rendre la balle. ;

Le singulier différend a été soumis à la compétence d'un juge. A qui va-t-il attribuer ce projectile de discorde ? A qui appartient-il en réalité ?

Le chirurgien doit donner ses soins gratuits aux blessés de la guerre ; il n'a donc pas droit à la balle à titre d'honoraires. Il n'en peut pas non plus revendiquer la possession comme "premier occupant". D'autre part, le soldat blessé n'en est pas non plus propriétaire légitime, puisque le Turc qui la lui a envoyée n'a pas voulu certainement procéder à une "remise par juste cause. Enfin le soldat ottoman doit être considéré comme s'en étant volontairement dessaisi.

"Qui gardera la balle ?"

—o—

QUAND TRAVAILLONS-NOUS LE MIEUX ?

—

L'automne et le printemps sont les meilleures saisons de l'année pour toutes sortes d'ouvrage. A une très basse température, l'ouvrage intellectuel et l'ouvrage physique sont décourageants. L'ouvrage intellectuel atteint sa plus haute efficacité à une température de 38 degrés, tandis que l'ouvrage physique atteint son maximum à 59 degrés pour les hommes et 60 degrés pour les femmes. Des investigations récentes démontrent que le changement de température est distinctement bon pour nous et développe notre intelligence.

LES BIENFAITS DE LA GUERRE

—

Parmi les diverses opinions au sujet de la guerre, celle d'un écrivain russe mérite d'être citée.

Résignons-nous à l'inévitable. Et, puisque la guerre nous est infligée, considérons-en les bienfaits. Relisons la page fameuse de Dostoïewski :

La générosité disparaît des âmes dans les périodes de longue paix. On ne constate plus que cynisme, indifférence et ennui. On peut dire qu'une longue paix rend les hommes féroces. C'est hélas ! ce qu'il y a de plus mauvais chez l'homme qui domine à ces époques-là : tenez, la richesse, le capital, par exemple. Après une guerre on estime encore le désintéressement, l'amour de l'humanité ; mais que la paix dure, et ces beaux sentiments disparaissent. Une longue paix produit la veulerie, la bassesse de penser, la corruption. Elle émousse tous les beaux sentiments. Les plaisirs deviennent plus grossiers aux époques pacifiques. On ne songe plus qu'aux satisfactions de la chair. La volupté produit la lubricité, la sauvagerie. . La guerre rajeunit, rafraîchit tout, donne de la force aux pensées. L'art tombe toujours très bas après une longue paix. Les plus belles pensées sont toujours inspirées par des idées de lutte. . Voilà pourquoi la guerre est chère à l'humanité, qui sent qu'elle est un remède.

—o—

Probablement le plus extraordinaire journal du monde est publié chaque semaine à Athènes. (Grèce) Il est écrit entièrement en vers, même les annonces.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront
AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM**



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

Dépositaire en gros: J. E. Barnabé, Pharmacien-Chimiste, Montréal.